



LES CONFESSIONS DE J. J. ROUSSEAU.

LES CONFESSIONS DE J. J. ROUSSEAU,

SUIVIES DES

REVERIES DU PROMENEUR SOLITAIRE.

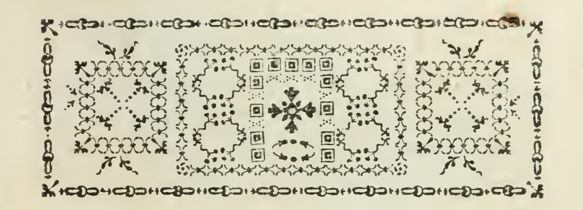
TOME SECOND.



A LAUSANNE,
Chez François Grasset & Comp.



M. DCC. LXXXII.



LES CONFESSIONS DE J. J. ROUSSEAU.

LIVRE CINQUIEME.

CE fut, ce me ſemble, en 1732 que j'arrivai à Chambery comme je viens de le dire, & que je commençai d'être employé au Cadaſtre pour le ſervice du Roi. J'avois vingt ans paſſés, près de vingt-un. J'étois aſſez formé pour mon âge du côté de l'eſprit; mais le jugement ne l'étoit gueres, & j'avois grand beſoin des mains dans leſquelles je tombai pour apprendre à me conduire. Car quelques années d'expérience n'avoient pu me guérir encore

radicalement de mes visions romanesques, & malgré tous les maux que j'avois soufferts, je connoissois aussi peu le monde & les hommes que si je n'avois pas acheté ces instructions.

Je logeai chez moi, c'est-à-dire chez Maman; mais je ne retrouvai pas ma chambre d'Annecy. Plus de jardin, plus de ruisseau, plus de paysage. La maison qu'elle occupoit étoit sombre & triste, & ma chambre étoit la plus sombre & la plus triste de la maison. Un mur pour vue, un cul-de-sac pour rue, peu d'air, peu de jour, peu d'espace, des grillons, des rats, des planches pourries; tout cela ne faisoit pas une plaisante habitation. Mais j'étois chez elle, auprès d'elle, sans cesse à mon bureau ou dans sa chambre, je m'appercevois peu de la laideur de la mienne, je n'avois pas le tems d'y rêver. Il paroîtra bizarre qu'elle se fût fixée à Chambery tout exprès pour habiter cette vilaine maison: cela même fut un trait d'habileté de sa part que je ne dois pas taire. Elle alloit à Turin avec répugnance, sentant bien qu'après des révolutions toutes récentes & dans l'agitation où l'on étoit encore à la Cour, ce n'étoit pas le moment de s'y présenter. Cependant ses affaires demandoient qu'elle s'y montrât; elle craignoit

d'être oubliée ou desservie. Elle savoit surtout que le Comte de ***. Intendant-Général des Finances, ne la favorisoit pas. Il avoit à Chambery une maison vieille, mal bâtie, & dans une si vilaine position qu'elle restoit toujours vide; elle la loua & s'y établit. Cela lui réussit mieux qu'un voyage; sa pension ne fut point supprimée, & depuis lors le Comte de *** fut toujours de ses amis.

J'y trouvai son ménage à-peu-près monté comme auparavant, & le fidele Claude *Anet* toujours avec elle. C'étoit comme je crois l'avoir dit, un paysan de Moutru qui dans son enfance herborisoit dans le Jura pour faire du thé de Suisse, & qu'elle avoit pris à son service à cause de ses drogues, trouvant commode d'avoir un herboriste dans son laquais. Il se passionna si bien pour l'étude des plantes, & elle favorisa si bien son goût qu'il devint un vrai botaniste, & que s'il ne fût mort jeune il se seroit fait un nom dans cette science, comme il en méritoit un parmi les honnêtes gens. Comme il étoit sérieux, même grave, & que j'étois plus jeune que lui, il devint pour moi une espece de gouverneur qui me sauva beaucoup de folies; car il m'en imposoit, & je n'osois m'oublier devant lui. Il en im-

posoit même à sa maîtresse qui connoissoit son grand sens, sa droiture, son inviolable attachement pour elle, & qui le lui rendoit bien. Claude *Anet* étoit sans contredit un homme rare, & le seul même de son espece que j'aye jamais vu. Lent, posé, réfléchi, circonspect dans sa conduite, froid dans ses manieres, laconique & sentencieux dans ses propos, il étoit dans ses passions d'une impétuosité qu'il ne laissoit jamais paroître, mais qui le dévoroit en-dedans, & qui ne lui a fait faire en sa vie qu'une sottise, mais terrible; c'est de s'être empoisonné. Cette scene tragique se passa peu après mon arrivée, & il la falloit pour m'apprendre l'intimité de ce garçon avec sa maîtresse; car si elle ne me l'eût dit elle-même, jamais je ne m'en serois douté. Assurément si l'attachement, le zele & la fidélité peuvent mériter une pareille récompense, elle lui étoit bien due, & ce qui prouve qu'il en étoit digne, il n'en abusa jamais. Ils avoient rarement des querelles, & elles finissoient toujours bien. Il en vint pourtant une qui finit mal: sa maîtresse lui dit dans la colere un mot outrageant qu'il ne put digérer. Il ne consulta que son désespoir, & trouvant sous sa main une phiole de laudanum, il l'avala, puis fut se coucher

tranquillement, comptant ne ſe réveiller jamais. Heureuſement Madame de *Warens* inquiete, agitée elle-même, errant dans ſa maiſon, trouva la phiole vide & devina le reſte. En volant à ſon ſecours elle pouſſa des cris qui m'attirerent; elle m'avoua tout, implora mon aſſiſtance, & parvint avec beaucoup de peine à lui faire vomir l'opium. Témoin de cette ſcene j'admirai ma bêtiſe de n'avoir jamais eu le moindre ſoupçon des liaiſons qu'elle m'apprenoit. Mais Claude *Anet* étoit ſi diſcret que de plus clair-voyans auroient pu s'y méprendre. Le raccommodement fut tel que j'en fus vivement touché moi-même, & depuis ce tems, ajoutant pour lui le reſpect à l'eſtime, je devins en quelque façon ſon éleve, & ne m'en trouvai pas plus mal.

Je n'appris pourtant pas ſans peine que quelqu'un pouvoit vivre avec elle dans une plus grande intimité que moi. Je n'avois pas ſongé même à deſirer pour moi cette place; mais il m'étoit dur de la voir remplir par un autre; cela étoit fort naturel. Cependant au lieu de prendre en averſion celui qui me l'avoit ſoufflée, je ſentis réellement s'étendre à lui l'attachement que j'avois pour elle. Je deſirois ſur toute choſe qu'elle fût heureuſe, &

puiſqu'elle avoit beſoin de lui pour l'être, j'étois content qu'il fût heureux auſſi. De ſon côté il entroit parfaitement dans les vues de ſa maîtreſſe, & prit en ſincere amitié l'ami qu'elle s'étoit choiſi. Sans affecter avec moi l'autorité que ſon poſte le mettoit en droit de prendre, il prit naturellement celle que ſon jugement lui donnoit ſur le mien. Je n'oſois rien faire qu'il parût déſaprouver, & il ne déſaprouvoit que ce qui étoit mal. Nous vivions ainſi dans une union qui nous rendoit tous heureux, & que la mort ſeule a pu détruire. Une des preuves de l'excellence du caractere de cette aimable femme, eſt que tous ceux qui l'aimoient s'aimoient entr'eux. La jalouſie, la rivalité même cédoit au ſentiment dominant qu'elle inſpiroit, & je n'ai vu jamais aucun de ceux qui l'entouroient ſe vouloir du mal l'un à l'autre. Que ceux qui me liſent ſuſpendent un moment leur lecture à cet éloge, & s'ils trouvent en y penſant quelqu'autre femme dont ils puiſſent dire la même choſe, qu'ils s'attachent à elle pour le repos de leur vie.

Ici commence depuis mon arrivée à Chambery juſqu'à mon départ pour Paris en 1741 un intervalle de huit ou neuf ans, durant lequel j'aurai peu d'événemens à

dire, parce que ma vie a été auſſi ſimple que douce, & cette uniformité étoit préciſément ce dont j'avois le plus grand beſoin pour achever de former mon caractere, que des troubles continuels empêchoient de ſe fixer. C'eſt durant ce précieux intervalle que mon éducation mêlée & ſans ſuite ayant pris de la conſiſtance, m'a fait ce que je n'ai plus ceſſé d'être à travers les orages qui m'attendoient. Ce progrès fut inſenſible & lent, chargé de peu d'événemens mémorables; mais il mérite cependant d'être ſuivi & développé.

Au commencement je n'étois gueres occupé que de mon travail; la gêne du bureau ne me laiſſoit pas ſonger à autre choſe. Le peu de tems que j'avois de libre ſe paſſoit auprès de la bonne Maman, & n'ayant pas même celui de lire, la fantaiſie ne m'en prenoit pas. Mais quand ma beſogne, devenue une eſpece de routine, occupa moins mon eſprit, il reprit ſes inquiétudes, la lecture me redevint néceſſaire, & comme ſi ce goût ſe fût toujours irrité par la difficulté de m'y livrer, il ſeroit redevenu paſſion comme chez mon maître, ſi d'autres goûts venus à la traverſe n'euſſent fait diverſion à celui-là.

Quoiqu'il ne fallût pas à nos opérations une arithmétique bien tranſcendante, il

en falloit assez pour m'embarrasser quelquefois. Pour vaincre cette difficulté j'achetai des livres d'arithmétique & je l'appris bien; car je l'appris seul. L'arithméque pratique s'étend plus loin qu'on ne pense, quand on y veut mettre l'exacte précision. Il y a des opérations d'une longueur extrême, au milieu desquelles j'ai vu quelquefois de bons géometres s'égarer. La réflexion jointe à l'usage donne des idées nettes, & alors on trouve des méthodes abrégées dont l'invention flatte l'amour-propre, dont la justesse satisfait l'esprit, & qui font faire avec plaisir un travail ingrat par lui-même. Je m'y enfonçai si bien qu'il n'y avoit point de question soluble par les seuls chiffres qui m'embarrassât, & maintenant que tout ce que j'ai su s'efface journellement de ma mémoire, cet acquis y demeure encore en partie, au bout de trente ans d'interruption. Il y a quelques jours que dans un voyage que j'ai fait à Davenport chez mon hôte, assistant à la leçon d'arithmétique de ses enfans, j'ai fait sans faute avec un plaisir incroyable une opération des plus composées. Il me sembloit en posant mes chiffres, que j'étois encore à Chambery dans mes heureux jours. C'étoit revenir de loin sur mes pas.

Le lavis des mappes de nos géometres

m'avoit auſſi rendu le goût du deſſein. J'achetai des couleurs & je me mis à faire des fleurs & des payſages. C'eſt dommage que je me ſois trouvé peu de talent pour cet art; l'inclination y étoit toute entiere. Au milieu de mes crayons & de mes pinceaux j'aurois paſſé des mois entiers ſans ſortir. Cette occupation devenant pour moi trop attachante, on étoit obligé de m'en arracher. Il en eſt ainſi de tous les goûts auxquels je commence à me livrer, ils augmentent, deviennent paſſion, & bientôt je ne vois plus rien au monde que l'amuſement dont je ſuis occupé. L'âge ne m'a pas guéri de ce défaut; il ne l'a pas diminué même, & maintenant que j'écris ceci, me voila comme un vieux radoteur, engoué d'une autre étude inutile où je n'entends rien, & que ceux même qui s'y ſont livrés dans leur jeuneſſe ſont forcés d'abandonner à l'âge où je la veux commencer.

C'étoit alors qu'elle eût été à ſa place. L'occaſion étoit belle, & j'eus quelque tentation d'en profiter. Le contentement que je voyois dans les yeux d'*Anet* revenant chargé de plantes nouvelles, me mit deux ou trois fois ſur le point d'aller herboriſer avec lui. Je ſuis preſque aſſuré que ſi j'y avois été une ſeule fois cela m'auroit gagné, & je ſerois peut-être aujourd'hui

un grand botaniste : car je ne connois point d'étude au monde qui s'associe mieux avec mes goûts naturels que celle des plantes ; & la vie que je mene depuis dix ans à la campagne n'est gueres qu'une herborisation continuelle, à la vérité sans objet & sans progrès ; mais n'ayant alors aucune idée de la botanique, je l'avois prise en une sorte de mépris & même de dégoût ; je ne la regardois que comme une étude d'apothicaire. Maman, qui l'aimoit, n'en faisoit pas elle-même un autre usage ; elle ne recherchoit que les plantes usuelles pour les appliquer à ses drogues. Ainsi la botanique, la chymie & l'anatomie, confondues dans mon esprit sous le nom de médecine, ne servoient qu'à me fournir des sarcasmes plaisans toute la journée, & à m'attirer des soufflets de tems en tems. D'ailleurs un goût différent & trop contraire à celui-là croissoit par degrés, & bientôt absorba tous les autres. Je parle de la musique. Il faut assurément que je sois né pour cet art, puisque j'ai commencé de l'aimer dès mon enfance, & qu'il est le seul que j'aye aimé constamment dans tous les tems. Ce qu'il y a d'étonnant, est qu'un art pour lequel j'étois né, m'ait néanmoins tant coûté de peine à apprendre, & avec des succès si lents, qu'a-

près une pratique de toute ma vie, jamais je n'ai pu parvenir à chanter ſûrement tout à livre ouvert. Ce qui me rendoit ſur-tout alors cette étude agréable, étoit que je la pouvois faire avec Maman. Ayant des goûts d'ailleurs fort différens, la muſique étoit pour nous un point de réunion dont j'aimois à faire uſage. Elle ne s'y refuſoit pas, j'étois alors à-peu-près auſſi avancé qu'elle; en deux ou trois fois nous déchiffrions un air. Quelquefois la voyant empreſſée autour d'un fourneau, je lui diſois: Maman, voici un duo charmant qui m'a bien l'air de faire ſentir l'empyreume à vos drogues. Ah! par ma fois; me diſoit-elle, ſi tu me les fais brûler, je te les ferai manger. Tout en diſputant je l'entraînois à ſon clavecin: on s'y oublioit; l'extrait de geniévre ou d'abſynthe étoit calciné, elle m'en barbouilloit le viſage, & tout cela étoit délicieux.

On voit qu'avec peu de tems de reſte, j'avois beaucoup de choſes à quoi l'employer. Il me vint pourtant encore un amuſement de plus, qui fit bien valoir tous les autres.

Nous occupions un cachot ſi étouffé, qu'on avoit beſoin quelquefois d'aller prendre l'air ſur la terre. *Anet* engagea Maman à louer dans un fauxbourg un

jardin pour y mettre des plantes. A ce jardin étoit jointe une guinguette assez jolie qu'on meubla suivant l'ordonnance. On y mit un lit : nous allions souvent y dîner, & j'y couchois quelquefois. Insensiblement je m'engouai de cette petite retraite, j'y mis quelques livres, beaucoup d'estampes ; je passois une partie de mon tems à l'orner & à y préparer à Maman quelque surprise agréable lorsqu'elle s'y venoit promener. Je la quittois pour venir m'occuper d'elle, pour y penser avec plus de plaisir ; autre caprice que je n'excuse ni n'explique, mais que j'avoue, parce que la chose étoit ainsi. Je me souviens qu'une fois Madame de *Luxembourg* me parloit en raillant d'un homme qui quittoit sa maîtresse pour lui écrire. Je lui dis que j'aurois bien été cet homme-là, & j'aurois pu ajouter que je l'avois été quelquefois. Je n'ai pourtant jamais senti près de Maman ce besoin de m'éloigner d'elle pour l'aimer davantage ; car tête-à-tête avec elle j'étois aussi parfaitement à mon aise que si j'eusse été seul, & cela ne m'est jamais arrivé près de personne autre, ni homme ni femme, quelque attachement que j'aye eu pour eux. Mais elle étoit si souvent entourée, & de gens qui me convenoient si peu, que le dépit & l'ennui me chassoient

dans mon aſyle, où je l'avois comme je la voulois, ſans crainte que les importuns vinſſent nous y ſuivre.

Tandis qu'ainſi partagé entre le travail, le plaiſir & l'inſtruction, je vivois dans le plus doux repos, l'Europe n'étoit pas ſi tranquille que moi. La France & l'Empereur venoient de s'entredéclarer la guerre : le Roi de Sardaigne étoit entré dans la querelle, & l'armée Françoiſe filoit en Piémont pour entrer dans le Milanois. Il en paſſa une colonne pas Chambery, & entr'autres le régiment de Champagne dont étoit Colonel M. le Duc de la *Trimouille*, auquel je fus préſenté, qui me promit beaucoup de choſes, & qui ſurement n'a jamais repenſé à moi. Notre petit jardin étoit préciſément au haut du fauxbourg par lequel entroient les troupes, de ſorte que je me raſſaſiois du plaiſir d'aller les voir paſſer, & je me paſſionnois pour le ſuccès de cette guerre, comme s'il m'eût beaucoup intéreſſé. Juſques-là je ne m'étois pas encore aviſé de ſonger aux affaires publiques, & je me mis à lire les gazettes pour la premiere fois, mais avec une telle partialité pour la France que le cœur me battoit de joie à ſes moindres avantages, & que ſes revers m'affligeoient comme s'ils fuſſent tombés ſur moi. Si

cette folie n'eût été que passagere, je ne daignerois pas en parler; mais elle s'est tellement enracinée dans mon cœur sans aucune raison, que lorsque j'ai fait dans la suite à Paris l'anti-despote & le fier républicain, je sentois en dépit de moi-même une prédilection secrete pour cette même nation que je trouvois servile, & pour ce gouvernement que j'affectois de fronder. Ce qu'il y avoit de plaisant étoit qu'ayant honte d'un penchant si contraire à mes maximes, je n'osois l'avouer à personne, & je raillois les François de leurs défaites, tandis que le cœur m'en saignoit plus qu'à eux. Je suis surement le seul qui vivant chez une nation qui le traitoit bien & qu'il adoroit, se soit fait chez elle un faux air de la dédaigner. Enfin ce penchant s'est trouvé si désintéressé de ma part, si fort, si constant, si invincible, que même depuis ma sortie du royaume, depuis que le Gouvernement, les Magistrats, les Auteurs, s'y sont à l'envi déchaînés contre moi, depuis qu'il est devenu du bon air de m'accabler d'injustices & d'outrages, je n'ai pu me guérir de ma folie. Je les aime en dépit de moi quoiqu'ils me maltraitent.

J'ai cherché long-tems la cause de cette partialité, & je n'ai pu la trouver que dans

l'occaſion qui la vit naître. Un goût croiſſant pour la littérature, m'attachoit aux livres François, aux Auteurs de ces livres, & aux pays de ces Auteurs. Au moment même que défiloit ſous mes yeux l'armée Françoiſe, je liſois les grands Capitaines de Brantôme. J'avois la tête pleine des *Cliſſon*, des *Bayard*, des *Lautrec*, des *Coligny*, des *Montmorency*, des la *Trimouille*, & je m'affectionnois à leurs deſcendans comme aux héritiers de leur mérite & de leur courage. A chaque régiment qui paſſoit je croyois revoir ces fameuſes bandes noires qui jadis avoient tant fait d'exploits en Piémont. Enfin j'appliquois à ce que je voyois les idées que je puiſois dans les livres; mes lectures continuées & toujours tirées de la même nation nourriſſoient mon affection pour elle, & m'en firent enfin une paſſion aveugle que rien n'a pu ſurmonter. J'ai eu dans la ſuite occaſion de remarquer dans mes voyages que cette impreſſion ne m'étoit pas particuliere, & qu'agiſſant plus ou moins dans tous les pays ſur la partie de la nation qui aimoit la lecture & qui cultivoit les lettres, elle balançoit la haine générale qu'inſpire l'air avantageux des François. Les romans plus que les hommes leur attachent les femmes de

tous les pays, leurs chef-d'œuvres dramatiques affectionnent la jeunesse à leurs théâtres. La célébrité de celui de Paris y attire des foules d'étrangers qui en reviennent enthousiastes. Enfin l'excellent goût de leur littérature leur soumet tous les esprits qui en ont, & dans la guerre si malheureuse dont ils sortent, j'ai vu leurs Auteurs & leurs Philosophes soutenir la gloire du nom François ternie par leurs Guerriers.

J'étois donc François ardent, & cela me rendit nouvelliste. J'allois avec la foule des gobes-mouches attendre sur la place l'arrivée des courriers, & plus bête que l'âne de la fable, je m'inquiétois beaucoup pour savoir de quel maître j'aurois l'honneur de porter le bât : car on prétendoit alors que nous appartiendrions à la France, & l'on faisoit de la Savoye un échange pour le Milanois. Il faut pourtant convenir que j'avois quelques sujets de crainte; car si cette guerre eût mal tourné pour les Alliés, la pension de Maman couroit un grand risque. Mais j'étois plein de confiance dans mes bons amis, & pour le coup, malgré la surprise de M. de *Broglie*, cette confiance ne fut pas trompée, graces au roi de Sardaigne à qui je n'avois pas pensé.

Tandis qu'on ſe battoit en Italie, on chantoit en France. Les Opéra de *Rameau* commençoient à faire du bruit & releverent ſes ouvrages théoriques que leur obſcurité laiſſoit à la portée de peu de gens. Par haſard, j'entendis parler de ſon traité de l'harmonie, & je n'eus point de repos que je n'euſſe acquis ce livre. Par un autre haſard, je tombai malade. La maladie étoit inflammatoire; elle fut vive & courte; mais ma convaleſcence fut longue, & je ne fus d'un mois en état de ſortir. Durant ce tems j'ébauchai, je dévorai mon traité de l'harmonie; mais il étoit ſi long, ſi diffus, ſi mal arrangé, que je ſentis qu'il me falloit un tems conſidérable pour l'étudier & le débrouiller. Je ſuſpendois mon application & je recréois mes yeux avec de la muſique. Les cantates de *Bernier* ſur leſquelles je m'exerçois ne me ſortoient pas de l'eſprit. J'en appris par cœur quatre ou cinq, entr'autres celle des *amours dormans*, que je n'ai pas revue depuis ce tems-là, & que je ſais encore preſque toute entiere, de même que l'*amour piqué par une abeille*, très-jolie cantate de *Clerambault*, que j'appris à-peu-près dans le même tems.

Pour m'achever il arriva de la Valdoſte un jeune organiſte appellé l'abbé *Palais*,

bon muſicien, bon homme, & qui accompagnoit très-bien du clavecin. Je fais connoiſſance avec lui; nous voilà inſéparables. Il étoit éleve d'un moine Italien, grand organiſte. Il me parloit de ſes principes; je les comparois avec ceux de mon *Rameau*, je rempliſſois ma tête d'accompagnement d'accords d'harmonie. Il falloit ſe former l'oreille à tout cela: je propoſai à Maman un petit concert tous les mois; elle y conſentit. Me voilà ſi plein de ce concert, que ni jour ni nuit je ne m'occupois d'autre choſe, & réellement cela m'occupoit, & beaucoup, pour raſſembler la muſique, les concertans, les inſtrumens, tirer les parties, &c. Maman chantoit, le Pere *Caton* dont j'ai déja parlé & dont j'ai à parler encore chantoit auſſi; un maître à danſer appellé *Roche* & ſon fils jouoient du violon; *Canavas* muſicien Piémontois qui travailloit au Cadaſtre & qui depuis s'eſt marié à Paris, jouoit du violoncelle; l'abbé *Palais* accompagnoit du clavecin; j'avois l'honneur de conduire la muſique, ſans oublier le bâton du bûcheron. On peut juger combien tout cela étoit beau! Pas tout-à-fait comme chez M. de *Treytorens*, mais il ne s'en falloit gueres.

Le petit concert de madame de *Warens*

nouvelle convertie, & vivant, diſoit-on, des charités du Roi, faiſoit murmurer la ſequelle dévote, mais c'étoit un amuſement agréable pour pluſieurs honnêtes gens. On ne devineroit pas qui je mets à leur tête en cette occaſion? un moine; mais un moine homme de mérite, & même aimable, dont les infortunes m'ont dans la ſuite bien vivement affecté, & dont la mémoire, liée à celle de mes beaux jours, m'eſt encore chere. Il s'agit de P. *Caton* cordelier, qui conjointement avec le Comte d'*Ortan* avoit fait ſaiſir à Lyon la muſique du pauvre petit-Chat, ce qui n'eſt pas le plus beau trait de ſa vie. Il étoit Bachelier de Sorbonne: il avoit vécu ong-tems à Paris dans le plus grand mon-e & très faufilé ſur-tout chez le Marquis *Antremont*, alors Ambaſſadeur de Sar-aigne. C'étoit un grand homme bien ait, le viſage plein, les yeux à fleur de tète, des cheveux noirs qui faiſoient ans affectation le crochet à côté du ont, l'air à la fois noble ouvert mo-eſte, ſe préſentant ſimplement & bien; 'ayant ni le maintien caffard ou effronté es moines, ni l'abord cavalier d'un omme à la mode, quoiqu'il le fût, mais aſſurance d'un honnête homme qui ſans ougir de ſa robe s'honore lui-même & ſe

ſent toujours à ſa place parmi les honnêtes gens. Quoique le P. *Caton* n'eût pas beaucoup d'étude pour un Docteur, il en avoit beaucoup pour un homme du monde, & n'étant point preſſé de montrer ſon acquit il le plaçoit ſi à propos qu'il en paroiſſoit davantage. Ayant beaucoup vécu dans la ſociété il s'étoit plus attaché aux talens agréables qu'à un ſolide ſavoir. Il avoit de l'eſprit, faiſoit des vers, parloit bien, chantoit mieux, avoit la voix belle, touchoit l'orgue & le clavecin. Il n'en falloit pas tant pour être recherché, auſſi l'étoit-il; mais cela lui fit ſi peu négliger les ſoins de ſon état, qu'il parvint, malgré des concurrens très-jaloux, à être élu Définiteur de ſa province, ou comme on dit, un des grands colliers de l'Ordre.

Ce P. *Caton* fit connnoiſſance avec Maman chez le Marquis d'*Antremont*. Il entendit parler de nos concerts, il en voulut être, il en fut, & les rendit brillans. Nous fûmes bientôt liés par notre goût commun pour la muſique, qui chez l'un & chez l'autre étoit une paſſion très-vive, avec cette différence qu'il étoit vraiment muſicien, & que je n'étois qu'un barbouillon. Nous allions avec *Canavas* & l'abbé *Palais* faire de la muſique dans ſa chambre,

& quelquefois à ſon orgue les jours de fête. Nous dînions ſouvent à ſon petit couvert, car ce qu'il avoit encore d'étonnant pour un moine eſt qu'il étoit généreux, magnifique, & ſenſuel ſans groſſiéreté. Les jours de nos concerts il ſoupoit chez Maman. Ces ſoupers étoient très-gais, très-agréables; on y diſoit le mot & la choſe, on y chantoit des duo: j'étois à mon aiſe, j'avois de l'eſprit, des ſaillies, le P. *Caton* étoit charmant, Maman étoit adorable, l'abbé *Palais* avec ſa voix de bœuf étoit le plaſtron. Momens ſi doux de la folâtre jeuneſſe, qu'il y a de tems que vous êtes partis!

Comme je n'aurai plus à parler de ce pauvre P. *Caton*, que j'acheve ici en deux mots ſa triſte hiſtoire. Les autres moines jaloux ou plutôt furieux de lui voir un mérite une élégance de mœurs qui n'avoit rien de la crapule monaſtique le prirent en haine, parce qu'il n'étoit pas auſſi haïſſable qu'eux. Les chefs ſe liguerent contre lui & ameuterent les moinillons envieux de ſa place, & qui n'oſoient auparavant le regarder. On lui fit mille affronts, on le deſtitua, on lui ôta ſa chambre qu'il avoit meublée avec goût quoiqu'avec ſimplicité, on le relégua je ne ſais où; enfin ces miſérables l'accablerent de tant d'ou-

trages que ſon ame honnète, & fiere avec juſtice n'y put réſiſter; & après avoir fait les délices des ſociétés les plus aimables, il mourut de douleur ſur un vil grabat, dans quelque fond de cellule ou de cachot, regretté, pleuré de tous les honnètes gens dont il fut connu, & qui ne lui ont trouvé d'autre défaut que d'ètre moine.

Avec ce petit train de vie je fis ſi bien en très-peu de tems qu'abſorbé tout entier par la muſique je me trouvai hors d'état de penſer à autre choſe. Je n'allois plus à mon bureau qu'à contre-cœur, la gêne & l'aſſiduité au travail m'en firent un ſupplice inſupportable, & j'en vins enfin à vouloir quitter mon emploi pour me livrer totalement à la muſique. On peut croire que cette folie ne paſſa pas ſans oppoſition. Quitter un poſte honnête & d'un revenu fixe pour courir après des écoliers incertains étoit un parti trop peu ſenſé pour plaire à Maman. Même en ſuppoſant mes progrès futurs auſſi grands que je me les figurois, c'étoit borner bien modeſtement mon ambition que de me réduire pour la vie à l'état de muſicien. Elle qui ne formoit que des projets magnifiques & qui ne me prenoit plus tout-à-fait au mot de M. d'*Aubonne*, me voyoit avec peine occupé ſérieuſement d'un talent qu'elle

trouvoit ſi frivole, & me répétoit ſouvent ce proverbe de province, un peu moins juſte à Paris, que *qui bien chante & bien danſe, fait un métier qui peu avance.* Elle me voyoit d'un autre côté entraîné par un goût irréſiſtible; ma paſſion de muſique devenoit une fureur, & il étoit à craindre que mon travail ſe ſentant de mes diſtractions, ne m'attirât un congé qu'il valoit beaucoup mieux prendre de moi-même. Je lui repréſentois encore que cet emploi n'avoit pas long-tems à durer, qu'il me falloit un talent pour vivre, & qu'il étoit plus ſûr d'achever d'acquérir par la pratique celui auquel mon goût me portoit & qu'elle m'avoit choiſi, que de me mettre à la merci des protections, ou de faire de nouveaux eſſais qui pouvoient mal réuſſir, & me laiſſer, après avoir paſſé l'âge d'apprendre, ſans reſſource pour gagner mon pain. Enfin j'extorquai ſon conſentement plus à force d'importunités & de careſſes, que de raiſons dont elle ſe contentât. Auſſitôt je courus remercier fiérement M. *Coccelli* Directeur-général du Cadaſtre, comme ſi j'avois fait l'acte le plus héroïque, & je quittai volontairement mon emploi ſans ſujet, ſans raiſon, ſans prétexte, avec autant & plus de joie que je n'en avois eu à le prendre il n'y avoit pas deux ans.

Cette démarche toute folle qu'elle étoit, m'attira dans le pays une forte de considération qui me fut utile. Les uns me supposerent des ressources que je n'avois pas; d'autres me voyant livré tout-à-fait à la musique, jugerent de mon talent par mon sacrifice, & crurent qu'avec tant de passion pour cet art je devois le posséder supérieurement. Dans le royaume des aveugles les borgnes sont rois; je passai là pour un bon maître, parce qu'il n'y en avoit que de mauvais. Ne manquant pas, au reste, d'un certain goût de chant, favorisé d'ailleurs par mon âge & par ma figure, j'eus bientôt plus d'écoliers qu'il ne m'en falloit pour remplacer ma paye de secrétaire.

Il est certain que pour l'agrément de la vie on ne pouvoit passer plus rapidement d'une extrêmité à l'autre. Au Cadastre, occupé huit heures par jour du plus maussade travail avec des gens encore plus maussades, enfermé dans un triste bureau empuanti de l'haleine & de la sueur de tous ces manans, la plupart fort mal peignés & fort mal-propres, je me sentois quelquefois accablé jusqu'au vertige par l'attention, l'odeur, la gêne & l'ennui. Au lieu de cela me voilà tout-à-coup jetté parmi le beau monde, admis, recherché dans les

meilleures

meilleures maiſons; par-tout un accueil gracieux, careſſant, un air de fête: d'aimables Demoiſelles bien parées m'attendent, me reçoivent avec empreſſement ; je ne vois que des objets charmans, je ne ſens que la roſe & la fleur d'orange ; on chante, on cauſe, on rit, on s'amuſe; je ne ſors delà que pour aller ailleurs en faire autant: on conviendra qu'à égalité dans les avantages, il n'y avoit pas à balancer dans le choix. Auſſi me trouvai-je ſi bien du mien, qu'il ne m'eſt arrivé jamais de m'en repentir, & je ne m'en repens pas même en ce moment, où je peſe au poids de la raiſon les actions de ma vie, & où je ſuis délivré des motifs peu ſenſés qui m'ont entraîné.

Voilà preſque l'unique fois qu'en n'écoutant que mes penchans, je n'ai pas vu tromper mon attente. L'accueil aiſé, l'eſprit liant, l'humeur facile des habitans du pays me rendit le commerce du monde aimable, & le goût que j'y pris alors m'a bien prouvé que ſi je n'aime pas à vivre parmi les hommes, c'eſt moins ma faute que la leur.

C'eſt dommage que les Savoyards ne ſoient pas riches, ou peut-être ſeroit-ce dommage qu'ils le fuſſent ; car tels qu'ils ſont c'eſt le meilleur & le plus ſociable

peuple que je connoiſſe. S'il eſt une petite ville au monde où l'on goûte la douceur de la vie dans un commerce agréable & ſûr, c'eſt Chambery. La nobleſſe de la province qui s'y raſſemble, n'a que ce qu'il faut de bien pour vivre, elle n'en a pas aſſez pour parvenir, & ne pouvant ſe livrer à l'ambition, elle ſuit par néceſſité le conſeil de *Cynéas*. Elle dévoue ſa jeuneſſe à l'état militaire, puis revient vieillir paiſiblement chez ſoi. L'honneur & la raiſon préſident à ce partage. Les femmes ſont belles & pourroient ſe paſſer de l'être; elles ont tout ce qui peut faire valoir la beauté, & même y ſuppléer. Il eſt ſingulier qu'appellé par mon état à voir beaucoup de jeunes filles, je ne me rappelle pas d'en avoir vu à Chambery une ſeule qui ne fût pas charmante. On dira que j'étois diſpoſé à les trouver telles, & l'on peut avoir raiſon; mais je n'avois pas beſoin d'y mettre du mien pour cela. Je ne puis en vérité me rappeller ſans plaiſir le ſouvenir de mes jeunes écolieres. Que ne puis-je en nommer ici les plus aimables, les rappeller de même & moi avec elles, à l'âge heureux où nous étions, lors des momens auſſi doux qu'innocens que j'ai paſſés auprès d'elles! La premiere fut Mlle. de *Mellarede* ma voiſine, ſœur de l'éleve

de M. *Gaime*. C'étoit une brune très-vive, mais d'une vivacité careſſante, pleine de graces, & ſans étourderie. Elle étoit un peu maigre, comme ſont la plupart des filles à ſon âge; mais ſes yeux brillans, ſa taille fine & ſon air attirant n'avoient pas beſoin d'embonpoint pour plaire. J'y allois le matin, & elle étoit encore ordinairement en déshabillé, ſans autre coiffure que ſes cheveux négligemment relevés, ornés de quelques fleurs qu'on mettoit à mon arrivée & qu'on ôtoit à mon départ pour ſe coiffer. Je ne crains rien tant dans le monde qu'une jolie perſonne en déshabillé; je la redouterois cent fois moins parée. Mlle. de *Menthon* chez qui j'allois l'après-midi l'étoit toujours, & me faiſoit une impreſſion toute auſſi douce, mais différente. Ses cheveux étoient d'un blond cendré : elle étoit très-mignonne, très-timide & très-blanche; une voix nette, juſte & flûtée, mais qui n'oſoit ſe développer. Elle avoit au ſein la cicatrice d'une brûlure d'eau bouillante qu'un fichu de chenille bleue ne cachoit pas extrêmement. Cette marque attiroit quelquefois de ce côté mon attention, qui bientôt n'étoit plus pour la cicatrice. Mlle. de *Challes*, une autre de mes voiſines, étoit une fille faite; grande, belle quarrure, de l'embonpoint : elle avoit

été très-bien. Ce n'étoit plus une beauté; mais c'étoit une perſonne à citer pour la bonne grace, pour l'humeur égale, pour le bon naturel. Sa ſœur, Mme. de *Charly*, la plus belle femme de Chambery, n'apprenoit plus la muſique, mais elle la faiſoit apprendre à ſa fille toute jeune encore, mais dont la beauté naiſſante eût promis d'égaler celle de ſa mere, ſi malheureuſement elle n'eût été un peu rouſſe. J'avois à la Viſitation une petite Demoiſelle Françoiſe, dont j'ai oublié le nom, mais qui mérite une place dans la liſte de mes préférences. Elle avoit pris le ton lent & traînant des religieuſes, & ſur ce ton traînant elle diſoit des choſes très-ſaillantes, qui ne ſembloient pas aller avec ſon maintien. Au reſte elle étoit pareſſeuſe, n'aimoit pas à prendre la peine de montrer ſon eſprit, & c'étoit une faveur qu'elle n'accordoit pas à tout le monde. Ce ne fut qu'après un mois ou deux de leçons & de négligence, qu'elle s'aviſa de cet expédient pour me rendre plus aſſidu; car je n'ai jamais pu prendre ſur moi de l'être. Je me plaiſois à mes leçons quand j'y étois, mais je n'aimois pas être obligé de m'y rendre ni que l'heure me commandât: en toute choſe la gêne & l'aſſujettiſſement me ſont inſupportables; ils me feroient prendre

en haine le plaiſir même. On dit que chez les Mahométans un homme paſſe au point du jour dans les rues pour ordonner aux maris de rendre le devoir à leurs femmes, je ſerois un mauvais Turc à ces heures-là.

J'avois quelques écolieres auſſi dans la bourgeoiſie, & une entr'autres qui fut la cauſe indirecte d'un changement de relation dont j'ai à parler, puiſqu'enfin je dois tout dire. Elle étoit fille d'un Epicier, & ſe nommoit Mlle. *L****. vrai modele d'une ſtatue grecque, & que je citerois pour la plus belle fille que j'ai jamais vue, s'il y avoit quelque véritable beauté ſans vie & ſans ame. Son indolence, ſa froideur, ſon inſenſibilité alloient à un point incroyable. Il étoit également impoſſible de lui plaire & de la fâcher, & je ſuis perſuadé que ſi l'on eût fait ſur elle quelque entrepriſe elle auroit laiſſé faire, non par goût mais par ſtupidité. Sa mere, qui n'en vouloit pas courir le riſque ne la quittoit pas d'un pas. En lui faiſant apprendre à chanter, en lui donnant un jeune maître, elle faiſoit tout de ſon mieux pour l'émouſtiller, mais cela ne réuſſit point. Tandis que le maître agaçoit la fille, la mere agaçoit le maître, & cela ne réuſſiſſoit pas beaucoup mieux. Madame *L****. ajoutoit à ſa vivacité naturelle toute celle que ſa

fille auroit dû avoir. C'étoit un petit minois éveillé, chiffonné, marqué de petite vérole. Elle avoit de petits yeux très-ardens, & un peu rouges, parce qu'elle y avoit presque toujours mal. Tous les matins quand j'arrivois je trouvois prêt mon café à la crême; & la mere ne manquoit jamais de m'accueillir par un baiser bien appliqué sur la bouche, & que par curiosité j'aurois voulu rendre à la fille, pour voir comment elle l'auroit pris. Au reste tout cela se faisoit si simplement & si fort sans conséquence que quand M. *L***.* étoit là, les agaceries & les baisers n'en alloient pas moins leur train. C'étoit une bonne pâte d'homme; le vrai pere de sa fille, & que sa femme ne trompoit pas; parce qu'il n'en étoit pas besoin.

Je me prêtois à toutes ces caresses avec ma balourdise ordinaire, les prenant tout bonnement pour des marques de pure amitié. J'en étois pourtant importuné quelquefois; car la vive Madame *L***.* ne laissoit pas d'être exigeante, & si dans la journée j'avois passé devant la boutique sans m'arrêter, il y auroit eu du bruit. Il falloit quand j'étois pressé, que je prisse un détour pour passer dans une autre rue, sachant bien qu'il n'étoit pas aussi aisé de sortir de chez elle que d'y entrer.

Madame *L****. s'occupoit trop de moi, pour que je ne m'occupasse point d'elle. Ses attentions me touchoient beaucoup ; j'en parlois à Maman comme d'une chose sans mystere, & quand il y en auroit eu, je ne lui en aurois pas moins parlé ; car lui faire un secret de quoi que ce fût, ne m'eût pas été possible : mon cœur étoit ouvert devant elle comme devant Dieu. Elle ne prit pas tout-à-fait la chose avec la même simplicité que moi. Elle vit des avances où je n'avois vu que des amitiés ; elle jugea que Madame *L****. se faisant un point d'honneur de me laisser moins sot qu'elle ne m'avoit trouvé, parviendroit de maniere ou d'autre à se faire entendre, & outre qu'il n'étoit pas juste qu'une autre femme se chargeât de l'instruction de son éleve, elle avoit des motifs plus dignes d'elle, pour me garantir des pieges auxquels mon âge & mon état m'exposoient. Dans le même tems on m'en tendit un d'une espece plus dangereuse auquel j'échappai ; mais qui lui fit sentir que les dangers qui me menaçoient sans cesse, rendoient nécessaires tous les préservatifs qu'elle y pouvoit apporter.

Madame la Comtesse de *M****. mere d'une de mes écolieres, étoit une femme de beaucoup d'esprit, & passoit pour n'a-

voir pas moins de méchanceté. Elle avoit été cause, à ce qu'on disoit, de bien des brouilleries, & d'une entr'autres qui avoit eu des suites fatales à la maison d'*A****. Maman avoit été assez liée avec elle pour connoître son caractere ; ayant très-innocemment inspiré du goût à quelqu'un sur qui Madame de *M****. avoit des prétentions, elle resta chargée auprès d'elle du crime de cette préférence, quoiqu'elle n'eût été ni recherchée ni acceptée, & Madame de *M****. chercha depuis lors à jouer à sa rivale plusieurs tours dont aucun ne réussit. J'en rapporterai un des plus comiques par maniere d'échantillon. Elles étoient ensemble à la campagne avec plusieurs Gentilshommes du voisinage, & entr'autres l'aspirant en question. Madame de *M****. dit un jour à un de ces Messieurs que Madame de *Warens* n'étoit qu'une précieuse, qu'elle n'avoit point de goût, qu'elle se mettoit mal, qu'elle couvroit sa gorge comme une bourgeoise. Quand à ce dernier article, lui dit l'homme, qui étoit un plaisant, elle a ses raisons, & je sais qu'elle a un gros vilain rat empreint sur le sein, mais si ressemblant qu'on diroit qu'il court. La haine ainsi que l'amour rend crédule. Madame de *M****. résolut de tirer parti de cette découverte, & un jour

que Maman étoit au jeu avec l'ingrat favori de la dame, celle-ci prit ſon tems pour paſſer derriere ſa rivale, puis renverſant à demi ſa chaiſe elle découvrit adroitement ſon mouchoir. Mais au lieu du gros rat, le Monſieur ne vit qu'un objet fort différent qu'il n'étoit pas plus aiſé d'oublier que de voir, & cela ne fit pas le compte de la dame.

Je n'étoit pas un perſonnage à occuper Madame de *M****. qui ne vouloit que des gens brillans autour d'elle. Cependant elle fit quelque attention à moi, non pour ma figure dont aſſurément elle ne ſe ſoucioit point du tout, mais pour l'eſprit qu'on me ſuppoſoit & qui m'eût pu rendre utile à ſes goûts. Elle en avoit un aſſez vif pour la ſatire. Elle aimoit à faire des chanſons & des vers ſur les gens qui lui déplaiſoient. Si elle m'eût trouvé aſſez de talent pour lui aider à tourner ſes vers, & aſſez de complaiſance pour les écrire, entr'elle & moi nous aurions bientôt mis Chambery ſans-deſſus-deſſous. On ſeroit remonté à la ſource de ces libelles; Madame de *M****. ſe ſeroit tirée d'affaire en me ſacrifiant, & j'aurois été enfermé le reſte de mes jours peut-être, pour m'apprendre à faire le Phœbus avec les Dames.

Heureuſement rien de tout cela n'arriva. Madame de *M****. me retint à diner deux ou trois fois pour me faire cauſer, & trouva que je n'étois qu'un ſot. Je le ſentois moi-même & j'en gémiſſois, enviant les talens de mon ami *Venture*, tandis que j'aurois dû remercier ma bêtiſe des périls dont elle me ſauvoit. Je demeurai pour Madame de *M****. le maître à chanter de ſa fille & rien de plus : mais je vécus tranquille & toujours bien voulu dans Chambery. Cela valoit mieux que d'être un bel eſprit pour elle, & un ſerpent pour le reſte du pays.

Quoi qu'il en ſoit, Maman vit que pour m'arracher aux périls de ma jeuneſſe, il étoit tems de me traiter en homme, & c'eſt ce qu'elle fit; mais de la façon la plus ſinguliere dont jamais femme ſe ſoit aviſée en pareille occaſion. Je lui trouvai l'air plus grave & le propos plus moral qu'à ſon ordinaire. A la gaîté folâtre dont elle entremêloit ordinairement ſes inſtructions, ſuccéda tout-à-coup un ton toujours ſoutenu qui n'étoit ni familier ni ſévere, mais qui ſembloit préparer une explication. Après avoir cherché vainement en moi-même la raiſon de ce changement, je la lui demandai; c'étoit ce qu'elle attendoit. Elle me propoſa une

promenade au petit jardin pour le lendemain : nous y fûmes dès le matin. Elle avoit pris ſes meſures pour qu'on nous laiſſât ſeuls toute la journée : elle l'employa à me préparer aux bontés qu'elle vouloit avoir pour moi, non comme une autre femme, par du manege & des agaceries; mais par des entretiens pleins de ſentiment & de raiſon, plus faits pour m'inſtruire que pour me ſéduire, & qui parloient plus à mon cœur qu'à mes ſens. Cependant quelques excellens & utiles que fuſſent les diſcours qu'elle me tint, & quoi qu'ils ne fuſſent rien moins que froids & triſtes, je n'y fis pas toute l'attention qu'ils méritoient, & je ne les gravai pas dans ma mémoire, comme j'aurois fait dans tout autre tems. Son début, cet air de préparatif m'avoit donné de l'inquietude : tandis qu'elle parloit, rêveur & diſtrait malgré moi, j'étois moins occupé de ce qu'elle diſoit que de chercher à quoi elle en vouloit venir, & ſi-tôt que je l'eus compris, ce qui ne me fut pas facile, la nouveauté de cette idée qui depuis que je vivois auprès d'elle, ne m'étoit pas venue une ſeule fois dans l'eſprit, m'occupant alors tout entier, ne me laiſſa plus le maître de penſer à ce qu'elle me diſoit. Je ne penſois qu'à elle, & je ne l'écoutois pas.

Vouloir rendre les jeunes gens attentifs à ce qu'on leur veut dire, en leur montrant au bout un objet très-intéressant pour eux, est un contre-sens très-ordinaire aux instituteurs, & que je n'ai pas évité moi-même dans mon Emile. Le jeune homme frappé de l'objet qu'on lui présente s'en occupe uniquement, & saute à pieds joints par-dessus vos discours préliminaires pour aller d'abord où vous le menez trop lentement à son gré. Quand on veut le rendre attentif il ne faut pas se laisser pénétrer d'avance, & c'est en quoi Maman fut mal-adroite. Par une singularité qui tenoit à son esprit systématique, elle prit la précaution très-vaine de faire ses conditions; mais si-tôt que j'en vis le prix, je ne les écoutai pas même, & je me dépêchai de consentir à tout. Je doute même qu'en pareil cas il y ait sur la terre entiere un homme assez franc ou assez courageux pour oser marchander, & une seule femme qui pût pardonner de l'avoir fait. Par une suite de la même bizarrerie elle mit à cet accord les formalités les plus graves, & me donna pour y penser huit jours dont je l'assurai faussement que je n'avois pas besoin: car pour comble de singularité je fus très-aise de les avoir, tant la nouveauté de ces idées

m'avoit frappé, & tant je ſentois un bouleverſement dans les miennes, qui me demandoit du tems pour les arranger !

On croira que ces huit jours me durerent huit ſiecles. Tout au contraire, j'aurois voulu qu'ils les euſſent durés en effet. Je ne ſais comment décrire l'état où je me trouvois, plein d'un certain effroi mêlé d'impatience, redoutant ce que je deſirois, juſqu'à chercher quelquefois tout de bon dans ma tête quelque honnête moyen d'éviter d'être heureux. Qu'on ſe repréſente mon tempérament ardent & laſcif, mon ſang enflammé, mon cœur enivré d'amour, ma vigueur, ma ſanté, mon âge ; qu'on penſe que dans cet état, altéré de la ſoif des femmes je n'avois encore approché d'aucune, que l'imagination, le beſoin, la vanité, la curioſité ſe réuniſſoient pour me dévorer de l'ardent deſir d'être homme & de le paroître. Qu'on ajoute ſur-tout, car c'eſt ce qu'il ne faut pas qu'on oublie, que mon vif & tendre attachement pour elle loin de s'attiédir, n'avoit fait qu'augmenter de jour en jour, que je n'étois bien qu'auprès d'elle, que je ne m'en éloignois que pour y penſer, que j'avois le cœur plein, non-ſeulement de ſes bontés, de ſon caractere aimable, mais de ſon ſexe, de ſa figure, de ſa perſonne, d'elle,

en un mot, par tous les rapports ſous leſquels elle pouvoit m'être chere ; & qu'on n'imagine pas que pour dix ou douze ans que j'avois de moins qu'elle, elle fut vieillie ou me parût l'être. Depuis cinq ou ſix ans que j'avois éprouvé des tranſports ſi doux à ſa premiere vue, elle étoit réellement très-peu changée, & ne me le paroiſſoit point du tout. Elle a toujours été charmante pour moi, & l'étoit encore pour tout le monde.. Sa taille ſeule avoit pris un peu plus de rondeur. Du reſte c'étoit le même œil, le même teint, le même ſein, les mêmes traits, les mêmes beaux cheveux blonds, la même gaieté, tout juſqu'à la même voix, cette voix argentée de la jeuneſſe qui fit toujours ſur moi tant d'impreſſion, qu'encore aujourd'hui je ne puis entendre ſans émotion le ſon d'une jolie voix de fille.

Naturellement ce que j'avois à craindre dans l'attente de la poſſeſſion d'une perſonne ſi chérie, étoit de l'anticiper, & de ne pouvoir aſſez gouverner mes deſirs & mon imagination pour reſter maître de moi-même. On verra que dans un âge avancé, la ſeule idée de quelques légeres faveurs qui m'attendoient près de la perſonne aimée, allumoit mon ſang à tel point qu'il m'étoit impoſſible de faire im-

punément le court trajet qui me séparoit d'elle. Comment, par quel prodige dans la fleur de ma jeunesse eus-je si peu d'empressement pour la premiere jouissance? Comment pus-je en voir approcher l'heure avec plus de peine que de plaisir? Comment au lieu des délices qui devoient m'enivrer, sentois-je presque de la répugnance & des craintes? Il n'y a point à douter que si j'avois pu me dérober à mon bonheur avec bienséance, je ne l'eusse fait de tout mon cœur. J'ai promis des bizarreries dans l'histoire de mon attachement pour elle! En voilà sûrement une à laquelle on ne s'attendoit pas.

Le lecteur déja révolté juge qu'étant possédée par un autre homme elle se dégradoit à mes yeux en se partageant, & qu'un sentiment de mésestime attiédissoit ceux qu'elle m'avoit inspirés; il se trompe. Ce partage, il est vrai, me faisoit une cruelle peine, tant par une délicatesse fort naturelle, que parce qu'en effet je le trouvois peu digne d'elle & de moi; mais quant à mes sentimens pour elle il ne les altéroit point, & je peux jurer que jamais je ne l'aimai plus tendrement que quand je desirois si peu de la posséder. Je connoissois trop son cœur chaste & son tempérament de glace, pour croire un moment que le

plaiſir des ſens eût aucune part à cet abandon d'elle-même : j'étois parfaitement ſûr que le ſeul ſoin de m'arracher à des dangers autrement preſqu'inévitables, & de me conſerver tout entier à moi & à mes devoirs, lui en faiſoit enfreindre un qu'elle ne regardoit pas du même œil que les autres femmes, comme il ſera dit ci-après. Je la plaignois, & je me plaignois. J'aurois voulu lui dire; non Maman, il n'eſt pas néceſſaire; je vous réponds de moi ſans cela : mais je n'oſois; premiérement parce que ce n'étoit pas une choſe à dire, & puis parce qu'au fond je ſentois que cela n'étoit pas vrai, & qu'en effet il n'y avoit qu'une femme qui pût me garantir des autres femmes & me mettre à l'épreuve des tentations. Sans deſirer de la poſſéder, j'étois bien aiſe qu'elle m'ôtât le deſir d'en poſſéder d'autres; tant je regardois tout ce qui pouvoit me diſtraire d'elle comme un malheur.

La longue habitude de vivre enſemble & d'y vivre innocemment, loin d'affoiblir mes ſentimens pour elle, les avoit renforcés; mais leur avoit en même tems donné une autre tournure qui les rendoit plus affectueux, plus tendres peut-être, mais moins ſenſuels. A force de l'appeller Maman, à force d'uſer avec elle de la familia-

rité d'un fils, je m'étois accoutumé à me regarder comme tel. Je crois que voilà la véritable cause du peu d'empressement que j'eus de la posséder, quoiqu'elle me fût si chere. Je me souviens très-bien que mes premiers sentimens sans être plus vifs étoient plus voluptueux. A Annecy j'étois dans l'ivresse, à Chambery je n'y étois plus. Je l'aimois toujours aussi passionnément qu'il fut possible; mais je l'aimois plus pour elle & moins pour moi, ou du moins je cherchois plus mon bonheur que mon plaisir auprès d'elle: elle étoit pour moi plus qu'une sœur, plus qu'une mere, plus qu'une amie, plus même qu'une maîtresse, & c'étoit pour cela qu'elle n'étoit pas une maîtresse. Enfin je l'aimois trop pour la convoiter: voilà ce qu'il y a de plus clair dans mes idées.

Ce jour, plutôt redouté qu'attendu, vint enfin. Je promis tout, & je ne mentis pas. Mon cœur confirmoit mes engagemens sans en desirer le prix. Je l'obtins pourtant. Je me vis pour la premiere fois dans les bras d'une femme, & d'une femme que j'adorois. Fus-je heureux? non, je goûtai le plaisir. Je ne sais qu'elle invincible tristesse en empoisonnoit le charme. J'étois comme si j'avois commis un inceste. Deux ou trois fois en la pressant

avec tranſport dans mes bras, j'inondai ſon ſein de mes larmes. Pour elle, elle n'étoit ni triſte ni vive ; elle étoit careſſante & tranquille. Comme elle étoit peu ſenſuelle & n'avoit point recherché la volupté, elle n'en eut pas les délices & n'en a jamais eu les remords.

Je le répete : toutes ſes fautes lui vinrent de ſes erreurs, jamais de ſes paſſions. Elle étoit bien née, ſon cœur étoit pur, elle aimoit les choſes honnêtes, ſes penchans étoient droits & vertueux, ſon goût étoit délicat, elle étoit faite pour une élégance de mœurs qu'elle a toujours aimée & qu'elle n'a jamais ſuivie ; parce qu'au lieu d'écouter ſon cœur qui la menoit bien, elle écouta ſa raiſon qui la menoit mal. Quand des principes faux l'ont égarée, ſes vrais ſentimens les ont toujours démentis : mais malheureuſement elle ſe piquoit de philoſophie, & la morale qu'elle s'étoit faite, gâta celle que ſon cœur lui dictoit.

M. de *Tavel* ſon premier amant fut ſon maître de philoſophie, & les principes qu'il lui donna furent ceux dont il avoit beſoin pour la ſéduire. La trouvant attachée à ſon mari, à ſes devoirs, toujours froide, raiſonnante & inattaquable par les ſens, il l'attaqua par des ſophiſmes, & parvint à lui montrer ſes devoirs auxquels

elle étoit ſi attachée comme un bavardage de catéchiſme, fait uniquement pour amuſer les enfans, l'union des ſexes comme l'acte le plus indifférent en ſoi, la fidélité conjugale comme une apparence obligatoire dont toute la moralité regardoit l'opinion, le repos des maris comme la ſeule regle du devoir des femmes; enſorte que des infidélités ignorées, nulles pour celui qu'elles offenſoient, l'étoient auſſi pour la conſcience; enfin il lui perſuada que la choſe en elle-même n'étoit rien, qu'elle ne prenoit d'exiſtence que par le ſcandale, & que toute femme qui paroiſſoit ſage, par cela ſeul l'étoit en effet. C'eſt ainſi que le malheureux parvint à ſon but en corrompant la raiſon d'un enfant dont il n'avoit pu corrompre le cœur. Il en fut puni par la plus dévorante jalouſie, perſuadé qu'elle le traitoit lui-même comme il lui avoit appris à traiter ſon mari. Je ne ſais s'il ſe trompoit ſur ce point. Le miniſtre P * * *. paſſa pour ſon ſucceſſeur. Ce que je ſais, c'eſt que le tempérament froid de cette jeune femme qui l'auroit dû garantir de ce ſyſtême fut ce qui l'empêcha dans la ſuite d'y renoncer. Elle ne pouvoit concevoir qu'on donnât tant d'importance à ce qui n'en avoit point pour elle. Elle n'honora

jamais du nom de vertu une abſtinence qui lui coutoit ſi peu.

Elle n'eut donc gueres abuſé de ce faux principe pour elle-même ; mais elle en abuſa pour autrui, & cela par une autre maxime preſque auſſi fauſſe, mais plus d'accord avec la bonté de ſon cœur. Elle a toujours cru que rien n'attachoit tant un homme à une femme que la poſſeſſion, & quoiqu'elle n'aimât ſes amis que d'amitié, c'étoit d'une amitié ſi tendre qu'elle employoit tous les moyens qui dépendoient d'elle pour ſe les attacher plus fortement. Ce qu'il y a d'extraordinaire eſt qu'elle a preſque toujours réuſſi. Elle étoit ſi réellement aimable que, plus l'intimité dans laquelle on vivoit avec elle étoit grande, plus on y trouvoit de nouveaux ſujets de l'aimer. Une autre choſe digne de remarque, eſt qu'après ſa premiere foibleſſe elle n'a gueres favoriſé que des malheureux ; les gens brillans ont tous perdu leur peine auprès d'elle ; mais il falloit qu'un homme qu'elle commençoit par plaindre, fut bien peu aimable ſi elle ne finiſſoit par l'aimer. Quand elle ſe fit des choix peu dignes d'elle, bien loin que ce fut par des inclinations baſſes qui n'approcherent jamais de ſon noble cœur, ce fut uniquement par ſon caractere trop généreux, trop humain,

trop compatiſſant, trop ſenſible, qu'elle ne gouverna pas toujours avec aſſez de diſcernement.

Si quelques principes faux l'ont égarée, combien n'en avoit-elle pas d'admirables dont elle ne ſe départoit jamais? Par combien de vertus ne rachetoit-elle pas ſes foibleſſes, ſi l'on peut appeller de ce nom des erreurs où les ſens avoient ſi peu de part. Ce même homme qui la trompa ſur un point, l'inſtruiſit excellemment ſur mille autres; & ſes paſſions qui n'étoient pas fougueuſes, lui permettant de ſuivre toujours ſes lumieres, elle alloit bien quand ſes ſophiſmes ne l'égaroient pas. Ses motifs étoient louables juſques dans ſes fautes; en s'abuſant elle pouvoit mal faire; mais elle ne pouvoit vouloir rien qui fut mal. Elle abhorroit la duplicité, le menſonge: elle étoit juſte, équitable, humaine, déſintéreſſée, fidelle à ſa parole, à ſes amis, à ſes devoirs qu'elle reconnoiſſoit pour tels, incapable de vengeances & de haine, & ne concevant pas même qu'il y eut le moindre mérite à pardonner. Enfin pour revenir à ce qu'elle avoit de moins excuſable, ſans eſtimer ſes faveurs ce qu'elles valoient, elle n'en fit jamais un vil commerce; elle les prodiguoit, mais elle ne les vendoit pas, quoiqu'elle

fut ſans ceſſe aux expédiens pour vivre, & j'oſe dire que ſi *Socrate* put eſtimer *Aſpaſie*, il eut reſpecté Madame de *Warens*.

Je ſais d'avance qu'en lui donnant un caractere ſenſible & un tempérament froid, je ſerai accuſé de contradiction comme à l'ordinaire & avec autant de raiſon. Il ſe peut que la nature ait eu tort, & que cette combinaiſon n'ait pas dû être; je ſais ſeulement qu'elle a été. Tous ceux qui ont connu Madame de *Warens*, & dont un ſi grand nombre exiſte encore, ont pu ſavoir qu'elle étoit ainſi. J'oſe même ajouter qu'elle n'a connu qu'un ſeul vrai plaiſir au monde; c'étoit d'en faire à ceux qu'elle aimoit. Toutefois permis à chacun d'argumenter là-deſſus tout à ſon aiſe, & de prouver doctement que cela n'eſt pas vrai. Ma fonction eſt de dire la vérité, mais non pas de la faire croire.

J'appris peu-à-peu tout ce que je viens de dire dans les entretiens qui ſuivirent notre union, & qui ſeuls la rendirent delicieuſe. Elle avoit eu raiſon d'eſpérer que ſa complaiſance me ſeroit utile; j'en tirai pour mon inſtruction de grands avantages. Elle m'avoit juſqu'alors parlé de moi ſeul comme à un enfant. Elle commença de me traiter en homme & me parla d'elle. Tout ce qu'elle me diſoit m'étoit ſi intéreſſant, je

m'en ſentois ſi touché que, me repliant ſur moi-même, j'appliquois à mon profit ſes confidences plus que je n'avois fait ſes leçons. Quand on ſent vraiment que le cœur parle, le nôtre s'ouvre pour recevoir ſes épanchemens, & jamais toute la morale d'un pédagogue ne vaudra le bavardage affectueux & tendre d'une femme ſenſée pour qui l'on a de l'attachement.

L'intimité dans laquelle je vivois avec elle, l'ayant miſe à portée de m'apprécier plus avantageuſement qu'elle n'avoit fait, elle jugea que malgré mon air gauche je valois la peine d'être cultivé pour le monde, & que ſi je m'y montrois un jour ſur un certain pied, je ſerois en état d'y faire mon chemin. Sur cette idée elle s'attachoit, non-ſeulement à former mon jugement, mais mon extérieur, mes manieres, à me rendre aimable autant qu'eſtimable, & s'il eſt vrai qu'on puiſſe allier les ſuccès dans le monde avec la vertu, ce que pour moi je ne crois pas, je ſuis ſûr au moins qu'il n'y a pour cela d'autre route que celle qu'elle avoit priſe & qu'elle vouloit m'enſeigner. Car Madame de *Warens* connoiſſoit les hommes & ſavoit ſupérieurement l'art de traiter avec eux ſans menſonge & ſans imprudence, ſans les tromper & ſans les fâcher. Mais cet art étoit

dans ſon caractere bien plus que dans ſes leçons, elle ſavoit mieux le mettre en pratique que l'enſeigner, & j'étois l'homme du monde le moins propre à l'apprendre. Auſſi tout ce qu'elle fit à cet égard, fut-il, peu s'en faut, peine perdue, de même que le ſoin qu'elle prit de me donner des maîtres pour la danſe & pour les armes. Quoique leſte & bien pris dans ma taille, je ne pus apprendre à danſer un menuet. J'avois tellement pris à cauſe de mes cors l'habitude de marcher du talon que *Roche* ne put me la faire perdre, & jamais avec l'air aſſez ingambe je n'ai pu ſauter un médiocre foſſé. Ce fut encore pis à la ſalle d'armes. Après trois mois de leçons je tirois encore à la muraille, hors d'état de faire aſſaut, & jamais je n'eus le poignet aſſez ſouple ou le bras aſſez ferme pour retenir mon fleuret quand il plaiſoit au maître de le faire ſauter. Ajoutez que j'avois un dégoût mortel pour cet exercice & pour le maître qui tâchoit de me l'enſeigner. Je n'aurois jamais cru qu'on pût être ſi fier de l'art de tuer un homme. Pour mettre ſon vaſte génie à ma portée, il ne s'exprimoit que par des comparaiſons tirées de la muſique qu'il ne ſavoit point. Il trouvoit des analogies frappantes entre les bottes de tierce & de quarte, & les intervalles muſi-

caux

caux du même nom. Quand il vouloit faire une feinte il me disoit de prendre garde à ce diese, parce qu'anciennement les dieses s'appelloient *des feintes* : quand il m'avoit fait sauter de la main mon fleuret, il disoit en ricanant que c'étoit *une pause.* Enfin je ne vis de ma vie un pédant plus insupportable que ce pauvre homme, avec son plumet & son plastron.

Je fis donc peu de progrès dans mes exercices que je quittai bientôt par pur dégoût ; mais j'en fis davantage dans un art plus utile, celui d'être content de mon sort & de n'en pas desirer un plus brillant, pour lequel je commençois à sentir que je n'étois pas né. Livré tout entier au desir de rendre à Maman la vie heureuse, je me plaisois toujours plus auprès d'elle, & quand il falloit m'en éloigner pour courir en ville, malgré ma passion pour la musique, je commençois à sentir la gêne de mes leçons.

J'ignore si Claude *Anet* s'apperçut de l'intimité de notre commerce. J'ai lieu de croire qu'il ne lui fut pas caché. C'étoit un garçon très-clairvoyant mais très discret qui ne parloit jamais contre sa pensée, mais qui ne la disoit pas toujours. Sans me faire le moindre semblant qu'il fût instruit, par sa conduite il paroissoit l'être, & cette

conduite ne venoit sûrement pas de bassesse d'ame, mais de ce qu'étant entré dans les principes de sa maîtresse, il ne pouvoit désaprouver qu'elle agit conséquemment. Quoiqu'aussi jeune qu'elle, il étoit si mur & si grave, qu'il nous regardoit presque comme deux enfans dignes d'indulgence, & nous le regardions l'un & l'autre comme un homme respectable dont nous avions l'estime à ménager. Ce ne fut qu'après qu'elle lui fut infidelle que je connus bien tout l'attachement qu'elle avoit pour lui. Comme elle savoit que je ne pensois, ne sentois, ne respirois que par elle, elle me montroit combien elle l'aimoit afin que je l'aimasse de même, & elle appuyoit encore moins sur son amitié pour lui que sur son estime, parce que c'étoit le sentiment que je pouvois partager le plus pleinement. Combien de fois elle attendrit nos cœurs & nous fit embrasser avec larmes, en nous disant que nous étions nécessaires tous deux au bonheur de sa vie; & que les femmes qui liront ceci ne sourient pas malignement. Avec le tempérament qu'elle avoit, ce besoin n'étoit pas équivoque: c'étoit uniquement celui de son cœur.

Ainsi s'établit entre nous trois une société sans autre exemple peut-être sur la terre. Tous nos vœux, nos soins, nos

cœurs étoient en commun. Rien n'en passoit au-delà de ce petit cercle. L'habitude de vivre ensemble & d'y vivre exclusivement devint si grande, que si dans nos repas un des trois manquoit ou qu'il vînt un quatrieme tout étoit dérangé, & malgré nos liaisons particulieres les têtes-à-têtes nous étoient moins doux que la réunion. Ce qui prévenoit entre nous la gêne étoit une extrême confiance réciproque, & ce qui prevenoit l'ennui étoit que nous étions tous fort occupés. Maman, toujours projettante & toujours agissante ne nous laissoit gueres oisifs ni l'un ni l'autre, & nous avions encore chacun pour notre compte de quoi bien remplir notre tems. Selon moi, le désœuvrement n'est pas moins le fléau de la société que celui de la solitude. Rien ne rétrécit plus l'esprit, rien n'engendre plus de riens, de rapports, de paquets, de tracasseries, de mensonges, que d'être éternellement renfermés vis-à-vis les uns des autres dans une chambre, réduits pour tout ouvrage à la nécessité de babiller continuellement. Quand tout le monde est occupé l'on ne parle que quand on a quelque chose à dire; mais quand on ne fait rien il faut absolument parler toujours, & voilà de toutes les gênes la plus incommode & la plus dange-

reuſe. J'oſe même aller plus loin, & je ſoutiens que pour rendre un cercle vraiment agréable, il faut non-ſeulement que chacun y faſſe quelque choſe, mais quelque choſe qui demande un peu d'attention. Faire des nœuds c'eſt ne rien faire, & il faut tout autant de ſoin pour amuſer une femme qui fait des nœuds que celle qui tient les bras croiſés. Mais quand elle brode, c'eſt autre choſe; elle s'occupe aſſez pour remplir les intervalles du ſilence. Ce qu'il y a de choquant, de ridicule eſt de voir pendant ce tems une douzaine de flandrins ſe lever, s'aſſoir, aller, venir, pirouetter ſur leurs talons, retourner deux cent fois les magots de la cheminée, & fatiguer leur minerve à maintenir un intariſſable flux de paroles: la belle occupation! Ces gens-là, quoi qu'ils faſſent feront toujours à charge aux autres & à eux-mêmes. Quand j'étois à Motiers j'allois faire des lacets chez mes voiſines; ſi je retournois dans le monde, j'aurois toujours dans ma poche un bilboquet, & j'en jouerois toute la journée pour me diſpenſer de parler quand je n'aurois rien à dire. Si chacun en faiſoit autant les hommes deviendroient moins méchans, leur commerce deviendroit plus ſûr, & je penſe, plus agréable. Enfin que les plaiſans rient

s'ils veulent, mais je ſoutiens que la ſeule morale à la portée du préſent ſiecle eſt la morale du bilboquet.

Au reſte on ne nous laiſſoit gueres le ſoin d'éviter l'ennui par nous-mêmes, & les importuns nous en donnoient trop par leur affluence, pour nous en laiſſer quand nous reſtions ſeuls. L'impatience qu'ils m'avoient donnée autrefois n'étoit pas diminuée, & toute la différence étoit que j'avois moins de tems pour m'y livrer. La pauvre Maman n'avoit point perdu ſon ancienne fantaiſie d'entrepriſes & de ſyſtêmes. Au contraire, plus ſes beſoins domeſtiques devenoient preſſans, plus pour y pourvoir elle ſe livroit à ſes viſions. Moins elle avoit de reſſources préſentes, plus elle s'en forgeoit dans l'avenir. Le progrès des ans ne faiſoit qu'augmenter en elle cette manie, & à meſure qu'elle perdoit le goût des plaiſirs du monde & de la jeuneſſe, elle le remplaçoit par celui des ſecrets & des projets. La maiſon ne déſempliſſoit pas de charlatans, de fabricans, de ſouffleurs, d'entrepreneurs de toute eſpece, qui, diſtribuans par millions la fortune, finiſſoient par avoir beſoin d'un écu. Aucun ne ſortoit de chez elle à vide, & l'un de mes étonnemens eſt qu'elle ait pu ſuffire auſſi long-tems à tant de pro-

fusions sans en épuiser la source, & sans lasser ses créanciers.

Le projet dont elle étoit le plus occupée au tems dont je parle, & qui n'étoit pas le plus déraisonnable qu'elle eût formé, étoit de faire établir à Chambery un jardin royal de plantes avec un démonstrateur appointé, & l'on comprend d'avance à qui cette place étoit destinée. La position de cette ville au milieu des Alpes, étoit très-favorable à la Botanique, & Maman qui facilitoit toujours un projet par un autre, y joignoit celui d'un college de pharmacie, qui véritablement paroissoit très-utile dans un pays aussi pauvre, où les apothicaires sont presque les seuls médecins. La retraite du Proto-médecin *Grossi* à Chambery, après la mort du Roi Victor, lui parut favoriser beaucoup cette idée, & la lui suggéra peut-être. Quoi qu'il en soit, elle se mit à cajoler *Grossi*, qui pourtant n'étoit pas trop cajolable; car c'étoit bien le plus caustique & le plus brutal Monsieur que j'aye jamais connu. On en jugera par deux ou trois traits que je vais citer pour échantillon.

Un jour il étoit en consultation avec d'autres médecins, un entr'autres qu'on avoit fait venir d'Annecy & qui étoit le médecin ordinaire du malade. Ce jeune homme encore mal appris pour un méde-

cin, osa n'ètre pas de l'avis de Monsieur le *Proto*. Celui-ci pour toute réponse lui demanda quand il s'en retournoit, par où il passoit, & quelle voiture il prenoit? L'autre après l'avoir satisfait lui demande à son tour s'il y a quelque chose pour son service. Rien, rien, dit *Grossi*, sinon que je veux m'aller mettre à une fenêtre sur votre passage, pour avoir le plaisir de voir passer un âne à cheval. Il étoit aussi avare que riche & dur. Un de ses amis lui voulut un jour emprunter de l'argent avec de bonnes suretés. Mon ami, lui dit-il en lui serrant le bras & grinçant les dents; quand St. Pierre descendroit du Ciel pour m'emprunter dix pistoles, & qu'il me donneroit la Trinité pour caution, je ne les lui prèterois pas. Un jour invité à dîner chez M. le Comte *Picon* Gouverneur de Savoye & très-dévot, il arrive avant l'heure, & S. E. alors occupée à dire le rosaire, lui en propose l'amusement. Ne sachant trop que répondre, il fait une grimace affreuse & se met à genoux. Mais à peine avoit-il recité deux *Ave*, que n'y pouvant plus tenir, il se leve brusquement, prend sa canne & s'en va sans mot dire. Le Comte *Picon* court après, & lui crie : M. *Grossi*, M. *Grossi*, restez donc; vous avez là-bas à la broche

une excellente bartavelle. M. le Comte! lui répond l'autre en se retournant; vous me donneriez un ange rôti que je ne resterois pas. Voilà quel étoit M. le Proto-médecin *Grossi*, que Maman entreprit & vint à bout d'apprivoiser. Quoiqu'extrêmement occupé il s'accoutuma à venir très-souvent chez elle, prit *Anet* en amitié, marqua faire cas de ses connoissances, en parloit avec estime, &, ce qu'on n'auroit pas attendu d'un pareil ours, affectoit de le traiter avec considération pour effacer les impressions du passé. Car quoiqu'*Anet* ne fut plus sur le pied d'un domestique, on savoit qu'il l'avoit été, & il ne falloit pas moins que l'exemple & l'autorité de M. le Proto-médecin, pour donner à son égard le ton qu'on n'auroit pas pris de tout autre. Claude *Anet* avec un habit noir, une perruque bien peignée, un maintien grave & décent, une conduite sage & circonspecte, des connoissances assez étendues en matiere médicale & en botanique, & la faveur du chef de la faculté pouvoit raisonnablement espérer de remplir avec applaudissement la place de Démonstrateur Royal des plantes, si l'établissement projetté avoit lieu, & réellement *Grossi* en avoit goûté le plan, l'avoit adopté, & n'attendoit pour le pro-

poser à la Cour que le moment où la paix permettroit de songer aux choses utiles, & laisseroit disposer de quelque argent pour y pourvoir.

Mais ce projet dont l'exécution m'eut probablement jetté dans la botanique pour laquelle il me semble que j'étois né, manqua par un de ces coups inattendus qui renversent les dessins les mieux concertés. J'étois destiné à devenir par degrés un exemple des miseres humaines. On diroit que la providence qui m'appelloit à ces grandes épreuves, écartoit de sa main tout ce qui m'eût empêché d'y arriver. Dans une course qu'*Anet* avoit faite au haut des montagnes pour aller chercher du Génipi, plante rare qui ne croît que sur les Alpes, & dont M. *Grossi* avoit besoin, ce pauvre garçon s'échauffa tellement qu'il gagna une pleurésie dont le Génipi ne put le sauver, quoiqu'il y soit, dit-on, spécifique, & malgré tout l'art de *Grossi*, qui certainement étoit un très-habile homme, malgré les soins infinis que nous primes de lui sa bonne maîtresse & moi, il mourut le cinquieme jour entre nos mains après la plus cruelle agonie, durant laquelle il n'eut d'autres exhortations que les miennes, & je les lui prodiguai avec des élans de douleur & de zele qui, s'il

étoit en état de m'entendre, devoient être de quelque consolation pour lui. Voilà comment je perdis le plus solide ami que j'eus en toute ma vie, homme estimable & rare en qui la nature tint lieu d'éducation, qui nourrit dans la servitude toutes les vertus des grands hommes, & à qui peut-être il ne manqua pour se montrer tel à tout le monde, que de vivre & d'être placé.

Le lendemain j'en parlois avec Maman dans l'affliction la plus vive & la plus sincere, & tout d'un coup au milieu de l'entretien j'eus la vile & indigne pensée que j'héritois de ses nipes, & surtout d'un bel habit noir qui m'avoit donné dans la vue. Je le pensai, par conséquent je le dis; car près d'elle c'étoit pour moi la même chose. Rien ne lui fit mieux sentir la perte qu'elle avoit faite, que ce lâche & odieux mot, le désintéressement & la noblesse d'ame étant des qualités que le défunt avoit éminemment possédées. La pauvre femme sans rien répondre se tourna de l'autre côté & se mit à pleurer. Cheres & précieuses larmes! Elles furent entendues, & coulerent toutes dans mon cœur; elles y laverent jusqu'aux dernieres traces d'un sentiment bas & mal-honnête; il n'y en est jamais entré depuis ce tems-là.

Cette perte causa à Maman autant de préjudice que de douleur. Depuis ce moment ses affaires ne cesserent d'aller en décadence. *Anet* étoit un garçon exact & rangé qui maintenoit l'ordre dans la maison de sa maîtresse. On craignoit sa vigilance, & le gaspillage étoit moindre. Elle-même craignoit sa censure & se contenoit davantage dans ses dissipations. Ce n'étoit pas assez pour elle de son attachement, elle vouloit conserver son estime, & elle redoutoit le juste reproche qu'il osoit quelquefois lui faire, qu'elle prodiguoit le bien d'autrui autant que le sien. Je pensois comme lui, je le disois même; mais je n'avois pas le même ascendant sur elle, & mes discours n'en imposoient pas comme les siens. Quand il ne fut plus, je fus bien forcé de prendre sa place, pour laquelle j'avois aussi peu d'aptitude que de goût; je la remplis mal. J'étois peu soigneux, j'étois fort timide, tout en grondant à-part-moi, je laissois tout aller comme il alloit. D'ailleurs j'avois bien obtenu la même confiance; mais non pas la même autorité. Je voyois le désordre, j'en gémissois, je m'en plaignois, & je n'étois pas écouté. J'étois trop jeune & trop vif pour avoir le droit d'être raisonnable, & quand je voulois me mêler de faire le censeur,

Maman me donnoit de petits souflets de careſſes, m'appelloit ſon petit mentor, & me forçoit à reprendre le rôle qui me convenoit.

Le ſentiment profond de la détreſſe où ſes dépenſes peu meſurées devoient néceſſairement la jetter tôt ou tard, me fit une impreſſion d'autant plus forte, qu'étant devenu l'inſpecteur de ſa maiſon, je jugeois par moi-même de l'inégalité de la balance entre le *doit* & l'*avoir*. Je date de cette époque le penchant à l'avarice que je me ſuis toujours ſenti depuis ce tems-là. Je n'ai jamais été follement prodigue que par bouraſques ; mais juſqu'alors je ne m'étois jamais beaucoup inquiété ſi j'avois peu ou beaucoup d'argent. Je commençai à faire cette attention, & à prendre du ſouci de ma bourſe. Je devenois vilain par un motif très-noble, car en vérité je ne ſongeois qu'à ménager a Maman quelque reſſource dans la cataſtrophe que je prévoyois. Je craignois que ſes créanciers ne fiſſent ſaiſir ſa penſion, qu'elle ne fût tout-à-fait ſupprimée, & je m'imaginois, ſelon mes vues étroites, que mon petit magot lui ſeroit alors d'un grand ſecours. Mais pour le faire & ſur-tout pour le conſerver, il falloit me cacher d'elle ; car il n'eût pas convenu, tandis qu'elle étoit

aux expédiens, qu'elle eût ſu que j'avois de l'argent mignon. J'allois donc cherchant par-ci par-là de petites caches où je fourrois quelques louis en dépôt, comptant augmenter ce dépôt ſans ceſſe juſqu'au moment de le mettre à ſes pieds. Mais j'étois ſi mal-adroit dans le choix de mes cachettes, qu'elle les éventoit toujours; puis pour m'apprendre qu'elle les avoit trouvées, elle ôtoit l'or que j'y avois mis, & en mettoit davantage en autres eſpeces. Je venois tout honteux rapporter à la bourſe commune mon petit tréſor, & jamais elle ne manquoit de l'employer en nippes ou meubles à mon profit, comme épée d'argent, montre ou autre choſe pareille.

Bien convaincu qu'accumuler ne me réuſſiroit jamais & ſeroit pour elle une mince reſſource, je ſentis enfin que je n'en avois point d'autre contre le malheur que je craignois que de me mettre en état de pourvoir par moi-même à ſa ſubſiſtance, quand, ceſſant de pourvoir à la mienne, elle verroit le pain prêt à lui manquer. Malheureuſement jettant mes projets du côté de mes goûts, je m'obſtinois à chercher follement ma fortune dans la muſique, & ſentant naître des idées & des chants dans ma tête, je crus qu'auſſi-tôt

que je ferois en état d'en tirer parti j'allois devenir un homme célebre, un Orphée moderne dont les sons devoient attirer tout l'argent du Pérou. Ce dont il s'agissoit pour moi, commençant à lire passablement la musique, étoit d'apprendre la composition. La difficulté étoit de trouver quelqu'un pour me l'enseigner; car avec mon Rameau seul je n'espérois pas y parvenir par moi-même, & depuis le départ de M. le *Maître*, il n'y avoit personne en Savoye qui entendit rien à l'harmonie.

Ici l'on va voir encore une de ces inconséquences dont ma vie est remplie, & qui m'ont fait si souvent aller contre mon but, lors même que j'y pensois tendre directement. *Venture* m'avoit beaucoup parlé de l'abbé *Blanchard* son maître de composition, homme de mérite & d'un grand talent, qui pour lors étoit maître de musique de la cathédrale de Besançon, & qui l'est maintenant de la Chapelle de Versailles. Je me mis en tête d'aller à Besançon prendre leçon de l'abbé *Blanchard*, & cette idée me parut si raisonnable que je parvins à la faire trouver telle à Maman. La voilà travaillant à mon petit équipage, & cela avec la profusion qu'elle mettoit à toute chose. Ainsi toujours avec le projet de prévenir une banqueroute & de repa-

rer dans l'avenir l'ouvrage de ſa diſſipation, je commençai dans le moment même par lui cauſer une dépenſe de huit cents francs : j'accélerois ſa ruine pour me mettre en état d'y remédier. Quelque folle que fût cette conduite, l'illuſion étoit entiere de ma part & même de la ſienne. Nous étions perſuadés l'un & l'autre, moi que je travaillois utilement pour elle, elle que je travaillois utilement pour moi.

J'avois compté trouver *Venture* encore à Annecy & lui demander une lettre pour l'abbé *Blanchard*. Il n'y étoit plus. Il fallut pour tout renſeignement me contenter d'une Meſſe à quatre parties de ſa compoſition & de ſa main qu'il m'avoit laiſſée. Avec cette recommandation je vais à Beſançon paſſant par Geneve où je fus voir mes parens, & par Nyon où je fus voir mon pere, qui me reçut comme à ſon ordinaire, & ſe chargea de me faire parvenir ma malle qui ne venoit qu'après moi, parce que j'étois à cheval. J'arrive à Beſançon. L'abbé *Blanchard* me reçoit bien, me promet ſes inſtructions & m'offre ſes ſervices. Nous étions prêts à commencer quand j'apprends par une lettre de mon pere que ma malle a été ſaiſie & confiſquée aux *Rouſſes*, Bureau de France ſur les frontieres de Suiſſe. Effrayé de cette nou-

velle j'employe les connoiſſances que je m'étois faites à Beſançon pour ſavoir le motif de cette confiſcation; car bien ſûr de n'avoir point de contrebande, je ne pouvois concevoir ſur quel prétexte on l'avoit pu fonder. Je l'apprends enfin : il faut le dire, car c'eſt un fait curieux.

Je voyois à Chambery un vieux Lyonnois, fort bon homme, appellé M. *Duvivier*, qui avoit travaillé au *Viſa* ſous la Régence, & qui faute d'emploi étoit venu travailler au cadaſtre. Il avoit vécu dans le monde; il avoit des talens, quelque ſavoir, de la douceur, de la politeſſe, il ſavoit la muſique, & comme j'étois de chambrée avec lui, nous nous étions liés de préférence au milieu des ours mal-léchés qui nous entouroient. Il avoit à Paris des correſpondances qui lui fourniſſoient ces petits riens, ces nouveautés éphémeres qui courent, on ne ſait pourquoi; qui meurent, on ne ſait comment, ſans que jamais perſonne y repenſe quand on a ceſſé d'en parler. Comme je le menois quelquefois dîner chez Maman, il me faiſoit ſa cour en quelque ſorte, & pour ſe rendre agréable il tâchoit de me faire aimer ces fadaiſes, pour leſquelles j'eus toujours un tel dégoût qu'il ne m'eſt arrivé de la vie d'en lire une à moi ſeul. Mal-

heureufement un de ces maudits papiers refta dans la poche de vefte d'un habit neuf que j'avois porté deux ou trois fois pour être en regle avec les Commis. Ce papier étoit une parodie Janfénifte affez plate de la belle fcene du Mitridate de *Racine.* Je n'en avois pas lu dix vers & l'avois laiffé par oubli dans ma poche. Voilà ce qui fit confifquer mon équipage. Les Commis firent à la tête de l'inventaire de cette malle un magnifique procès-verbal, où, fuppofant que cet écrit venoit de Geneve pour être imprimé & diftribué en France, ils s'étendoient en faintes invectives contre les ennemis de Dieu & de l'Eglife, & en éloges de leur pieufe vigilance qui avoit arrêté l'exécution de ce projet infernal. Ils trouverent fans doute que mes chemifes fentoient auffi l'héréfie; car en vertu de ce terrible papier tout fut confifqué, fans que jamais j'aye eu ni raifon ni nouvelle de ma pauvre pacotille. Les gens des fermes à qui l'on s'adreffa demandoient tant d'inftructions, de renfeignemens, de certificats, de mémoires, que me perdant mille fois dans ce labyrinte, je fus contraint de tout abandonner. J'ai un vrai regret de n'avoir pas confervé le procès-verbal du bureau des Rouffes. C'étoit une piece à figurer avec

distinction parmi celles dont le recueil doit accompagner cet écrit.

Cette perte me fit revenir à Chambery tout de suite sans avoir rien fait avec l'abbé *Blanchard*, & tout bien pesé, voyant le malheur me suivre dans toutes mes entreprises, je résolus de m'attacher uniquement à Maman, de courir sa fortune, & de ne plus m'inquiéter inutilement d'un avenir auquel je ne pouvois rien. Elle me reçut comme si j'avois rapporté des trésors, remonta peu-à-peu ma petite garde-robe, & mon malheur, assez grand pour l'un & pour l'autre, fut presque aussi-tôt oublié qu'arrivé.

Quoique ce malheur m'eût refroidi sur mes projets de musique, je ne laissois pas d'étudier toujours mon Rameau, & à force d'efforts, je parvins enfin à l'entendre & à faire quelques petits essais de composition dont le succès m'encouragea. Le comte de *Bellegarde*, fils du marquis d'*Antremont*, étoit revenu de Dresde après la mort du Roi *Auguste*. Il avoit vécu long-tems à Paris, il aimoit extrêmement la musique, & avoit pris en passion celle de *Rameau*. Son frere le Comte de *Nangis* jouoit du violon, Madame la Comtesse de *la Tour* leur sœur chantoit un peu. Tout cela mit à Chambery la musique à la mode, & l'on

établit une maniere de concert public, dont on voulut d'abord me donner la direction ; mais on s'apperçut bientôt qu'elle passoit mes forces, & l'on s'arrangea autrement. Je ne laissois pas d'y donner quelques petits morceaux de ma façon, & entr'autres une cantate qui plût beaucoup. Ce n'étoit pas une piece bien faite, mais elle étoit pleine de chants nouveaux & de choses d'effet, que l'on n'attendoit pas de moi. Ces Messieurs ne purent croire que lisant si mal la musique, je fusse en état d'en composer de passable, & ils ne douterent pas que je ne me fusse fait honneur du travail d'autrui. Pour vérifier la chose, un matin M. de *Nangis* vint me trouver avec une cantate de *Clerambault* qu'il avoit transposée, disoit-il, pour la commodité de la voix, & à laquelle il falloit faire une autre basse, la transposition rendant celle de *Clerambault* impraticab le sur l'instrument, je répondis que c'étoit un travail considérable & qui ne pouvoit être fait sur-le-champ. Il crut que je cherchois une défaite & me pressa de lui faire au moins la basse d'un récitatif. Je la fis donc, mal sans doute, parce qu'en toute chose il me faut pour bien faire, mes aises & la liberté; mais je la fis du moins dans les regles, & comme il étoit présent, il ne put douter

que je ne fusse les élémens de la composition. Ainsi je ne perdis pas mes écolieres, mais je me refroidis un peu sur la musique, voyant qu'on faisoit un concert & que l'on s'y passoit de moi.

Ce fut à-peu-près dans ce tems-là que, la paix étant faite, l'armée Françoise repassa les monts. Plusieurs Officiers vinrent voir Maman; entr'autres M. le comte de *Lautrec* colonel du régiment d'Orléans, depuis plénipotentiaire à Geneve, & enfin Maréchal de France; auquel elle me présenta. Sur ce qu'elle lui dit, il parut s'intéresser beaucoup à moi, & me promit beaucoup de choses, dont il ne s'est souvenu que la derniere année de sa vie, lorsque je n'avois plus besoin de lui. Le jeune Marquis de *Sennecterre*, dont le pere étoit alors Ambassadeur à Turin, passa dans le même tems à Chambery. Il dîna chez Madame de *Menthon*; j'y dinois aussi ce jour-là. Après le diné il fut question de musique; il la savoit très-bien. L'opéra de Jephté étoit alors dans sa nouveauté; il en parla, on le fit apporter. Il me fit frémir en me proposant d'exécuter à nous deux cet opéra, & tout en ouvrant le livre il tomba sur ce morceaux célebre à deux chœurs:

La Terre, l'Enfer, le Ciel même,
Tout tremble devant *le* Seigneur.

Il me dit, combien voulez-vous faire de parties? Je ferai pour ma part ces six-là. Je n'étois pas encore accoutumé à cette pétulance Françoise, & quoique j'eusse quelquefois annoncé des partitions, je ne comprenois pas comment le même homme pouvoit faire en même tems six parties ni même deux. Rien ne m'a plus coûté dans l'exercice de la musique que de sauter ainsi légérement d'une partie à l'autre, & d'avoir l'œil à la fois sur toute une partition. A la maniere dont je me tirai de cette entreprise, M. de *Senneсterre* dut être tenté de croire que je ne savois pas la musique. Ce fut peut-être pour vérifier ce doute qu'il me proposa de noter une chanson qu'il vouloit donner à Mlle. de *Menthon*. Je ne pouvois m'en défendre. Il chanta la chanson; je l'écrivis, même sans le faire beaucoup répéter. Il la lut ensuite, & trouva, comme il étoit vrai, qu'elle étoit très-correctement notée. Il avoit vu mon embarras, il prit plaisir à faire valoir ce petit succès. C'étoit pourtant une chose très-simple. Au fond je savois fort bien la musique, je ne manquois que de cette vivacité du premier coup d'œil que je n'eus ja-

mais ſur rien, & qui ne s'acquiert en muſique que par une pratique conſommée. Quoi qu'il en ſoit je fus ſenſible à l'honnête ſoin qu'il prit d'effacer dans l'eſprit des autres & dans le mien la petite honte que j'avois eue; & douze ou quinze ans après me rencontrant avec lui dans diverſes maiſons de Paris, je fus tenté pluſieurs fois de lui rappeller cette anecdote, & de lui montrer que j'en gardois le ſouvenir. Mais il avoit perdu les yeux depuis ce tems-là. Je craignois de renouveller ſes regrets en lui rappellant l'uſage qu'il en avoit ſu faire, & je me tus.

Je touche au moment qui commence à lier mon exiſtence paſſée avec la préſente. Quelques amitiés de ce tems-là prolongées juſqu'à celui-ci me ſont devenues bien précieuſes. Elles m'ont ſouvent fait regretter cette heureuſe obſcurité où ceux qui ſe diſoient mes amis l'étoient & m'aimoient pour moi, par pure bienveillance, non par la vanité d'avoir des liaiſons avec un homme connu, ou par le deſir ſecret de trouver ainſi plus d'occaſions de lui nuire. C'eſt d'ici que je date ma premiere connoiſſance avec mon vieux ami *Gauffecourt* qui m'eſt toujours reſté, malgré les efforts qu'on a faits pour me l'ôter. Toujours reſté ! non. Hélas ! je viens de le perdre.

Mais il n'a ceſſé de m'aimer qu'en ceſſant de vivre, & notre amitié n'a fini qu'avec lui. M. de *Gauſſecourt* étoit un des hommes les plus aimables qui aient exiſté. Il étoit impoſſible de le voir ſans l'aimer, & de vivre avec lui ſans s'y attacher tout-à-fait. Je n'ai vu de ma vie une phyſionomie plus ouverte, plus careſſante, qui eût plus de ſérénité, qui marquât plus de ſentiment & d'eſprit, qui inſpirât plus de confiance. Quelque réſervé qu'on pût être on ne pouvoit dès la premiere vue ſe défendre d'être auſſi familier avec lui que ſi on l'eût connu depuis vingt ans, & moi qui avois tant de peine d'être à mon aiſe avec les nouveaux viſages, j'y fus avec lui du premier moment. Son ton, ſon accent, ſon propos accompagnoient parfaitement ſa phyſionomie. Le ſon de ſa voix étoit net, plein, bien timbré; une belle voix de baſſe étoffée & mordante qui rempliſſoit l'oreille & ſonnoit au cœur. Il eſt impoſſible d'avoir une gaîté plus égale & plus douce, des graces plus vraies & plus ſimples, des talens plus naturels & cultivés avec plus de goût. Joignez à cela un cœur aimant, mais aimant un peu trop tout le monde, un caractere officieux avec peu de choix, ſervant ſes amis avec zele, ou plutôt ſe faiſant l'ami des gens qu'il pouvoit

ſervir, & ſachant faire très-adroitement ſes propres affaires en faiſant très-chaudement celles d'autrui. *Gauffecourt* étoit fils d'un ſimple horloger & avoit été horloger lui-même. Mais ſa figure & ſon mérite l'appelloient dans une autre ſphere où il ne tarda pas d'entrer. Il fit connoiſſance avec M. de la *Cloſure*, Réſident de France à Geneve qui le prit en amitié. Il lui procura à Paris d'autres connoiſſances qui lui furent utiles, & par leſquelles il parvint à avoir la fourniture des ſels du Valais, qui lui valoit vingt mille livres de rente. Sa fortune, aſſez belle, ſe borna là du côté des hommes, mais du côté des femmes la preſſe y étoit ; il eut à choiſir, & fit ce qu'il voulut. Ce qu'il y eut de plus rare, & de plus honorable pour lui fut qu'ayant des liaiſons dans tous les états, il fut partout chéri, recherché de tout le monde ſans jamais être envié ni haï de perſonne, & je crois qu'il eſt mort ſans avoir eu de ſa vie un ſeul ennemi. Heureux homme ! Il venoit tous les ans aux bains d'Aix où ſe raſſemble la bonne compagnie des pays voiſins. Lié avec toute la nobleſſe de Savoye, il venoit d'Aix à Chambery voir le Comte de *Bellegarde* & ſon pere le Marquis d'*Antremont*, chez qui Maman fit & me fit faire connoiſſance avec

avec lui. Cette connoiſſance qui ſembloit devoir n'aboutir à rien & fut nombre d'années interrompue ſe renouvella dans l'occaſion que je dirai & devint un véritable attachement. C'eſt aſſez pour m'autoriſer à parler d'un ami avec qui j'ai été ſi étroitement lié : mais quand je ne prendrois aucun intérêt perſonnel à ſa mémoire, c'étoit un homme ſi aimable & ſi heureuſement né que pour l'honneur de l'eſpece humaine je la croirois toujours bonne à conſerver. Cet homme ſi charmant avoit pourtant ſes défauts, ainſi que les autres, comme on pourra voir ci-après; mais s'il ne les eût pas eus peut-être eût-il été moins aimable. Pour le rendre intéreſſant autant qu'il pouvoit l'être, il falloit qu'on eût quelque choſe à lui pardonner.

Une autre liaiſon du même tems n'eſt pas éteinte, & me leurre encore de cet eſpoir du bonheur temporel qui meurt ſi difficilement dans le cœur de l'homme. M. de *Conzié*, gentilhomme Savoyard, alors jeune & aimable eut la fantaiſie d'apprendre la muſique, ou plutôt de faire connoiſſance avec celui qui l'enſeignoit. Avec de l'eſprit, & du goût pour les belles connoiſſances, M. de *Conzié* avoit une douceur de caractere qui le rendoit très-

liant, & je l'étois beaucoup moi-même pour les gens en qui je la trouvois. La liaiſon fut bientôt faite. Le germe de littérature & de philoſophie qui commençoit à fermenter dans ma tête & qui n'attendoit qu'un peu de culture & d'émulation pour ſe développer tout-à-fait, les trouvoit en lui. M. de *Conzié* avoit peu de diſpoſition pour la muſique ; ce fut un bien pour moi : les heures des leçons ſe paſſoient à toute autre choſe qu'à ſolfier. Nous déjeûnions, nous cauſions, nous liſions quelques nouveautés, & pas un mot de muſique. La correſpondance de Voltaire avec le Prince Royal de Pruſſe faiſoit du bruit alors ; nous nous entretenions ſouvant de ces deux hommes célebres, dont l'un depuis peu ſur le trône s'annonçoit déja tel qu'il devoit dans peu ſe montrer, & dont l'autre, auſſi décrié qu'il eſt admiré maintenant, nous faiſoit plaindre ſincérement le malheur qui ſembloit le pourſuivre, & qu'on voit ſi ſouvent être l'apanage des grands talens. Le Prince de Pruſſe avoit été peu heureux dans ſa jeuneſſe, & Voltaire ſembloit fait pour ne l'être jamais. L'intérêt que nous prenions à l'un & à l'autre s'étendoit à tout ce qui s'y rapportoit. Rien de tout ce qu'écrivoit Voltaire ne nous échappoit. Le goût que

je pris à ces lectures m'inſpira le deſir d'apprendre à écrire avec élégance, & de tâcher d'imiter le beau coloris de cet auteur dont j'étois enchanté. Quelque tems après parurent ſes lettres philoſophiques; quoiqu'elles ne ſoient aſſurement pas ſon meilleur ouvrage, ce fut celui qui m'attira le plus vers l'étude, & ce goût naiſſant ne s'éteignit plus depuis ce tems-là.

Mais le moment n'étoit pas venu de m'y livrer tout de bon. Il me reſtoit encore une humeur un peu volage, un deſir d'aller & venir qui s'étoit plutôt borné qu'éteint, & que nourriſſoit le train de la maiſon de Madame de *Warens*, trop bruyant pour mon humeur ſolitaire. Ce tas d'inconnus qui lui affluoient journellement de toutes parts, & la perſuaſion où j'étois que ces gens-là ne cherchoient qu'à la duper chacun à ſa maniere, me faiſoient un vrai tourment de mon habitation. Depuis qu'ayant ſuccédé à Claude *Anet* dans la confidence de ſa maîtreſſe je ſuivois de plus près l'état de ſes affaires, j'y voyois un progrès en mal dont j'étois effrayé. J'avois cent fois remontré, prié, preſſé, conjuré, & toujours inutilement. Je m'étois jetté à ſes pieds, je lui avois fortement repréſenté la cataſtrophe qui la menaçoit, je l'avois vivement exhortée à

réformer ſa dépenſe, à commencer par moi, à ſouffrir plutôt un peu tandis qu'elle étoit encore jeune, que, multipliant toujours ſes dettes & ſes créanciers, de s'expoſer ſur ſes vieux jours à leurs vexations & à la miſere. Senſible à la ſincérité de mon zele elle s'attendriſſoit avec moi, & me promettoit les plus belles choſes du monde. Un croquant arrivoit-il? A l'inſtant tout étoit oublié. Après mille épreuves de l'inutilité de mes remontrances, que me reſtoit-il à faire que de détourner les yeux du mal que je ne pouvois prévenir? Je m'éloignois de la maiſon dont je ne pouvois garder la porte; je faiſois de petits voyages à Nion, à Geneve, à Lyon, qui m'étourdiſſant ſur ma peine ſecrette, en augmentoient en même-tems le ſujet par ma dépenſe. Je puis jurer que j'en aurois ſouffert tous les retranchemens avec joie, ſi Maman eût vraiment profité de cette épargne; mais certain que ce que je me refuſois paſſoit à des fripons, j'abuſois de ſa facilité pour partager avec eux, & comme le chien qui revient de la boucherie, j'emportois mon lopin du morceau que je n'avois pu ſauver.

Les prétextes ne me manquoient pas pour tous ces voyages, & Maman ſeule m'en eût fourni de reſte, tant elle avoit

par-tout de liaiſons, de négociations, d'affaires, de commiſſions à donner à quelqu'un de ſûr. Elle ne demandoit qu'à m'envoyer, je ne demandois qu'à aller; cela ne pouvoit manquer de faire une vie aſſez ambulante. Ces voyages me mirent à portée de faire quelques bonnes connoiſſances qui m'ont été dans la ſuite agréables ou utiles: entr'autres à Lyon celle de M. *Perrichon*, que je me reproche de n'avoir pas aſſez cultivé, vu les bontés qu'il a eues pour moi; celle du bon *Pariſot* dont je parlerai dans ſon tems: à Grenoble celles de Madame *Deybens* & de madame la Préſidente de *Bardonanche*, femme de beaucoup d'eſprit, & qui m'eût pris en amitié ſi j'avois été à portée de la voir plus ſouvent: à Geneve celle de M. de la *Cloſure* Réſident de France, qui me parloit ſouvent de ma mere dont malgré la mort & le tems, ſon cœur n'avoit pu ſe déprendre; celle des deux *Barrillot*, dont le pere, qui m'appelloit ſon petit fils, étoit d'une ſociété très-aimable, & l'un des plus dignes hommes que j'aye jamais connus. Durant les troubles de la République, ces deux citoyens ſe jetterent dans les deux partis contraires; le fils dans celui de la Bourgeoiſie, le pere dans celui des Magiſtrats, & lorſqu'on prit les armes en 1737, je

vis, étant à Geneve, le pere & le fils ſortir armés de la même maiſon, l'un pour monter à l'hôtel-de-ville, l'autre pour ſe rendre à ſon quartier, ſurs de ſe trouver deux heures après l'un vis-à-vis de l'autre, expoſés à s'entr'égorger. Ce ſpectacle affreux me fit une impreſſion ſi vive que je jurai de ne tremper jamais dans aucune guerre civile, & de ne ſoutenir jamais au-dedans la liberté par les armes, ni de ma perſonne ni de mon aveu, ſi jamais je rentrois dans mes droits de citoyen. Je me rends le témoignage d'avoir tenu ce ſerment dans une occaſion délicate, & l'on trouvera, du moins je le penſe, que cette modération fut de quelque prix.

Mais je n'en étois pas encore à cette premiere fermentation de patriotiſme que Geneve en armes excita dans mon cœur. On jugera combien j'en étois loin par un fait très-grave à ma charge que j'ai oublié de mettre à ſa place & qui ne doit pas être omis.

Mon oncle *Bernard* étoit depuis quelques années paſſé dans la Caroline pour y faire bâtir la ville de Charleſtown dont il avoit donné le plan. Il y mourut peu après; mon pauvre couſin étoit auſſi mort au ſervice du Roi de Pruſſe, & ma tante perdit ainſi ſon fils & ſon mari preſque en même

tems. Ces pertes réchaufferent un peu son amitié pour le plus proche parent qui lui restât & qui étoit moi. Quand j'allois à Geneve je logeois chez elle & je m'amusois à fureter & feuilleter les livres & papiers que mon oncle avoit laissés. J'y trouvai beaucoup de pieces curieuses & des lettres dont assurément on ne se douteroit pas. Ma tante qui faisoit peu de cas de ces paperasses, m'eût laissé tout emporter si j'avois voulu. Je me contentai de deux ou trois livres commentés de la main de mon grand pere *Bernard* le ministre, & entr'autres les œuvres postumes de *Rohault* in-quarto, dont les marges étoient pleines d'excellentes scholies qui me firent aimer les mathématiques. Ce livre est resté parmi ceux de Madame de *Warens*, j'ai toujours été fâché de ne l'avoir pas gardé. A ces livres je joignis cinq ou six mémoires manuscrits, & un seul imprimé, qui étoit du fameux Micheli *Ducret*, homme d'un grand talent, savant, éclairé; mais trop remuant, traité bien cruellement par les magistrats de Geneve, & mort dernierement dans la forteresse d'Arberg où il étoit enfermé depuis longues années, pour avoir, disoit-on, trempé dans la conspiration de Berne.

Ce mémoire étoit une critique assez ju-

dicieuſe de ce grand & ridicule plan de fortification qu'on a exécuté en partie à Geneve, à la grande riſée des gens du métier qui ne ſavent pas le but ſecret qu'avoit le Conſeil dans l'exécution de cette magnifique entrepriſe. M. *Micheli* ayant été exclu de la chambre des fortifications pour avoir blâmé ce plan, avoit cru, comme membre des Deux-Cents, & même comme citoyen, pouvoir en dire ſon avis plus au long, & c'étoit ce qu'il avoit fait par ce mémoire qu'il eut l'imprudence de faire imprimer, mais non pas publier; car il n'en fit tirer que le nombre d'exemplaires qu'il envoyoit aux Deux-Cents, & qui furent tous interceptés à la poſte par ordre du Petit Conſeil. Je trouvai ce mémoire parmi les papiers de mon oncle, avec la réponſe qu'il avoit été chargé d'y faire, & j'emportai l'un & l'autre. J'avois fait ce voyage peu après ma ſortie du Cadaſtre, & j'étois demeuré en quelque liaiſon avec l'avocat *Coccelli* qui en étoit le chef. Quelque tems après le directeur de la douane s'aviſa de me prier de lui tenir un enfant, & me donna Madame *Coccelli* pour commere. Les honneurs me tournoient la tête, & fier d'appartenir de ſi près à M. l'avocat, je tâchois de faire l'important pour me montrer digne de cette gloire.

Dans cette idée je crus ne pouvoir rien faire de mieux que de lui faire voir mon mémoire imprimé de M. *Micheli*, qui réellement étoit une piece rare, pour lui prouver que j'appartenois à des notables de Geneve qui ſavoient les ſecrets de l'Etat. Cependant par une demi-réſerve dont j'aurois peine à rendre raiſon, je ne lui montrai point la réponſe de mon oncle à ce mémoire, peut-être parce qu'elle étoit manuſcrite, & qu'il ne falloit à M. l'avocat que du moulé. Il ſentit pourtant ſi bien le prix de l'écrit que j'eus la bêtiſe de lui confier, que je ne pus jamais le ravoir ni le revoir, & que bien convaincu de l'inutilité de mes efforts, je me fis un mérite de la choſe & transformai ce vol en préſent. Je ne doute pas un moment qu'il n'ait bien fait valoir à la cour de Turin, cette piece, plus curieuſe cependant qu'utile, & qu'il n'ait eu grand ſoin de ſe faire rembourſer de maniere ou d'autre de l'argent qu'il lui en avoit dû coûter pour l'acquérir. Heureuſement de tous les futurs contingens, un des moins probables eſt qu'un jour le roi de Sardaigne aſſiégera Geneve. Mais comme il n'y a pas d'impoſſibilité à la choſe, j'aurai toujours à reprocher à ma ſotte vanité d'avoir montré les plus

grands défauts de cette place à son plus ancien ennemi.

Je passai deux ou trois ans de cette façon entre la musique, les magistéres, les projets, les voyages; flottant incessamment d'une chose à l'autre, cherchant à me fixer sans savoir à quoi, mais entraîné pourtant par degrés vers l'étude, voyant des gens de lettres, entendant parler de littérature, me mêlant quelquefois d'en parler moi-même, & prenant plutôt le jargon des livres que la connoissance de leur contenu. Dans mes voyages de Geneve j'allois de tems en tems voir en passant mon ancien bon ami M. *Simon*, qui fomentoit beaucoup mon émulation naissante par des nouvelles toutes fraîches de la République des Lettres tirées de Baillet ou de Colomiés. Je voyois aussi beaucoup à Chambery un Jacobin professeur de Physique, bon homme de moine dont j'ai oublié le nom, & qui faisoit souvent des petites expériences qui m'amusoient extrêmement. Je voulus à son exemple faire de l'encre de sympathie. Pour cet effet après avoir rempli une bouteille plus qu'à demi de chaux vive, d'orpiment & d'eau, je la bouchai bien. L'effervescence commença presque à l'instant très-violemment. Je courus à la bouteille pour la déboucher mais je n'y fus

pas à tems ; elle me ſauta au viſage comme une bombe. J'avalai de l'orpiment de la chaux, j'en faillis mourir. Je reſtai aveugle plus de ſix ſemaines, & j'appris ainſi à ne pas me mêler de Phyſique expérimentale ſans en ſavoir les élémens.

Cette aventure m'arriva mal-à-propos pour ma ſanté, qui depuis quelque tems s'altéroit ſenſiblement. Je ne ſais d'où venoit qu'étant bien conformé par le coffre & ne faiſant d'excès d'aucune eſpece, je déclinois à vue d'œil. J'ai une aſſez bonne quarrure, la poitrine large, mes poumons doivent y jouer à l'aiſe ; cependant j'avois la courte haleine ; je me ſentois oppreſſé : je ſoupirois involontairement, j'avois des palpitations, je crachois du ſang ; la fievre lente ſurvint & je n'en ai jamais été bien quitte. Comment peut-on tomber dans cet état à la fleur de l'âge, ſans avoir aucun viſcere vicié, ſans avoir rien fait pour détruire ſa ſanté ?

L'épée uſe le fourreau, dit-on quelquefois. Voilà mon hiſtoire. Mes paſſions m'ont fait vivre, & mes paſſions m'ont tué. Quelles paſſions dira-on ? Des riens : les choſes du monde les plus puériles ; mais qui m'affectoient comme s'il ſe fût agi de la poſſeſſion d'Helene ou du trône de l'univers. D'abord les femmes. Quand j'en

eus une, mes ſens furent tranquilles, mais mon cœur ne le fut jamais. Les beſoins de l'amour me dévoroient au ſein de la jouiſſance. J'avois une tendre mere, une amie chérie, mais il me falloit une maîtreſſe. Je me la figurois à ſa place; je me la créois de mille façons pour me dònner le change à moi-même. Si j'avois cru tenir Maman dans mes bras quand je l'y tenois, mes étreintes n'auroient pas été moins vives, mais tous mes deſirs ſe ſéroient éteints; j'aurois ſanglotté de tendreſſe, mais je n'aurois pas joui. Jouir! Ce ſort eſt-il fait pour l'homme? Ah ſi jamais une ſeule fois en ma vie j'avois goûté dans leur plénitude toutes les délices de l'amour, je n'imagine pas que ma frêle exiſtence y eût pu ſuffire; je ſerois mort ſur le fait.

J'étois donc brûlant d'amour ſans objet, & c'eſt peut-être ainſi qu'il épuiſe le plus. J'étois inquiet, tourmenté du mauvais état des affaires de ma pauvre Maman & de ſon imprudente conduite, qui ne pouvoit manquer d'opérer ſa ruine totale en peu de tems. Ma cruelle imagination qui va toujours au devant des malheurs, me montroit celui-là ſans ceſſe dans tout ſon excès & dans toutes ſes ſuites. Je me voyois d'avance forcément ſéparé par la

misere de celle à qui j'avois consacré ma vie, & sans qui je n'en pouvois jouir. Voilà comment j'avois toujours l'ame agitée. Les desirs & les craintes me dévoroient alternativement.

La musique étoit pour moi une autre passion moins fougueuse mais non moins consumante par l'ardeur avec laquelle je m'y livrois, par l'étude opiniâtre des obscurs livres de Rameau, par mon invincible obstination à vouloir en charger ma mémoire qui s'y refusoit toujours, par mes courses continuelles, par les compilations immenses que j'entassois, passant très-souvent à copier les nuits entieres. Et pourquoi m'arrêter aux choses permanentes, tandis que toutes les folies qui passoient dans mon inconstante tète, les goûts fugitifs d'un seul jour, un voyage, un concert, un soupé, une promenade à faire, un roman à lire, une comédie à voir, tout ce qui étoit le moins du monde prémédité dans mes plaisirs ou dans mes affaires devenoit pour moi tout autant de passions violentes, qui dans leur impétuosité ridicule me donnoient le plus vrai tourment. La lecture des malheurs imaginaires de *Cléveland*, faite avec fureur & souvent interrompue, m'a fait faire je crois, plus de mauvais sang que les miens.

Il y avoit un Genevois nommé M. *Bagueret*, lequel avoit été employé ſous Pierre-le-Grand à la cour de Ruſſie; un des plus vilains hommes & des plus grands foux que j'aye jamais vus, toujours plein de projets auſſi foux que lui, qui faiſoit tomber les millions comme la pluie, & à qui les zéros ne coûtoient rien. Cet homme étant venu à Chambery pour quelque procès au Sénat, s'empara de Maman comme de raiſon, & pour ſes tréſors de zéros qu'il lui prodiguoit généreuſement, lui tiroit ſes pauvres écus piece à piece. Je ne l'aimois point, il le voyoit; avec moi cela n'eſt pas difficile: il n'y avoit ſorte de baſſeſſe qu'il n'employât pour me cajoler. Il s'aviſa de me propoſer d'apprendre les échecs qu'il jouoit un peu. J'eſſayai, preſque malgré moi, & après avoir tant bien que mal appris la marche, mon progrès fut ſi rapide qu'avant la fin de la premiere ſéance je lui donnai la tour qu'il m'avoit donnée en commençant. Il ne m'en fallut pas davantage: me voilà forcené des échecs. J'achete un échiquier: j'achete le calabrois; je m'enferme dans ma chambre, j'y paſſe les jours & les nuits à vouloir apprendre par cœur toutes les parties, à les fourrer dans ma tête bon gré mal gré, à jouer ſeul ſans relâche & ſans fin. Après

deux ou trois mois de ce beau travail & d'efforts inimaginables je vais au café, maigre, jaune, & presque hébêté. Je m'essaye, je rejoue avec M. *Bagueret*: il me bat une fois, deux fois, vingt fois, tant de combinaisons s'étoient brouillées dans ma tête, & mon imagination s'étoit si bien amortie, que je ne voyois plus qu'un nuage devant moi. Toutes les fois qu'avec le livre de *Philidor* ou celui de *Stamma* j'ai voulu m'exercer à étudier des parties, la même chose m'est arrivée, & après m'être épuisé de fatigue je me suis trouvé plus foible qu'auparavant. Du reste, que j'aye abandonné les échecs, ou qu'en jouant je me sois remis en haleine, je n'ai jamais avancé d'un cran depuis cette premiere séance, & je me suis toujours retrouvé au même point où j'étois en la finissant. Je m'exercerois des milliers de siecles que je finirois par pouvoir donner la tour à *Bagueret*, & rien de plus. Voilà du tems bien employé, direz-vous! & je n'y en ai pas employé peu. Je ne finis ce premier essai que quand je n'eus plus la force de continuer. Quand j'allai me montrer sortant de ma chambre j'avois l'air d'un déterré, & suivant le même train je n'aurois pas resté déterré long-tems. On conviendra qu'il est difficile, & sur-tout dans

l'ardeur de la jeunesse, qu'une pareille tête laisse toujours le corps en santé.

L'altération de la mienne agit sur mon humeur, & tempéra l'ardeur de mes fantaisies. Me sentant affoiblir je devins plus tranquille & perdis un peu la fureur des voyages. Plus sédentaire, je fus pris, non de l'ennui, mais de la mélancolie; les vapeurs succéderent aux passions; ma langueur devint tristesse; je pleurois & soupirois à propos de rien; je sentois la vie m'échapper sans l'avoir goûtée; je gémissois sur l'état où je laissois ma pauvre Maman, sur celui où je la voyois prête à tomber; je puis dire que la quitter & la laisser à plaindre étoit mon unique regret. Enfin je tombai tout-à-fait malade. Elle me soigna comme jamais mere n'a soigné son enfant, & cela lui fit du bien à elle-même, en faisant diversion aux projets & tenant écartés les projetteurs. Quelle douce mort, si alors elle fût venue! Si j'avois peu gouté les biens de la vie, j'en avois peu senti les malheurs. Mon ame paisible pouvoit partir sans le sentiment cruel de l'injustice des hommes qui empoisonne la vie & la mort. J'avois la consolation de me survivre dans la meilleure moitié de moi-même; c'étoit à peine mourir. Sans les inquiétudes que j'avois sur son sort je serois mort

comme j'aurois pu m'endormir, & ces inquiétudes mêmes avoient un objet affectueux & tendre qui en tempéroit l'amertume. Je lui disois : vous voilà dépositaire de tout mon être ; faites en sorte qu'il soit heureux. Deux ou trois fois quand j'étois le plus mal, il m'arriva de me lever dans la nuit & de me traîner à sa chambre, pour lui donner sur sa conduite des conseils, j'ose dire pleins de justesses & de sens, mais où l'intérêt que je prenois à son sort se marquoit mieux que toute autre chose. Comme si les pleurs étoient ma nourriture & mon remede, je me fortifiois de ceux que je versois auprès d'elle, avec elle, assis sur son lit, & tenant ses mains dans les miennes. Les heures couloient dans ces entretiens nocturnes, & je m'en retournois en meilleur état que je n'étois venu ; content & calme dans les promesses qu'elle m'avoit faites, dans les espérances qu'elle m'avoit données, je m'endormois là-dessus avec la paix du cœur & la résignation à la providence. Plaise à Dieu qu'après tant de sujets de haïr la vie, après tant d'orages qui ont agité la mienne & qui ne m'en font plus qu'un fardeau, la mort qui doit la terminer me soit aussi peu cruelle qu'elle me l'eut été dans ce moment-là !

A force de soins, de vigilance & d'in-

croyables peines, elle me ſauva, & il eſt certain qu'elle ſeule pouvoit me ſauver. J'ai peu de foi à la médecine des médecins, mais j'en ai beaucoup à celle des vrais amis; les choſes dont notre bonheur dépend ſe font toujours beaucoup mieux que toutes les autres. S'il y a dans la vie un ſentiment délicieux, c'eſt celui que nous éprouvâmes d'être rendus l'un à l'autre. Notre attachement mutuel n'en augmenta pas, cela n'étoit pas poſſible; mais il prit je ne ſais quoi de plus intime, de plus touchant dans ſa grande ſimplicité. Je devenois tout-à-fait ſon œuvre, tout-à-fait ſon enfant, & plus que ſi elle eût été ma vraie mere. Nous commençâmes, ſans y ſonger, à ne plus nous ſéparer l'un de l'autre, à mettre en quelque ſorte toute notre exiſtence en commun, & ſentant que réciproquement nous nous étions non-ſeulement néceſſaires, mais ſuffiſans, nous nous accoutumâmes à ne plus penſer à rien d'étranger à nous, à borner abſolument notre bonheur & tous nos deſirs à cette poſſeſſion mutuelle & peut-être unique parmi les humains, qui n'étoit point, comme je l'ai dit, celle de l'amour, mais une poſſeſſion plus eſſentielle qui, ſans tenir aux ſens, au ſexe, à l'âge, à la figure, tenoit à tout ce par

quoi l'on eſt ſoi, & qu'on ne peut perdre qu'en ceſſant d'être.

A quoi tint-il que cette précieuſe criſe n'amenât le bonheur du reſte de ſes jours & des miens? Ce ne fut pas à moi, je m'en rends le conſolant témoignage. Ce ne fut pas non plus à elle, du moins à ſa volonté. Il étoit écrit que bientôt l'invincible naturel reprendroit ſon empire. Mais ce fatal retour ne ſe fit pas tout d'un coup. Il y eut, grace au Ciel, un intervalle; court & précieux intervalle! qui n'a pas fini par ma faute, & dont je ne me reprocherai pas d'avoir mal profité.

Quoique guéri de ma grande maladie, je n'avois pas repris ma vigueur. Ma poitrine n'étoit pas rétablie; un reſte de fievre duroit toujours, & me tenoit en langueur. Je n'avois plus de goût à rien qu'à finir mes jours près de celle qui m'étoit chere, à la maintenir dans ſes bonnes réſolutions, à lui faire ſentir en quoi conſiſtoit le vrai charme d'une vie heureuſe, à rendre la ſienne telle autant qu'il dépendoit de moi. Mais je voyois, je ſentois même que dans une maiſon ſombre & triſte, la continuelle ſolitude du tête-à-tête deviendroit à la fin triſte auſſi. Le remede à cela ſe préſenta comme de lui-même. Maman m'avoit ordonné le lait &

vouloit que j'allaſſe le prendre à la campagne. J'y conſentis, pourvu qu'elle y vînt avec moi. Il n'en fallut pas davantage pour la déterminer ; il ne s'agit plus que du choix du lieu. Le jardin du faux-bourg n'étoit pas proprement à la campagne, entouré de maiſons & d'autres jardins, il n'avoit point les attraits d'une retraite champêtre. D'ailleurs après la mort d'*Anet* nous avions quitté ce jardin pour raiſon d'économie, n'ayant plus à cœur d'y tenir des plantes, & d'autres vues nous faiſant peu regretter ce réduit.

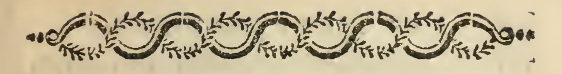
Profitant maintenant du dégoût que je lui trouvai pour la ville, je lui propoſai de l'abandonner tout-à-fait, & de nous établir dans une ſolitude agréable, dans quelque petite maiſon aſſez éloignée pour dérouter les importuns. Elle l'eût fait, & ce parti que ſon bon ange & le mien me ſuggéroit, nous eut vraiſemblablement aſſuré des jours heureux & tranquilles, juſqu'au moment où la mort devoit nous ſéparer. Mais cet état n'étoit pas celui où nous étions appellés. Maman devoit éprouver toutes les peines de l'indigence & du mal-être, après avoir paſſé ſa vie dans l'abondance, pour la lui faire quitter avec moins de regret ; & moi, par un aſſemblage de maux de toute eſpece, je

devois être un jour en exemple à quiconque inſpiré du ſeul amour du bien public & de la juſtice, oſe, fort de ſa ſeule innocence, dire ouvertement la vérité aux hommes ſans s'étayer par des cabales, ſans s'être fait des partis pour le protéger.

Une malheureuſe crainte la retint. Elle n'oſa quitter ſa vilaine maiſon de peur de fâcher le propriétaire. Ton projet de retraite eſt charmant, me dit-elle, & fort de mon goût; mais dans cette retraite il faut vivre. En quittant ma priſon je riſque de perdre mon pain, & quand nous n'en aurons plus dans les bois il en faudra bien retourner chercher à la ville. Pour avoir moins beſoin d'y venir ne la quittons pas tout-à-fait. Payons cette petite penſion au Comte de ***. pour qu'il me laiſſe la mienne. Cherchons quelque réduit aſſez loin de la ville, pour vivre en paix, & aſſez près pour y revenir toutes les fois qu'il ſera néceſſaire. Ainſi fut fait. Après avoir un peu cherché, nous nous fixâmes aux Charmettes, une terre de M. de *Conzié* à la porte de Chambery, mais retirée & ſolitaire comme ſi l'on étoit à cent lieues. Entre deux côteaux aſſez élevés eſt un petit vallon nord & ſud au fond duquel coule une rigole entre des

cailloux & des arbres. Le long de ce vallon à mi-côte ſont quelques maiſons éparſes fort agréables pour quiconque aime un aſyle un peu ſauvage & retiré. Après avoir eſſayé deux ou trois de ces maiſons, nous choiſimes enfin la plus jolie, appartenant à un gentilhomme qui étoit au ſervice, appellé M. *Noiret.* La maiſon étoit très-logeable. Au-devant un jardin en terraſſe, une vigne au-deſſus, un verger au-deſſous, vis-à-vis un petit bois de Châtaigners, une fontaine à portée; plus haut dans la montagne des prés pour l'entretien du bétail; enfin tout ce qu'il falloit pour le petit ménage champêtre que nous y voulions établir. Autant que je puis me rappeller les tems & les dates, nous en prîmes poſſeſſion vers la fin de l'été de 1736. J'étois tranſporté, le premier jour que nous y couchâmes. O Maman! dis-je à cette chere amie en l'embraſſant & l'inondant de larmes d'attendriſſement & de joie : ce ſéjour eſt celui du bonheur & de l'innocence. Si nous ne les trouvons pas ici l'un avec l'autre, il ne les faut chercher nulle part.

Fin du cinquieme Livre.



LES CONFESSIONS DE J. J. ROUSSEAU.

ILVRE SIXIEME.

Hoc erat in votis: modus agri non ità magnus,
Hortus ubi, & tecto vicinus aquæ fons;
Et paululùm sylvæ super his foret.

JE ne puis pas ajouter: *auctiùs atque Dî meliùs fecere*; mais n'importe, il ne m'en falloit pas davantage; il ne m'en falloit pas même la propriété: c'étoit assez pour moi de la jouissance, & il y a long-tems que j'ai dit & senti que le propriétaire & le possesseur sont souvent deux personnes très-différentes; même en laissant à part les maris & les amans.

Ici commence le court bonheur de ma

vie ; ici viennent les paiſibles, mais rapides momens qui m'ont donné le droit de dire que j'ai vécu. Momens précieux & ſi regrettés ! Ah ! recommencez pour moi votre aimable cours ; coulez plus lentement dans mon ſouvenir s'il eſt poſſible, que vous ne fites réellement dans votre fugitive ſucceſſion. Comment ferai-je pour prolonger à mon gré ce récit ſi touchant & ſi ſimple ; pour redire toujours les mêmes choſes & n'ennuyer pas plus mes lecteurs en les répétant que je ne m'ennuyois moi-même en les recommençant ſans ceſſe ? Encore ſi tout cela conſiſtoit en faits, en action, en paroles, je pourrois le décrire & le rendre, en quelque façon : mais comment dire ce qui n'étoit ni dit ni fait, ni penſé même, mais gouté, mais ſenti, ſans que je puiſſe énoncer d'autre objet de mon bonheur que ce ſentiment même. Je me levois avec le ſoleil & j'étois heureux ; je me promenois & j'étois heureux, je voyois Maman & j'étois heureux, je la quittois & j'étois heureux, je parcourois les bois, les côteaux, j'errois dans les vallons, je liſois, j'étois oiſif, je travaillois au jardin, je cueillois les fruits, j'aidois au ménage, & le bonheur me ſuivoit par-tout ; il n'étoit dans aucune choſe aſſignable, il étoit tout en moi-même,

même, il ne pouvoit me quitter un ſeul inſtant.

Rien de tout ce qui m'eſt arrivé durant cette époque chérie, rien de ce que j'ai fait, dit & penſé tout le tems qu'elle a duré n'eſt échappé de ma mémoire. Les tems qui précédent & qui ſuivent me reviennent par intervalles. Je me les rappelle inégalement & confuſément; mais je me rappelle celui-là tout entier comme s'il duroit encore. Mon imagination, qui dans ma jeuneſſe alloit toujours en avant & maintenant rétrograde, compenſe par ces doux ſouvenirs l'eſpoir que j'ai pour jamais perdu. Je ne vois plus rien dans l'avenir qui me tente; les ſeuls retours du paſſé peuvent me flatter, & ces retours ſi vifs & ſi vrais dans l'époque dont je parle, me font ſouvent vivre heureux malgré mes malheurs.

Je donnerai de ces ſouvenirs un ſeul exemple qui pourra faire juger de leur force & de leur vérité. Le premier jour que nous allâmes coucher aux Charmettes, Maman étoit en chaiſe à porteurs, & je la ſuivois à pied. Le chemin monte, elle étoit aſſez peſante, & craignant de trop fatiguer ſes porteurs, elle voulut deſcendre à-peu-près à moitié chemin pour faire le reſte à pied. En marchant elle vit

quelque chose de bleu dans la haie & me dit; voilà de la pervenche encore en fleur. Je n'avois jamais vu de la pervenche, je ne me baissai pas pour l'examiner, & j'ai la vue trop courte pour distinguer à terre les plantes de ma hauteur. Je jettai seulement en passant un coup-d'œil sur celle-là, & près de trente ans se sont passés sans que j'aye revu de la pervenche, ou que j'y aye fait attention. En 1764 étant à Cressier avec mon ami M. *Du Peyrou*, nous montions une petite montagne au sommet de laquelle il a un joli salon qu'il appelle avec raison Bellevue. Je commençois alors d'herboriser un peu. En montant & regardant parmi les buissons, je pousse un cri de joie: *ah, voilà de la pervenche !* & c'en étoit en effet. *Du Peyrou* s'apperçut du transport, mais il en ignoroit la cause; il l'apprendra je l'espere, lorsqu'un jour il lira ceci. Le lecteur peut juger par l'impression d'un si petit objet de celle que m'ont fait tous ceux qui se rapportent à la même époque.

Cependant l'air de la campagne ne me rendit point ma premiere santé. J'étois languissant; je le devins davantage. Je ne pus supporter le lait, il fallut le quitter. C'étoit alors la mode de l'eau pour tout remede; je me mis à l'eau, & si peu dis-

crétement qu'elle faillit me guérir, non de mes maux, mais de la vie. Tous les matins en me levant j'allois à la fontaine avec un grand gobelet, & j'en bûvois successivement en me promenant la valeur de deux bouteilles. Je quittai tout-à-fait le vin à mes repas. L'eau que je buvois étoit un peu crue & difficile à passer, comme sont la plupart des eaux des montagnes. Bref, je fis si bien qu'en moins de deux mois je me détruisis totalement l'estomac que j'avois eu très-bon jusqu'alors. Ne digérant plus, je compris qu'il ne falloit plus espérer de guérir. Dans ce même tems il m'arriva un accident aussi singulier par lui-même que par ses suites, qui ne finiront qu'avec moi.

Un matin que je n'étois pas plus mal qu'à l'ordinaire, en dressant une petite table sur son pied je sentis dans tout mon corps une révolution subite & presque inconcevable. Je ne saurois mieux la comparer qu'à une espece de tempête qui s'éleva dans mon sang & gagna dans l'instant tous mes membres. Mes arteres se mirent à battre d'une si grande force, que non-seulement je sentois leur battement, mais que je l'entendois même & sur-tout celui des carotides. Un grand bruit d'oreilles se joignit à cela, & ce bruit étoit triple

ou plutôt quadruple, ſavoir : un bourdonnement grave & ſourd, un murmure plus clair comme d'une eau courante, un ſifflement très-aigu, & le battement que je viens de dire & dont je pouvois aiſément compter les coups ſans me tâter le pouls ni toucher mon corps de mes mains. Ce bruit interne étoit ſi grand qu'il m'ôtà la fineſſe d'ouïe que j'avois auparavant, & me rendit, non tout-à-fait ſourd, mais dur d'oreille, comme je le ſuis depuis ce tems-là.

On peut juger de ma ſurpriſe & de mon effroi. Je me crus mort ; je me mis au lit ; le médecin fut appellé ; je lui contai mon cas en frémiſſant & le jugeant ſans remede. Je crois qu'il en penſa de même, mais il fit ſon métier. Il m'enfila de longs raiſonnemens où je ne compris rien du tout ; puis en conſéquence de ſa ſublime théorie il commença *in animâ vili* la cure expérimentale qu'il lui plût de tenter. Elle étoit ſi pénible, ſi dégoûtante, & opéroit ſi peu que je m'en laſſai bientôt, & au bout de quelques ſemaines voyant que je n'étois ni mieux ni pis, je quittai le lit & repris ma vie ordinaire, avec mon battement d'arteres & mes bourdonnemens, qui depuis ce tems-là, c'eſt-à-dire depuis trente ans, ne m'ont pas quittés une minute.

J'avois été juſqu'alors grand dormeur. La totale privation du ſommeil qui ſe joignit à tous ces ſymptômes, & qui les a conſtamment accompagnés juſqu'ici, acheva de me perſuader qu'il me reſtoit peu de tems à vivre. Cette perſuaſion me tranquilliſa pour un tems ſur le ſoin de guérir. Ne pouvant prolonger ma vie, je réſolus de tirer du peu qu'il m'en reſtoit tout le parti qu'il étoit poſſible, & cela ſe pouvoit par une ſinguliere faveur de la nature, qui dans un état ſi funeſte m'exemptoit des douleurs qu'il ſembloit devoir m'attirer. J'étois importuné de ce bruit, mais je n'en ſouffrois pas : il n'étoit accompagné d'aucune autre incommodité habituelle que de l'inſomnie durant les nuits, & en tout tems d'une courte haleine qui n'alloit pas juſqu'à l'aſthme, & ne ſe faiſoit ſentir que quand je voulois courir ou agir un peu fortement.

Cet accident qui devoit tuer mon corps ne tua que mes paſſions, & j'en bénis le Ciel chaque jour par l'heureux effet qu'il produiſit ſur mon ame. Je puis bien dire que je ne commençai de vivre que quand je me regardai comme un homme mort. Donnant leur véritable prix aux choſes que j'allois quitter, je commençai de m'occuper de ſoins plus nobles, comme

par anticipation ſur ceux que j'aurois bientôt à remplir & que j'avois fort négligés jusqu'alors. J'avois ſouvent traveſti la religion à ma mode, mais je n'avois jamais été tout-à-fait ſans religion. Il m'en coûta moins de revenir à ce ſujet ſi triſte pour tant de gens, mais ſi doux pour qui s'en fait un objet de conſolation & d'eſpoir. Maman me fut en cette occaſion beaucoup plus utile que tous les théologiens ne me l'auroient été.

Elle qui mettoit toute choſe en ſyſtême n'avoit pas manqué d'y mettre auſſi la religion, & ce ſyſtême étoit composé d'idées très-diſparates, les unes très-ſaines, les autres très-folles, de ſentimens relatifs à ſon caractere, & de préjugés venus de ſon éducation. En général les croyans font Dieu comme ils ſont eux-mêmes, les bons le font bon, les méchans le font méchant; les dévots haineux & bilieux ne voyent que l'enfer parce qu'ils voudroient damner tout le monde: les ames aimantes & douces n'y croyent gueres, & l'un des étonnemens dont je ne reviens point eſt de voir le bon *Fenelon* en parler dans ſon Télémaque, comme s'il y croyoit tout de bon: mais j'eſpere qu'il mentoit alors; car enfin quelque véridique qu'on ſoit, il faut bien mentir quelquefois quand on eſt

Evèque. Maman ne mentoit pas avec moi, & cette ame ſans fiel qui ne pouvoit imaginer un Dieu vindicatif & toujours courroucé ne voyoit que clémence & miſéricorde où les dévots ne voyent que juſtice & punition. Elle diſoit ſouvent qu'il n'y auroit point de juſtice en Dieu d'être juſte envers nous, parce que ne nous ayant pas donné ce qu'il faut pour l'être, ce ſeroit redemander plus qu'il n'a donné. Ce qu'il y avoit de bizarre étoit que ſans croire à l'enfer elle ne laiſſoit pas de croire au purgatoire. Cela venoit de ce qu'elle ne ſavoit que faire des ames des méchans, ne pouvant ni les damner ni les mettre avec les bons juſqu'à ce qu'ils le fuſſent devenus; & il faut avouer qu'en effet & dans ce monde & dans l'autre, les méchans ſont toujours bien embarraſſans.

Autre bizarrerie. On voit que toute la doctrine du péché originel & de la rédemption eſt détruite par ce ſyſtême, que la baſe du Chriſtianiſme vulgaire en eſt ébranlée, & que le Catholiciſme au moins ne peut ſubſiſter. Maman cependant étoit bonne catholique ou prétendoit l'être, & il eſt ſûr qu'elle le prétendoit de très-bonne foi. Il lui ſembloit qu'on expliquoit trop littéralement & trop durement l'Ecriture. Tout ce qu'on y lit des tourmens

éternels lui paroiſſoit comminatoire ou figuré. La mort de Jeſus-Chriſt lui paroiſſoit un exemple de charité vraiment divine pour apprendre aux hommes à aimer Dieu & à s'aimer entr'eux de même. En un mot, fidelle à la religion qu'elle avoit embraſſée, elle en admettoit ſincerement toute la profeſſion de foi; mais quand on venoit à la diſcuſſion de chaque article, il ſe trouvoit qu'elle croyoit tout autrement que l'Egliſe, toujours en s'y ſoumettant. Elle avoit là-deſſus une ſimplicité de cœur, une franchiſe plus éloquente que des ergoteries, & qui ſouvent embarraſſoit juſqu'à ſon confeſſeur; car elle ne lui déguiſoit rien. Je ſuis bonne catholique, lui diſoit-elle, je veux toujours l'être, j'adopte de toutes les puiſſances de mon ame les déciſions de la Sainte Mere Egliſe. Je ne ſuis pas maîtreſſe de ma foi, mais je le ſuis de ma volonté. Je la ſoumets ſans réſerve, & je veux tout croire, que me demandez-vous de plus?

Quand il n'y auroit point eu de morale chrétienne, je crois qu'elle l'auroit ſuivie, tant elle s'adaptoit bien à ſon caractere. Elle faiſoit tout ce qui étoit ordonné, mais elle l'eût fait de même quand il n'auroit pas été ordonné. Dans les choſes indifférentes elle aimoit à obéir, & s'il ne lui eût

pas été permis, prescrit même de faire gras, elle auroit fait maigre entre Dieu & elle, sans que la prudence eût eu besoin d'y entrer pour rien. Mais toute cette morale étoit subordonnée aux principes de M. de *Tavel*, ou plutôt elle prétendoit n'y rien voir de contraire. Elle eût couché tous les jours avec vingt hommes en repos de conscience, & sans même en avoir plus de scrupule que de desir. Je sais que force dévotes ne sont pas sur ce point plus scrupuleuses, mais la différence est qu'elles sont séduites par leurs passions, & qu'elle ne l'étoit que par ses sophismes. Dans les conversations les plus touchantes & j'ose dire les plus édifiantes, elle fut tombée sur ce point sans changer ni d'air ni de ton, sans se croire en contradiction avec elle-même. Elle l'eût même interrompue au besoin pour le fait, & puis l'eût reprise avec la même sérénité qu'auparavant : tant elle étoit intimement persuadée que tout cela n'étoit qu'une maxime de police sociale, dont toute personne sensée pouvoit faire l'interprétation, l'application, l'exception selon l'esprit de la chose, sans le moindre risque d'offenser Dieu. Quoique sur ce point je ne fusse assurément pas de son avis, j'avoue que je n'osois le combattre, honteux du rôle

peu galant qu'il m'eût fallu faire pour cela. J'aurois bien cherché d'établir la regle pour les autres en tâchant de m'en excepter ; mais outre que son tempérament prévenoit assez l'abus de ses principes, je sais qu'elle n'étoit pas femme à prendre le change, & que réclamer l'exception pour moi c'étoit la lui laisser pour tous ceux qu'il lui plairoit. Au reste, je compte ici par occasion cette inconséquence avec les autres, quoi qu'elle ait eu toujours peu d'effet dans sa conduite, & qu'alors elle n'en eût point du tout ; mais j'ai promis d'exposer fidellement ses principes, & je veux tenir cet engagement : je reviens à moi.

Trouvant en elle toutes les maximes dont j'avois besoin pour garantir mon ame des terreurs de la mort & de ses suites, je puisois avec sécurité dans cette source de confiance. Je m'attachois à elle plus que je n'avois jamais fait ; j'aurois voulu transporter toute en elle ma vie que je sentois prête à m'abandonner. De ce redoublement d'attachement pour elle, de la persuasion qu'il me restoit peu de tems à vivre, de ma profonde sécurité sur mon sort à venir, résultoit un état habituel très-calme, & sensuel même, en ce qu'amortissant toutes les passions qui portent

au loin nos craintes & nos eſpérances, il me laiſſoit jouir ſans inquiétude & ſans trouble du peu de jours qui m'étoient laiſſés. Une choſe contribuoit à les rendre plus agréables, c'étoit le ſoin de nourrir ſon goût pour la campagne par tous les amuſemens que j'y pouvois raſſembler. En lui faiſant aimer ſon jardin, ſa baſſe-cour, ſes pigeons, ſes vaches, je m'affectionnois moi-même à tout cela, & ces petites occupations qui rempliſſoient ma journée ſans troubler ma tranquillité, me valurent mieux que le lait, & tous les remedes pour conſerver ma pauvre machine, & la rétablir même autant que cela ſe pouvoit.

Les vendanges, la récolte des fruits nous amuſerent le reſte de cette année, & nous attacherent de plus en plus à la vie ruſtique au milieu des bonnes gens dont nous étions entourés. Nous vîmes arriver l'hiver avec grand regret, & nous retournâmes à la ville comme nous ſerions allés en exil. Moi ſur-tout qui doutant de revoir le printems croyois dire adieu pour toujours aux Charmettes. Je ne les quittai pas ſans baiſer la terre & les arbres, & ſans me retourner pluſieurs fois en m'en éloignant. Ayant quitté depuis long-tems mes écolieres, ayant perdu le goût des

amusemens & des sociétés de la ville, je ne sortois plus, je ne voyois plus personne, excepté Maman & M. *Salomon* devenu depuis peu son médecin & le mien, honnête homme, homme d'esprit, grand Cartésien, qui parloit assez bien du systême du monde, & dont les entretiens agréables & instructifs me valurent mieux que toutes ses ordonnances. Je n'ai jamais pu supporter ce sot & niais remplissage des conversations ordinaires; mais des conversations utiles & solides m'ont toujours fait grand plaisir, & je ne m'y suis jamais refusé. Je pris beaucoup de goût à celles de M. *Salomon*; il me sembloit que j'anticipois avec lui sur ces hautes connoissances que mon ame alloit acquérir quand elle auroit perdu ses entraves. Ce goût que j'avois pour lui s'étendit aux sujets qu'il traitoit, & je commençai de rechercher les livres qui pouvoient m'aider à le mieux entendre. Ceux qui mêloient la dévotion aux sciences, m'étoient les plus convenables; tels étoient particulierement ceux de l'Oratoire & de Port-Royal. Je me mis à les lire ou plutôt à les dévorer. Il m'en tomba dans les mains un du Pere *Lami*, intitulé, *Entretiens sur les Sciences*. C'étoit une espece d'introduction à la connoissance des livres qui en traitent. Je le lus

& relus cent fois; je résolus d'en faire mon guide. Enfin je me sentis entraîné peu-à-peu malgré mon état, ou plutôt par mon état vers l'étude avec une force irrésistible, & tout en regardant chaque jour comme le dernier de mes jours, j'étudiois avec autant d'ardeur que si j'avois dû toujours vivre. On disoit que cela me faisoit du mal; je crois, moi, que cela me fit du bien, & non-seulement à mon ame, mais à mon corps; car cette application pour laquelle je me passionnois me devint si délicieuse, que, ne pensant plus à mes maux, j'en étois beaucoup moins affecté. Il est pourtant vrai que rien ne me procuroit un soulagement réel; mais n'ayant pas de douleurs vives, je m'accoutumois à languir, à ne pas dormir, à penser au lieu d'agir, & enfin à regarder le dépérissement successif & lent de ma machine comme un progrès inévitable que la mort seule pouvoit arrêter.

Non-seulement cette opinion me détacha de tous les vains soins de la vie, mais elle me délivra de l'importunité des remedes, auxquels on m'avoit jusqu'alors soumis malgré moi. *Salomon* convaincu que ses drogues ne pouvoient me sauver, m'en épargna le déboire, & se contenta d'amuser la douleur de ma pauvre Maman avec

quelques-unes de ces ordonnances indifférentes qui leurrent l'efpoir du malade, & maintiennent le crédit du médecin. Je quittai l'étroit régime, je repris l'ufage du vin, & tout le train de vie d'un homme en fanté felon la mefure de mes forces, fobre fur toute chofe, mais ne m'abftenant de rien. Je fortis même & recommençai d'aller voir mes connoiffances, fur-tout M. de *Conzié* dont le commerce me plaifoit fort. Enfin, foit qu'il me parût beau d'apprendre jufqu'à ma derniere heure, foit qu'un refte d'efpoir de vivre fe cachât au fond de mon cœur, l'attente de la mort loin de ralentir mon goût pour l'étude fembloit l'animer, & je me preffois d'amaffer un peu d'acquis pour l'autre monde, comme fi j'avois cru n'y avoir que celui que j'aurois emporté. Je pris en affection la boutique d'un libraire appellé *Bouchard* où fe rendoient quelques gens de lettres, & le printems que j'avois cru ne pas revoir étant proche, je m'affortis de quelques livres pour les Charmettes, en cas que j'euffe le bonheur d'y retourner.

J'eus ce bonheur, & j'en profitai de mon mieux. La joie avec laquelle je vis les premiers bourgeons eft inexprimable. Revoir le printems étoit pour moi reffufciter en paradis. A peine les neiges com-

mençoient à fondre que nous quittâmes notre cachot, & nous fûmes assez-tôt aux Charmettes pour y avoir les prémices du rossignol. Dès-lors je ne crus plus mourir; & réellement il est singulier que je n'ai jamais fait de grandes maladies à la campagne. J'y ai beaucoup souffert, mais je n'y ai jamais été alité. Souvent j'ai dit, me sentant plus mal qu'à l'ordinaire : quand vous me verrez prêt à mourir, portez-moi à l'ombre d'un chêne, je vous promets que j'en reviendrai.

Quoique foible je repris mes fonctions champêtres, mais d'une maniere proportionnée à mes forces. J'eus un vrai chagrin de ne pouvoir faire le jardin tout seul; mais quand j'avois donné six coups de bèche, j'étois hors d'haleine, la sueur me ruisseloit, je n'en pouvois plus. Quand j'étois baissé, mes battemens redoubloient, & le sang me montoit à la tête avec tant de force, qu'il falloit bien vîte me redresser. Contraint de me borner à des soins moins fatigans, je pris entr'autres celui du colombier, & je m'y affectionnai si fort que j'y passois souvent plusieurs heures de suite sans m'ennuyer un moment. Le pigeon est fort timide, & difficile à apprivoiser. Cependant je vins à bout d'inspirer aux miens tant de confiance,

qu'ils me ſuivoient par-tout & ſe laiſſoient prendre quand je voulois. Je ne pouvois paroître au jardin ni dans la cour ſans en avoir à l'inſtant deux ou trois ſur les bras, ſur la tête, & enfin malgré le plaiſir que j'y prenois, ce cortege me devint ſi incommode, que je fus obligé de leur ôter cette familiarité. J'ai toujours pris un ſingulier plaiſir à apprivoiſer les animaux, ſur-tout ceux qui ſont craintifs & ſauvages. Il me paroiſſoit charmant de leur inſpirer une confiance que je n'ai jamais trompée. Je voulois qu'ils m'aimaſſent en liberté.

J'ai dit que j'avois apporté des livres. J'en fis uſage; mais d'une maniere moins propre à m'inſtruire qu'à m'accabler. La fauſſe idée que j'avois des choſes, me perſuadoit que pour lire un livre avec fruit il falloit avoir toutes les connoiſſances qu'il ſuppoſoit, bien éloigné de penſer que ſouvent l'auteur ne les avoit pas lui-même, & qu'il les puiſoit dans d'autres livres à meſure qu'il en avoit beſoin. Avec cette folle idée j'étois arrêté à chaque inſtant, forcé de courir inceſſamment d'un livre à l'autre, & quelquefois avant d'être à la dixieme page de celui que je voulois étudier, il m'eût fallu épuiſer des bibliothéques. Cependant je

m'obſtinai ſi bien à cette extravagante méthode, que j'y perdis un tems infini, & faillis à me brouiller la tête au point de ne pouvoir plus ni rien voir ni rien ſavoir. Heureuſement je m'apperçus que j'enfilois une fauſſe route qui m'égaroit dans un labyrinthe immenſe, & j'en ſortis avant d'y être tout-à-fait perdu.

Pour peu qu'on ait un vrai goût pour les ſciences, la premiere choſe qu'on ſent en s'y livrant c'eſt leur liaiſon qui fait qu'elles s'attirent, s'aident, s'éclairent mutuellement, & que l'une ne peut ſe paſſer de l'autre. Quoique l'eſprit humain ne puiſſe ſuffire à toutes, & qu'il en faille toujours préférer une comme la principale, ſi l'on n'a quelque notion des autres, dans la ſienne même on ſe trouve ſouvent dans l'obſcurité. Je ſentis que ce que j'avois entrepris étoit bon & utile en lui-même, qu'il n'y avoit que la méthode à changer. Prenant d'abord l'encyclopédie j'allois la diviſant dans ſes branches; je vis qu'il falloit faire tout le contraire; les prendre chacune ſéparément, & les pourſuivre chacune à part juſqu'au point où elles ſe réuniſſent. Ainſi je revins à la ſyntheſe ordinaire; mais j'y revins en homme qui ſait ce qu'il fait. La méditation me tenoit en cela lieu de con-

noiſſance, & une réflexion très-naturelle aidoit à me bien guider. Soit que je vécuſſe ou que je mouruſſe, je n'avois point de tems à perdre. Ne rien ſavoir à près de vingt-cinq ans & vouloir tout apprendre, c'eſt s'engager à bien mettre le tems à profit. Ne ſachant à quel point le ſort ou la mort pouvoient arrêter mon zele, je voulois à tout événement acquérir des idées de toutes choſes, tant pour ſonder mes diſpoſitions naturelles que pour juger par moi-même de ce qui méritoit le mieux d'être cultivé.

Je trouvai dans l'exécution de ce plan un autre avantage auquel je n'avois pas penſé; celui de mettre beaucoup de tems à profit. Il faut que je ne ſois pas né pour l'étude; car une longue application me fatigue à tel point qu'il m'eſt impoſſible de m'occuper demi-heure de ſuite avec force du même ſujet, ſur-tout en ſuivant les idées d'autrui; car il m'eſt arrivé quelquefois de me livrer plus long-tems aux miennes & même avec aſſez de ſuccès. Quand j'ai ſuivi durant quelques pages un auteur qu'il faut lire avec application, mon eſprit l'abandonne & ſe perd dans les nuages. Si je m'obſtine, je m'épuiſe inutilement; les éblouiſſemens me prennent, je ne vois plus rien. Mais que des

ſujets différens ſe ſuccedent, même ſans interruption, l'un me délaſſe de l'autre, & ſans avoir beſoin de relâche je les ſuis plus aiſément. Je mis à profit cette obſervation dans mon plan d'études, & je les entremêlai tellement que je m'occupois tout le jour & ne me fatiguois jamais. Il eſt vrai que les ſoins champêtres & domeſtiques faiſoient des diverſions utiles; mais dans ma ferveur croiſſante je trouvai bientôt le moyen d'en ménager encore le tems pour l'étude, & de m'occuper à la fois de deux choſes, ſans ſonger que chacune en alloit moins bien.

Dans tant de menus détails qui me charment & dont j'excede ſouvent mon lecteur, je mets pourtant une diſcrétion dont il ne ſe douteroit gueres ſi je n'avois ſoin de l'en avertir. Ici par exemple je me rappelle avec délices tous les différens eſſais que je fis pour diſtribuer mon tems de façon que j'y trouvaſſe à la fois autant d'agrément & d'utilité qu'il étoit poſſible, & je puis dire que ce tems où je vivois dans la retraite & toujours malade fut celui de ma vie où je fus le moins oiſif & le moins ennuyé. Deux ou trois mois ſe paſſerent ainſi à tâter la pente de mon eſprit, & à jouir dans la plus belle ſaiſon de l'année, & dans un lieu

qu'elle rendoit enchanté, du charme de la vie dont je ſentois ſi bien le prix, de celui d'une ſociété auſſi libre que douce, ſi l'on peut donner le nom de ſociété à une auſſi parfaite union, & de celui des belles connoiſſances que je me propoſois d'acquérir; car c'étoit pour moi comme ſi je les avois déja poſſédées; ou plutôt c'étoit mieux encore, puiſque le plaiſir d'apprendre entroit pour beaucoup dans mon bonheur.

Il faut paſſer ſur ces eſſais qui tous étoient pour moi des jouiſſances, mais trop ſimples pour pouvoir être expliquées. Encore un coup le vrai bonheur ne ſe décrit pas, il ſe ſent, & ſe ſent d'autant mieux qu'il peut le moins ſe décrire, parce qu'il ne réſulte pas d'un recueil de faits, mais qu'il eſt un état permanent. Je me répete ſouvent, mais je me répéterois bien davantage, ſi je diſois la même choſe autant de fois qu'elle me vient dans l'eſprit. Quand enfin mon train de vie ſouvent changé eût pris un cours uniforme, voici à peu près quelle en fut la diſtribution.

Je me levois tous les matins avant le ſoleil. Je montois par un verger voiſin dans un très-joli chemin qui étoit au-deſſus de la vigne & ſuivoit la côte juſ-

qu'à Chambery. Là, tout en me promenant je faisois ma priere, qui ne consistoit pas en un vain balbutiement de levres, mais dans une sincere élévation de cœur à l'Auteur de cette aimable nature dont les beautés étoient sous mes yeux. Je n'ai jamais aimé à prier dans la chambre : il me semble que les murs & tous ces petits ouvrages des hommes s'interposent entre Dieu & moi. J'aime à le contempler dans ses œuvres, tandis que mon cœur s'éleve à lui. Mes prieres étoient pures, je puis le dire, & dignes par-là d'être exaucées. Je ne demandois pour moi & pour celle dont mes vœux ne me séparoient jamais, qu'une vie innocente & tranquille; exempte du vice, de la douleur, des pénibles besoins, la mort des justes & leur sort dans l'avenir. Du reste cet acte se passoit plus en admiration & en contemplation qu'en demandes, & je savois qu'auprès du dispensateur des vrais biens, le meilleur moyen d'obtenir ceux qui nous sont nécessaires est moins de les demander que de les mériter. Je revenois en me promenant, par un assez grand tour, occupé à considérer avec intérêt & volupté les objets champêtres dont j'étois environné, les seuls dont l'œil & le cœur ne se lassent jamais. Je regardois de

loin s'il étoit jour chez Maman; quand je voyois ſon contrevent ouvert, je treſſaillois de joie, & j'accourois. S'il étoit fermé j'entrois au jardin en attendant qu'elle fût réveillée, m'amuſant à repaſſer ce que j'avois appris la veille ou à jardiner. Le contrevent s'ouvroit, j'allois l'embraſſer dans ſon lit ſouvent encore à moitié endormie, & cet embraſſement auſſi pur que tendre tiroit de ſon innocence même un charme qui n'eſt jamais joint à la volupté des ſens.

Nous déjeûnions ordinairement avec du café au lait. C'étoit le tems de la journée où nous étions le plus tranquilles, où nous cauſions le plus à notre aiſe. Ces ſéances, pour l'ordinaire aſſez longues, m'ont laiſſé un goût vif pour les déjeûnés, & je préfere infiniment l'uſage d'Angleterre & de Suiſſe, où le déjeûné eſt un vrai repas qui raſſemble tout le monde, à celui de France où chacun déjeûne ſeul dans ſa chambre, ou le plus ſouvent ne déjeûne point du tout. Après une heure ou deux de cauſerie, j'allois à mes livres juſqu'au diné. Je commençois par quelque livre de philoſophie, comme la logique de Port-Royal, l'Eſſai de Locke, Mallebranche, Leibnitz, Deſcartes, &c. Je m'apperçus bientôt que

tous ces Auteurs étoient entr'eux en contradiction presque perpétuelle, & je formai le chimérique projet de les accorder, qui me fatigua beaucoup & me fit perdre bien du tems. Je me brouillois la tête, & je n'avançois point. Enfin renonçant encore à cette méthode j'en pris une infiniment meilleure, & à laquelle j'attribue tout le progrès que je puis avoir fait, malgré mon défaut de capacité; car il est certain que j'en eus toujours fort peu pour l'étude. En lisant chaque Auteur, je me fis une loi d'adopter & suivre toutes ses idées sans y mêler les miennes ni celles d'un autre, & sans jamais disputer avec lui. Je me dis, commençons par me faire un magasin d'idées, vraies ou fausses, mais nettes, en attendant que ma tête en soit assez fournie pour pouvoir les comparer & choisir. Cette méthode n'est pas sans inconvéniens, je le sais, mais elle m'a réussi dans l'objet de m'instruire. Au bout de quelques années passées à ne penser exactement que d'après autrui, sans réfléchir, pour ainsi dire, & presque sans raisonner, je me suis trouvé un assez grand fonds d'acquis pour me suffire à moi-même & penser sans le secours d'autrui. Alors quand les voyages & les affaires m'ont ôté les moyens de consulter les

livres, je me ſuis amuſé à repaſſer & comparer ce que j'avois lu, à peſer chaque choſe à la balance de la raiſon, & à juger quelquefois mes maîtres. Pour avoir commencé tard à mettre en exercice ma faculté judiciaire, je n'ai pas trouvé qu'elle eût perdu ſa vigueur, & quand j'ai publié mes propres idées, on ne m'a pas accuſé d'être un diſciple ſervile, & de jurer *in verba magiſtri.*

Je paſſois de-là à la géométrie élémentaire; car je n'ai jamais été plus loin, m'obſtinant à vouloir vaincre mon peu de mémoire à force de revenir cent & cent fois ſur mes pas, & de recommencer inceſſamment la même marche. Je ne goûtai pas celle d'*Euclide* qui cherche plutôt la chaîne des démonſtrations que la liaiſon des idées; je préférai la géométrie du Pere *Lami* qui dès-lors devint un de mes auteurs favoris, & dont je relis encore avec plaiſir les ouvrages. L'algebre ſuivoit, & ce fut toujours le P. *Lami* que je pris pour guide; quand je fus plus avancé je pris la ſcience du calcul du P. *Reynaud*, puis ſon analyſe démontrée que je n'ai fait qu'effleurer. Je n'ai jamais été aſſez loin pour bien ſentir l'application de l'algebre à la géométrie. Je n'aimois point cette maniere d'opérer ſans voir

voir ce qu'on fait; & il me sembloit que résoudre un problême de géométrie par les équations, c'étoit jouer un air en tournant une manivelle. La premiere fois que je trouvai par le calcul que le quarré d'un binome étoit composé du quarré de chacune de ses parties & du double produit de l'une par l'autre, malgré la justesse de ma multiplication, je n'en voulus rien croire jusqu'à ce que j'eusse fait la figure. Ce n'étoit pas que je n'eusse un grand goût pour l'algebre en n'y considérant que la quantité abstraite; mais appliquée à l'étendue je voulois voir l'opération sur les lignes, autrement je n'y comprenois plus rien.

Après cela venoit le latin. C'étoit mon étude la plus pénible, & dans laquelle je n'ai jamais fait de grands progrès. Je me mis d'abord à la méthode latine de Port-Royal, mais sans fruit. Ces vers ostrogots me faisoient mal au cœur & ne pouvoient entrer dans mon oreille. Je me perdois dans ces foules de regles; & en apprenant la derniere, j'oubliois tout ce qui avoit précédé. Une étude de mots n'est pas ce qu'il faut à un homme sans mémoire, & c'étoit précisément pour forcer ma mémoire à prendre de la capacité, que je m'obstinois à cette étude. Il fallut l'abandonner

à la fin. J'entendois aſſez la conſtruction pour pouvoir lire un auteur facile, à l'aide d'un dictionnaire. Je ſuivis cette route, & je m'en trouvai bien. Je m'appliquai à la traduction, non par écrit, mais mentale, & je m'en tins là. A force de tems & d'exercice je ſuis parvenu à lire aſſez couramment les Auteurs latins, mais jamais à pouvoir ni parler ni écrire dans cette langue; ce qui m'a ſouvent mis dans l'embarras quand je me ſuis trouvé, je ne ſais comment, enrôlé parmi les gens de lettres. Un autre inconvénient conſéquent à cette maniere d'apprendre, eſt que je n'ai jamais ſu la proſodie, encore moins les regles de la verſification. Deſirant pourtant de ſentir l'harmonie de la langue en vers & en proſe, j'ai fait bien des efforts pour y parvenir; mais je ſuis convaincu que ſans maitre cela eſt preſque impoſſible. Ayant appris la compoſition du plus facile de tous les vers qui eſt l'hexamètre, j'eus la patience de ſcander preſque tout Virgile, & d'y marquer les pieds & la quantité; puis quand j'étois en doute ſi une ſyllabe étoit longue ou breve, c'étoit mon Virgile que j'allois conſulter. On ſent que cela me faiſoit faire bien des fautes, à cauſe des altérations permiſes par les regles de la verſifi-

cation. Mais s'il y a de l'avantage à étudier ſeul, il y auſſi de grands inconvéniens, & ſur-tout une peine incroyable. Je ſais cela mieux que qui que ce ſoit.

Avant midi je quittois mes livres, & ſi le dîné n'étoit pas prêt, j'allois faire viſite à mes amis les pigeons, ou travailler au jardin en attendant l'heure. Quand je m'entendois appeller j'accourois fort content, & muni d'un grand appétit ; car c'eſt encore une choſe à noter, que quelque malade que je puiſſe être, l'appétit ne me manque jamais. Nous dinions très-agréablement, en cauſant de nos affaires, en attendant que Maman pût manger. Deux ou trois fois la ſemaine quand il faiſoit beau, nous allions derriere la maiſon prendre le café dans un cabinet frais & touffu que j'avois garni de houblon, & qui nous faiſoit grand plaiſir durant la chaleur ; nous paſſions là une petite heure à viſiter nos légumes, nos fleurs, à des entretiens relatifs à notre maniere de vivre, & qui nous en faiſoient mieux goûter la douceur. J'avois une autre petite famille au bout du jardin : c'étoient des abeilles. Je ne manquois gueres, & ſouvent Maman avec moi, d'aller leur rendre viſite ; je m'intéreſſois beaucoup à leur ouvrage, je m'amuſois infiniment à les

voir revenir de la picorée, leurs petites cuiſſes quelquefois ſi chargées qu'elles avoient peine à marcher. Les premiers jours la curioſité me rendit indiſcret, & elles me piquerent deux ou trois fois; mais enſuite nous fimes ſi bien connoiſſance, que quelque près que je vinſſe elles me laiſſoient faire, & quelques pleines que fuſſent les ruches, prètes à jetter leur eſſaim, j'en étois quelquefois entouré, j'en avois ſur les mains, ſur le viſage, ſans qu'aucune me piquât jamais. Tous les animaux ſe défient de l'homme & n'ont pas tort; mais ſont-ils ſurs une fois qu'il ne leur veut pas nuire, leur confiance devient ſi grande, qu'il faut être plus que barbare pour en abuſer.

Je retournois à mes livres : mais mes occupations de l'après-midi devoient moins porter le nom de travail & d'étude, que de récréations & d'amuſement. Je n'ai jamais pu ſupporter l'application du cabinet après mon dîné, & en général toute peine me coûte durant la chaleur du jour. Je m'occupois pourtant; mais ſans gène & preſque ſans régle, à lire ſans étudier. La choſe que je ſuivois le plus exactement étoit l'hiſtoire & la géographie, & comme cela ne demandoit point de contention d'eſprit, j'y fis autant de progrès que le

permettoit mon peu de mémoire. Je voulus étudier le P. *Pétau*, & je m'enfonçai dans les ténebres de la chronologie ; mais je me dégoûtai de la partie critique qui n'a ni fond ni rive, & je m'affectionnai par préférence à l'exacte mesure des tems & à la marche des corps célestes. J'aurois même pris du goût pour l'astronomie si j'avois eu des instrumens ; mais il fallut me contenter de quelques élémens pris dans des livres, & de quelques observations grossieres faites avec une lunette d'approche, seulement pour connoître la situation générale du Ciel : car ma vue courte ne me permet pas de distinguer *à yeux nuds* assez nettement les astres. Je me rappelle à ce sujet une avanture dont le souvenir m'a souvent fait rire. J'avois acheté un planisphere céleste pour étudier les constellations. J'avois attaché ce planisphere sur un chassis, & les nuits où le Ciel étoit serein, j'allois dans le jardin poser mon chassis sur quatre piquets de ma hauteur, le planisphere tourné endessous, & pour l'éclairer sans que le vent soufflât ma chandelle, je la mis dans un sceau à terre entre les quatre piquets ; puis regardant alternativement le planisphere avec mes yeux, & les astres avec ma lunette, je m'exerçois à connoître les

étoiles & à difcerner les conftellations. Je crois avoir dit que le jardin de M. *Noiret* étoit en terraffe; on voyoit du chemin tout ce qui s'y faifoit. Un foir des payfans paffant affez tard, me virent dans un grotefque équipage, occupé à mon opération. La lueur qui donnoit fur mon planifphere & dont ils ne voyoient pas la caufe, parce que la lumiere étoit cachée à leurs yeux par les bords du feau, ces quatre piquets, ce grand papier barbouillé de figures, ce cadre & le jeu de ma lunette qu'ils voyoient aller & venir, donnoit à cet objet un air de grimoire qui les effraya. Ma parure n'étoit pas propre à les raffurer : un chapeau clabaud par deffus mon bonnet, & un pet-en-l'air ouetté de Maman qu'elle m'avoit obligé de mettre, offroient à leurs yeux l'image d'un vrai forcier, & comme il étoit près de minuit ils ne douterent point que ce ne fût le commencement du fabat. Peu curieux d'en voir davantage ils fe fauverent très-alarmés, éveillerent leurs voifins pour leur conter leur vifion, & l'hiftoire courut fi bien que dès le lendemain chacun fut dans le voifinage que le fabat fe tenoit chez M. *Noiret*. Je ne fais ce qu'eût produit enfin cette rumeur, fi l'un des payfans témoin de mes conjurations n'en eût le même jour porté fa plainte

à deux Jésuites qui venoient nous voir, & qui sans savoir de quoi il s'agissoit les désabuserent par provision. Ils nous conterent l'histoire, je leur en dis la cause, & nous rimes beaucoup. Cependant il fut résolu, crainte de récidive que j'observerois désormais sans lumiere & que j'irois consulter le planisphere dans la maison. Ceux qui ont lu dans les *Lettres de la montagne* ma magie de Venise trouveront je m'assure, que j'avois de longue main une grande vocation pour être sorcier.

Tel étoit mon train de vie aux Charmettes quand je n'étois occupé d'aucuns soins champêtres; car ils avoient toujours la préférence, & dans ce qui n'excédoit pas mes forces, je travaillois comme un paysan; mais il est vrai que mon extrême foiblesse ne me laissoit gueres alors sur cet article que le mérite de la bonne volonté. D'ailleurs, je voulois faire à la fois deux ouvrages, & par cette raison je n'en faisois bien aucun. Je m'étois mis dans la tête de me donner par force de la mémoire; je m'obstinois à vouloir beaucoup apprendre par cœur. Pour cela je portois toujours avec moi quelque livre qu'avec une peine incroyable j'étudiois & repassois tout en travaillant. Je ne sais pas com-

ment l'opiniâtreté de ces vains & continuels efforts ne m'a pas enfin rendu ſtupide. Il faut que j'aye appris & rappris bien vingt fois les éclogues de *Virgile*, dont je ne ſais pas un ſeul mot. J'ai perdu ou dépareillé des multitudes de livres, par l'habitude que j'avois d'en porter partout avec moi, au colombier, au jardin, au verger, à la vigne. Occupé d'autre choſe je poſois mon livre au pied d'un arbre ou ſur la haye; partout j'oubliois de le reprendre, & ſouvent au bout de quinze jours je le retrouvois pourri ou rongé des fourmis & des limaçons. Cette ardeur d'apprendre devint une manie qui me rendoit comme hébèté, tout occupé que j'étois ſans ceſſe à marmoter quelque choſe entre mes dents.

Les écrits de Port-Royal & de l'Oratoire étant ceux que je liſois le plus fréquemment m'avoient rendu demi-Janſéniſte, & malgré toute ma confiance leur dure théologie m'épouvantoit quelquefois. La terreur de l'enfer, que juſques-là j'avois très-peu craint troubloit peu-à-peu ma ſécurité, & ſi Maman ne m'eût tranquilliſé l'ame, cette effrayante doctrine m'eût enfin tout-à-fait bouleverſé. Mon confeſſeur, qui étoit auſſi le ſien, contribuoit pour ſa part à me maintenir dans

une bonne aſſiette. C'étoit le Pere *Hemet*, Jéſuite, bon & ſage vieillard dont la mémoire me ſera toujours en vénération. Quoique Jéſuite, il avoit la ſimplicité d'un enfant, & ſa morale moins relâchée que douce étoit préciſément ce qu'il me falloit pour balancer les triſtes impreſſions du Janſéniſme. Ce bon homme & ſon compagnon le pere *Coppier*, venoient ſouvent nous voir aux Charmettes, quoique le chemin fût fort rude, & aſſez long pour des gens de leur âge. Leurs viſites me faiſoient grand bien : que Dieu veuille le rendre à leurs ames ; car ils étoient trop vieux alors pour que je les préſume en vie encore aujourd'hui. J'allois auſſi les voir à Chambery, je me familiariſois peu-à-peu avec leur maiſon ; leur bibliothéque étoit à mon ſervice ; le ſouvenir de cet heureux tems ſe lie avec celui des Jéſuites, au point de me faire aimer l'un par l'autre, & quoique leur doctrine m'ait toujours paru dangereuſe, je n'ai jamais pu trouver en moi le pouvoir de les haïr ſincerement.

Je voudrois ſavoir s'il paſſe quelquefois dans les cœurs des autres hommes des puérilités pareilles à celles qui paſſent quelquefois dans le mien. Au milieu de mes études & d'une vie innocente autant qu'on

la puiſſe mener, & malgré tout ce qu'on m'avoit pu dire, la peur de l'enfer m'agitoit encore ſouvent. Je me demandois : en quel état ſuis-je ? Si je mourois à l'inſtant-même, ſerois-je damné ? Selon mes Janſéniſtes la choſe étoit indubitable ; mais ſelon ma conſcience il me paroiſſoit que non. Toujours craintif, & flottant dans cette cruelle incertitude j'avois recours pour en ſortir aux expédiens les plus riſibles, & pour leſquels je ferois volontiers enfermer un homme ſi je lui en voyois faire autant. Un jour rêvant à ce triſte ſujet je m'exerçois machinalement à lancer des pierres contre les troncs des arbres, & cela avec mon adreſſe ordinaire, c'eſt-à-dire, ſans preſque en toucher aucun. Tout au milieu de ce bel exercice, je m'aviſai de m'en faire une eſpece de pronoſtic pour calmer mon inquiétude. Je me dis, je m'en vais jetter cette pierre contre l'arbre qui eſt vis-à-vis de moi. Si je le touche, ſigne de ſalut ; ſi je le manque, ſigne de damnation. Tout en diſant ainſi je jette ma pierre d'une main tremblante & avec un horrible battement de cœur, mais ſi heureuſement qu'elle va frapper au beau milieu de l'arbre ; ce qui véritablement n'étoit pas difficile ; car j'avois eu ſoin de le choiſir fort

gros & fort près. Depuis lors je n'ai plus douté de mon ſalut. Je ne ſais en me rappellant ce trait ſi je dois rire ou gémir ſur moi-même. Vous autres grands hommes qui riez ſurement, félicitez-vous, mais n'inſultez pas à ma miſere; car je vous jure que je la ſens bien.

Au reſte ces troubles, ces alarmes inſéparables peut-être de la dévotion, n'étoient pas un état permanent. Communément j'étois aſſez tranquille, & l'impreſſion que l'idée d'une mort prochaine faiſoit ſur mon ame, étoit moins de la triſteſſe qu'une langueur paiſible, & qui même avoit ſes douceurs. Je viens de retrouver parmi de vieux papiers une eſpece d'exhortation que je me faiſois à moi-même, & où je me félicitois de mourir à l'age où l'on trouve aſſez de courage en ſoi pour enviſager la mort, & ſans avoir éprouvé de grands maux ni de corps ni d'eſprit durant ma vie. Que j'avois bien raiſon! Un preſſentiment me faiſoit craindre de vivre pour ſouffrir. Il ſembloit que je prévoyois le ſort qui m'attendoit ſur mes vieux jours. Je n'ai jamais été ſi près de la ſageſſe que durant cette heureuſe époque. Sans grands remords ſur le paſſé; délivré des ſoucis de l'avenir, le ſentiment qui dominoit conſtamment dans

mon ame étoit de jouir du préſent. Les devots ont pour l'ordinaire une petite ſenſualité très-vive qui leur fait ſavourer avec délices les plaiſirs innocens qui leur ſont permis. Les mondains leur en font un crime je ne ſais pourquoi, ou plutôt je le ſais bien. C'eſt qu'ils envient aux autres la jouiſſance des plaiſirs ſimples dont eux-mêmes ont perdu le goût. Je l'avois ce goût, & je trouvois charmant de le ſatisfaire en ſureté de conſcience. Mon cœur neuf encore ſe livroit à tout avec un plaiſir d'enfant, ou plutôt ſi je l'oſe dire, avec une volupté d'ange : car en vérité ces tranquilles jouiſſances ont la ſérénité de celles du paradis. Des dînés faits ſur l'herbe à Montagnole, des ſoupés ſous le berceau, la récolte des fruits, les vendanges, les veillées à teiller avec nos gens, tout cela faiſoit pour nous autant de fètes auxquelles Maman prenoit le même plaiſir que moi. Des promenades plus ſolitaires avoient un charme plus grand encore, parce que le cœur s'épanchoit plus en liberté. Nous en fimes une entr'autres qui fait époque dans ma mémoire, un jour de St. Louis dont Maman portoit le nom. Nous partimes enſemble & ſeuls de bon matin après la meſſe qu'un Carme étoit venu nous dire à la pointe du jour

dans une chapelle attenante à la maison. J'avois proposé d'aller parcourir la côte opposée à celle où nous étions, & que nous n'avions point visitée encore. Nous avions envoyé nos provisions d'avance, car la course devoit durer tout le jour. Maman, quoiqu'un peu ronde & grasse ne marchoit pas mal; nous allions de colline en colline & de bois en bois, quelquefois au soleil & souvent à l'ombre; nous reposant de tems en tems, & nous oubliant des heures entieres; causant de nous, de notre union, de la douceur de notre sort, & faisant pour sa durée des vœux qui ne furent pas exaucés. Tout sembloit conspirer au bonheur de cette journée. Il avoit plu depuis peu; point de poussiere, & des ruisseaux bien courans. Un petit vent frais agitoit les feuilles, l'air étoit pur, l'horizon sans nuages; la sérénité régnoit au Ciel comme dans nos cœurs. Notre dîné fut fait chez un paysan & partagé avec sa famille qui nous bénissoit de bon cœur. Ces pauvres Savoyards sont si bonnes gens! Après le dîné nous gagnâmes l'ombre sous de grands arbres, où tandis que j'amassois des brins de bois sec pour faire notre café, Maman s'amusoit à herboriser parmi les broussailles, & avec les fleurs du bouquet que chemin faisant je lui avois ramassé,

elle me fit remarquer dans leur ſtructure mille choſes curieuſes qui m'amuſerent beaucoup & qui devoient me donner du goût pour la botanique, mais le moment n'étoit pas venu ; j'étois diſtrait par trop d'autres études. Une idée qui vint me frapper fit diverſion aux fleurs & aux plantes. La ſituation d'ame où je me trouvois, tout ce que nous avions dit & fait ce jour-là, tous les objets qui m'avoient frappé me rappellerent l'eſpece de rêve que tout éveillé j'avois fait à Annecy ſept ou huit ans auparavant, & dont j'ai rendu compte en ſon lieu. Les rapports en étoient ſi frappans, qu'en y penſant j'en fus ému juſqu'aux larmes. Dans un tranſport d'attendriſſement j'embraſſai cette chere amie. Maman, Maman, lui dis-je avec paſſion, ce jour m'a été promis depuis long-tems, & je ne vois rien au-delà. Mon bonheur grace à vous eſt à ſon comble, puiſſe-t-il ne pas décliner déſormais ! Puiſſe-t-il durer auſſi long-tems que j'en conſerverai le goût ! il ne finira qu'avec moi.

Ainſi coulerent mes jours heureux, & d'autant plus heureux que n'appercevant rien qui les dût troubler, je n'enviſageois en effet leur fin qu'avec la mienne. Ce n'étoit pas que la ſource de mes ſoucis fût abſolument tarie ; mais je lui voyois

prendre un autre cours que je dirigeois de mon mieux ſur des objets utiles, afin qu'elle portât ſon remede avec elle. Maman aimoit naturellement la campagne, & ce goût ne s'attiédiſſoit pas avec moi. Peu-à-peu elle prit celui des ſoins champêtres; elle aimoit à faire valoir les terres, & elle avoit ſur cela des connoiſſances dont elle faiſoit uſage avec plaiſir. Non contente de ce qui dépendoit de la maiſon qu'elle avoit priſe, elle louoit tantôt un champ, tantôt un pré. Enfin portant ſon humeur entreprenante ſur des objets d'agriculture, au lieu de reſter oiſive dans ſa maiſon, elle prenoit le train de devenir bientôt une groſſe fermiere. Je n'aimois pas trop à la voir ainſi s'étendre, & je m'y oppoſois tant que je pouvois; bien ſûr qu'elle ſeroit toujours trompée, & que ſon humeur libérale & prodigue porteroit toujours la dépenſe au de-là du produit. Toutefois je me conſolois en penſant que ce produit du moins ne ſeroit pas nul & lui aideroit à vivre. De toutes les entrepriſes qu'elle pouvoit former, celle-là me paroiſſoit la moins ruineuſe, & ſans y enviſager comme elle un objet de profit, j'y enviſageois une occupation continuelle qui la garantiroit des mauvaiſes affaires & des eſcrocs. Dans

cette idée je desirois ardemment de recouvrer autant de force & de santé qu'il m'en falloit pour veiller à ses affaires, pour être piqueur de ses ouvriers, ou son premier ouvrier, & naturellement l'exercice que cela me faisois faire, m'arrachant souvent à mes livres, & me distraisant sur mon état, devoit le rendre meilleur.

L'hiver suivant M. *Barillot* revenant d'Italie m'apporta quelques livres, entr'autres le Bontempi & la Cartella per musica du P. *Banchieri* qui me donnerent du goût pour l'histoire de la musique & pour les recherches théoriques de ce bel art. M. *Barillot* resta quelque tems avec nous, & comme j'étois majeur depuis plusieurs mois, il fut convenu que j'irois le printems suivant à Geneve redemander le bien de ma mere ou du moins la part qui m'en revenoit, en attendant qu'on sût ce que mon frere étoit devenu. Cela s'exécuta comme il avoit été résolu. J'allai à Geneve, mon pere y vint de son côté. Depuis long-tems il y revenoit sans qu'on lui cherchât querelle, quoiqu'il n'eût jamais purgé son décret : mais comme on avoit de l'estime pour son courage & du respect pour sa probité, on feignoit d'avoir oublié son affaire, & les Magistrats occupés du grand projet qui éclata peu après, ne

vouloient pas effaroucher avant le tems la bourgeoiſie, en lui rappellant mal-à-propos leur ancienne partialité.

Je craignois qu'on ne me fit des difficultés ſur mon changement de religion; l'on n'en fit aucune. Les loix de Geneve ſont à cet égard moins dures que celles de Berne, où, quiconque change de religion, perd non-ſeulement ſon état mais ſon bien. Le mien ne me fut donc pas diſputé, mais ſe trouva je ne ſais comment, réduit à fort peu de choſe. Quoiqu'on fût à peu près ſûr que mon frere étoit mort, on n'en avoit point de preuve juridique. Je manquois de titres ſuffiſans pour réclamer ſa part, & je la laiſſai ſans regret pour aider à vivre à mon pere qui en a joui tant qu'il a vécu. Si-tôt que les formalités de juſtice furent faites, & que j'eus reçu mon argent, j'en mis quelque partie en livres, & je volai porter le reſte aux pieds de Maman. Le cœur me battoit de joie durant la route, & le moment où je dépoſai cet argent dans ſes mains, me fut mille fois plus doux que celui où il entra dans les miennes. Elle le reçut avec cette ſimplicité des belles ames qui faiſant ces choſes-là ſans effort, les voyent ſans admiration. Cet argent fut employé preſque tout entier à mon uſage, & cela avec

une égale ſimplicité. L'emploi en eût exactement été le même, s'il lui fût venu d'autre part.

Cependant ma ſanté ne ſe rétabliſſoit point. Je dépériſſois au contraire à vue d'œil. J'étois pâle comme un mort, & maigre comme un ſquelette. Mes battemens d'arteres étoient terribles, mes palpitations plus fréquentes, j'étois continuellement oppreſſé, & ma foibleſſe enfin devint telle que j'avois peine à me mouvoir; je ne pouvois preſſer le pas ſans étouffer, je ne pouvois me baiſſer ſans avoir des vertiges, je ne pouvois ſoulever le plus léger fardeau; j'étois réduit à l'inaction la plus tourmentante pour un homme auſſi remuant que moi. Il eſt certain qu'il ſe mêloit à tout cela beaucoup de vapeurs. Les vapeurs ſont les maladies des gens heureux; c'étoit la mienne : les pleurs que je verſois ſouvent ſans raiſon de pleurer, les frayeurs vives au bruit d'une feuille ou d'un oiſeau; l'inégalité d'humeur dans le calme de la plus douce vie, tout cela marquoit cet ennui du bien être qui fait pour ainſi dire extravaguer la ſenſibilité. Nous ſommes ſi peu faits pour être heureux ici bas qu'il faut néceſſairement que l'ame ou le corps ſouffrent quand ils ne ſouffrent pas tous les

deux, & que le bon état de l'un fait preſque toujours tort à l'autre. Quand j'aurois pu jouir délicieuſement de la vie, ma machine en décadence m'en empêchoit, ſans qu'on pût dire où la cauſe du mal avoit ſon vrai ſiege. Dans la ſuite malgré le déclin des ans & des maux très-réels & très-graves, mon corps ſemble avoir repris des forces pour mieux ſentir mes malheurs, & maintenant que j'écris ceci, infirme & preſque ſexagénaire; accablé de douleurs de toute eſpece, je me ſens pour ſouffrir plus de vigueur & de vie que je n'en eus pour jouir à la fleur de mon âge & dans le ſein du plus vrai bonheur.

Pour m'achever, ayant fait entrer un peu de phyſiologie dans mes lectures, je m'étois mis à étudier l'anatomie, & paſſant en revue la multitude & le jeu des pieces qui compoſoient ma machine, je m'attendois à ſentir détraquer tout cela vingt fois le jour, loin d'être étonné de me trouver mourant, je l'étois que je puſſe encore vivre, & je ne liſois pas la deſcription d'une maladie que je ne cruſſe être la mienne. Je ſuis ſûr que ſi je n'avois pas été malade je le ſerois devenu par cette fatale étude. Trouvant dans chaque maladie des ſymptômes de la mienne je

croyois les avoir toutes, & j'en gagnai par-dessus une plus cruelle encore dont je m'étois cru délivré ; la fantaisie de guérir ; c'en est une difficile à éviter quand on se met à lire des livres de médecine. A force de chercher, de réfléchir, de comparer, j'allai m'imaginer que la base de mon mal étoit un polype au cœur, & *Salomon* lui-même parut frappé de cette idée. Raisonnablement je devois partir de cette opinion pour me confirmer dans ma résolution précédente. Je ne fis point ainsi. Je tendis tous les ressorts de mon esprit pour chercher comment on pouvoit guérir d'un polype au cœur, résolu d'entreprendre cette merveilleuse cure. Dans un voyage qu'*Anet* avoit fait à Montpellier pour aller voir le jardin des plantes & le démonstrateur M. *Sauvages*, on lui avoit dit que M. *Fizes* avoit guéri un pareil polype. Maman s'en souvint & m'en parla. Il n'en fallut pas davantage pour m'inspirer le desir d'aller consulter M. *Fizes*. L'espoir de guérir me fait retrouver du courage & des forces pour entreprendre ce voyage. L'argent venu de Geneve en fournit le moyen. Maman loin de m'en détourner m'y exhorte ; & me voilà parti pour Montpellier.

Je n'eus pas besoin d'aller si loin pour

trouver le médecin qu'il me falloit. Le cheval me fatiguant trop, j'avois pris une chaise à Grenoble. A Moirans cinq ou six autres chaises arriverent à la file après la mienne. Pour le coup c'étoit vraiment l'aventure des brancards. La plupart des ces chaises étoient le cortege d'une nouvelle mariée appellée Madame de***. Avec elle étoit une autre femme appellée Madame *N****, moins jeune & moins belle que Madame de***, mais non moins aimable, & qui de Romans où s'arrêtoit celle-ci devoit poursuivre sa route jusqu'au***. près le Pont du St. Esprit. Avec la timidité qu'on me connoît, on s'attend que la connoissance ne fut pas si-tôt faite avec des femmes brillantes & la suite qui les entouroit : mais enfin suivant la même route, logeant dans les mêmes auberges, & sous peine de passer pour un loup-garou, forcé de me présenter à la même table, il falloit bien que cette connoissance se fit ; elle se fit donc, & même plutôt que je n'aurois voulu ; car tout ce fracas ne convenoit gueres à un malade & sur-tout à un malade de mon humeur. Mais la curiosité rend ces coquines de femmes si insinuantes, que pour parvenir à connoître un homme, elles commencent par lui faire tourner la

tête. Ainſi arriva de moi. Madame de***. trop entourée de ſes jeunes roquets, n'avoit gueres le tems de m'agacer, & d'ailleurs ce n'en étoit pas la peine, puiſque nous allions nous quitter; mais Madame *N****, moins obſédée, avoit des proviſions à faire pour ſa route : voilà Madame *N****. qui m'entreprend, & adieu le pauvre *Jean-Jaques*, ou plutôt adieu la fievre, les vapeurs, le polype, tout part auprès d'elle, hors certaines palpitations qui me reſterent & dont elle ne vouloit pas me guérir. Le mauvais état de ma ſanté fut le premier texte de notre connoiſſance. On voyoit que j'étois malade, on ſavoit que j'allois à Montpellier, & il faut que mon air & mes manieres n'annonçaſſent pas un débauché; car il fut clair dans la ſuite qu'on ne m'avoit pas ſoupçonné d'aller y faire un tour de caſſerolle. Quoique l'état de maladie ne ſoit pas pour un homme une grande recommandation près des Dames, il me rendit toutefois intéreſſant pour celles-ci. Le matin elles envoyoient ſavoir de mes nouvelles, & m'inviter à prendre le chocolat avec elles; elles s'informoient comment j'avois paſſé la nuit. Une fois, ſelon ma louable coutume de parler ſans penſer, je répondis que je ne ſavois pas. Cet-

te réponſe leur fit croire que j'étois fou; elles m'examinerent davantage, & cet examen ne me nuiſit pas. J'entendis une fois Madame de ***. dire à ſon amie : il manque de monde, mais il eſt aimable. Ce mot me raſſura beaucoup, & fit que je le devins en effet.

En ſe familiariſant il falloit parler de ſoi, dire d'où l'on venoit, qui l'on étoit. Cela m'embarraſſoit; car je ſentois très-bien que parmi la bonne compagnie, & avec des femmes galantes ce mot de nouveau converti m'alloit tuer. Je ne ſais par quelle bizarrerie je m'aviſai de paſſer pour Anglois. Je me donnai pour Jacobite, on me prit pour tel; je m'appellai *Dudding*, & l'on m'appella M. *Dudding*. Un maudit Marquis de ***. qui étoit là, malade ainſi que moi, vieux au par-deſſus, & d'aſſez mauvaiſe humeur, s'aviſa de lier converſation avec M. *Dudding*. Il me parla du Roi Jaques, du Prétendant, de l'ancienne Cour de St. Germain. J'étois ſur les épines. Je ne ſavois de tout cela que le peu que j'en avois lu dans le Comte Hamilton & dans les gazettes; cependant je fis de ce peu ſi bon uſage que je me tirai d'affaire : heureux qu'on ne ſe fût pas aviſé de me queſtionner ſur la langue angloiſe dont je ne ſavois pas un ſeul mot.

Toute la compagnie ſe convenoit & voyoit à regret le moment de ſe quitter. Nous faiſions des journées de limaçons. Nous nous trouvâmes un dimanche à St. Marcellin; Madame *N****. voulut aller à la meſſe, j'y fus avec elle; cela faillit à gâter mes affaires. Je me comportai comme j'ai toujours fait. Sur ma contenance modeſte & recueillie, elle me crut dévot & prit de moi la plus mauvaiſe opinion du monde, comme elle me l'avoua deux jours après. Il me fallut enſuite beaucoup de galanterie pour effacer cette mauvaiſe impreſſion, ou plutôt Madame *N****. en femme d'expérience & qui ne ſe rebutoit pas aiſément, voulut bien courir les riſques de ſes avances pour voir comment je m'en tirerois. Elle m'en fit beaucoup, & de telles, que bien éloigné de préſumer de ma figure, je crus qu'elle ſe moquoit de moi. Sur cette folie il n'y eut ſorte de bètiſes que je ne fiſſe; c'étoit pis que le Marquis du *Legs*. Madame *N****. tint bon, me fit tant d'agaceries & me dit des choſes ſi tendres, qu'un homme beaucoup moins ſot eût eu bien de la peine à prendre tout cela férieuſement. Plus elle en faiſoit, plus elle me confirmoit dans mon idée, & ce qui me tourmentoit davantage étoit qu'à bon compte je me prenois

nois d'amour tout de bon. Je me diſois & je lui diſois en ſoupirant : ah ! que tout cela n'eſt-il vrai ! je ſerois le plus heureux des hommes. Je crois que ma ſimplicité de novice ne fit qu'irriter ſa fantaiſie ; elle n'en voulut pas avoir le démenti.

Nous avions laiſſé à Romans Madame de ***. & ſa ſuite. Nous continuions notre route le plus lentement & le plus agréablement du monde, Madame *N****. le Marquis de ***. & moi. Le Marquis quoique malade & grondeur, étoit un aſſez bon homme, mais qui n'aimoit pas trop à manger ſon pain à la fumée du rôti. Madame *N****. cachoit ſi peu le goût qu'elle avoit pour moi, qu'il s'en apperçut plutôt que moi-même, & ſes ſarcaſmes malins auroient dû me donner au moins la confiance que je n'oſois prendre aux bontés de la Dame, ſi par un travers d'eſprit dont moi ſeul étois capable, je ne m'étois imaginé qu'ils s'entendoient pour me perſiffler. Cette ſotte idée acheva de me renverſer la tête, & me fit faire le plus plat perſonnage, dans une ſituation où mon cœur étant réellement pris m'en pouvoit dicter un aſſez brillant. Je ne conçois pas comment Madame N***. ne ſe rebuta pas de ma mauſſaderie, & ne me congédia pas avec le dernier mépris. Mais

c'étoit une femme d'esprit qui savoit discerner son monde, & qui voyoit bien qu'il y avoit plus de bêtise que de tiédeur dans mes procédés.

Elle parvint enfin à se faire entendre, & ce ne fut pas sans peine. A Valence nous étions arrivés pour dîner, & selon notre louable coutume nous y passâmes le reste du jour. Nous étions logés hors de la ville à St. Jaques, je me souviendrai toujours de cette auberge ainsi que de la chambre que Madame *N****. y occupoit. Après le dîné elle voulut se promener; elle savoit que le Marquis n'étoit pas allant : c'étoit le moyen de se ménager un tête-à-tête dont elle avoit bien résolu de tirer parti; car il n'y avoit plus de tems à perdre pour en avoir à mettre à profit. Nous nous promenions autour de la ville, le long des fossés. Là je repris la longue histoire de mes complaintes, auxquelles elle répondoit d'un ton si tendre, me pressant quelquefois contre son cœur le bras qu'elle tenoit, qu'il falloit une stupidité pareille à la mienne pour m'empêcher de vérifier si elle parloit sérieusement. Ce qu'il y avoit d'impayable étoit que j'étois moi-même excessivement ému. J'ai dit qu'elle étoit aimable; l'amour la rendoit charmante; il lui rendoit tout l'éclat de la premiere jeu-

neſſe, & elle ménageoit ſes agaceries avec tant d'art qu'elle auroit ſéduit un homme à l'épreuve. J'étois donc fort mal à mon aiſe & toujours ſur le point de m'émanciper. Mais la crainte d'offenſer ou de déplaire ; la frayeur plus grande encore d'être hué, ſifflé, berné, de fournir une hiſtoire à table, & d'ètre complimenté ſur mes entrepriſes par l'impitoyable Marquis, me retinrent au point d'ètre indigné moi-même de ma ſotte honte, & de ne la pouvoir vaincre en me la reprochant. J'étois au ſupplice ; j'avois déja quitté mes propos de Céladon dont je ſentois tout le ridicule en ſi beau chemin ; ne ſachant plus quelle contenance tenir ni que dire, je me taiſois ; j'avois l'air boudeur ; enfin je faiſois tout ce qu'il falloit pour m'attirer le traitement que j'avois redouté. Heureuſement Madame *N* ***. prit un parti plus humain. Elle interrompit bruſquement ce ſilence en paſſant un bras autour de mon cou, & dans l'inſtant ſa bouche parla trop clairement ſur la mienne pour me laiſſer mon erreur. La criſe ne pouvoit ſe faire plus à propos. Je devins aimable. Il en étoit tems. Elle m'avoit donné cette confiance dont le défaut m'a preſque toujours empêché d'être moi. Je le fus alors. Jamais mes yeux, mes ſens, mon cœur &

ma bouche n'ont ſi bien parlé; jamais je n'ai ſi pleinement reparé mes torts, & ſi cette petite conquète avoit coûté des ſoins à Madame *N****. j'eus lieu de croire qu'elle n'y avoit pas regret.

Quand je vivrois cent ans je ne me rappellerois jamais ſans plaiſir le ſouvenir de cette charmante femme. Je dis charmante, quoiqu'elle ne fût ni belle ni jeune; mais n'étant non plus ni laide ni vieille, elle n'avoit rien dans ſa figure qui empêchât ſon eſprit & ſes graces de faire tout leur effet. Tout au contraire des autres femmes, ce qu'elle avoit de moins frais étoit le viſage, & je crois que le rouge le lui avoit gâté. Elle avoit ſes raiſons pour être facile : c'étoit le moyen de valoir tout ſon prix. On pouvoit la voir ſans l'aimer, mais non pas la poſſéder ſans l'adorer, & cela prouve, ce me ſemble, qu'elle n'étoit pas toujours auſſi prodigue de ſes bontés qu'elle le fut avec moi. Elle s'étoit priſe d'un goût trop prompt & trop vif pour être excuſable, mais où le cœur entroit du moins autant que les ſens, & durant le tems court & délicieux que je paſſai auprès d'elle, j'eus lieu de croire aux ménagemens forcés qu'elle m'impoſoit, que quoique ſenſuelle & voluptueuſe elle aimoit encore mieux ma ſanté que ſes plaiſirs.

Notre intelligence n'échappa pas au Marquis. Il n'en tiroit pas moins ſur moi : au contraire il me traitoit plus que jamais en pauvre amoureux tranſi, martyr des rigueurs de ſa Dame. Il ne lui échappa jamais un mot, un ſourire, un regard qui pût me faire ſoupçonner qu'il nous eût devinés, & je l'aurois cru notre dupe, ſi Madame *N****. qui voyoit mieux que moi, ne m'eût dit qu'il ne l'étoit pas, mais qu'il étoit galant homme ; & en effet on ne ſauroit avoir des attentions plus honnêtes, ni ſe comporter plus poliment qu'il fit toujours, même envers moi, ſauf ſes plaiſanteries, ſur-tout depuis mon ſuccès : il m'en attribuoit l'honneur peut-être, & me ſuppoſoit moins ſot que je ne l'avois paru ; il ſe trompoit comme on a vu, mais n'importe ; je profitois de ſon erreur, & il eſt vrai qu'alors les rieurs étant pour moi, je prêtois le flanc de bon cœur & d'aſſez bonne grace à ſes épigrammes, & j'y ripoſtois quelquefois même aſſez heureuſement, tout fier de me faire honneur auprès de Madame *N****. de l'eſprit qu'elle m'avoit donné. Je n'étois plus le même homme.

Nous étions dans un pays & dans une ſaiſon de bonne chere. Nous la faiſions par-tout excellente, grace aux bons ſoins du Marquis. Je me ſerois pourtant paſſé

qu'il les étendit juſqu'à nos chambres; mais il envoyoit devant ſon laquais pour les retenir, & le coquin, ſoit de ſon chef, ſoit par l'ordre de ſon maître, le logeoit toujours à côté de Madame *N* * * *. & me fourroit à l'autre bout de la maiſon; mais cela ne m'embarraſſoit gueres, & nos rendez-vous n'en étoient que plus piquans. Cette vie délicieuſe dura quatre ou cinq jours pendant leſquels je m'enivrai des plus douces voluptés. Je les goûtai pures, vives, ſans aucun mêlange de peines, ce ſont les premieres & les ſeules que j'aye ainſi goûtées, & je puis dire que je dois à Madame *N* * * *. de ne pas mourir ſans avoir connu le plaiſir.

Si ce que je ſentois pour elle n'étoit pas préciſément de l'amour, c'étoit du moins un retour ſi tendre pour celui qu'elle me témoignoit, c'étoit une ſenſualité ſi brûlante dans le plaiſir, & une intimité ſi douce dans les entretiens, qu'elle avoit tout le charme de la paſſion ſans en avoir le délire qui tourne la tête & fait qu'on ne ſait pas jouir. Je n'ai ſenti l'amour vrai qu'une ſeule fois en ma vie, & ce ne fut pas auprès d'elle. Je ne l'aimois pas non plus comme j'avois aimé & comme j'aimois Madame de *Warens*; mais c'étoit pour cela même que je la poſſédois cent fois mieux.

Près de Maman, mon plaiſir étoit toujours troublé par un ſentiment de triſteſſe, par un ſecret ſerrement de cœur que je ne ſurmontois pas ſans peine; au lieu de me féliciter de la poſſéder, je me reprochois de l'avilir. Près de Madame *N****. au contraire, fier d'être homme & d'être heureux, je me livrois à mes ſens avec joie, avec confiance, je partageois l'impreſſion que je faiſois ſur les ſiens; j'étois aſſez à moi pour contempler avec autant de vanité que de volupté mon triomphe, & pour tirer de-là dequoi le redoubler.

Je ne me ſouviens pas de l'endroit où nous quitta le Marquis qui étoit du pays; mais nous nous trouvâmes ſeuls avant d'arriver à Montelimar, & dès-lors Madame *N****. établit ſa femme-de-chambre dans ma chaiſe, & je paſſai dans la ſienne avec elle. Je puis aſſurer que la route ne nous ennuyoit pas de cette maniere, & j'aurois eu bien de la peine à dire comment le pays que nous parcourions étoit fait. A Montelimar elle eut des affaires qui l'y retinrent trois jours, durant leſquels elle ne me quitta pourtant qu'un quart-d'heure pour une viſite qui lui attira des importunités déſolantes & des invitations qu'elle n'eut garde d'accepter. Elle prétexta des incommodités

qui ne nous empêcherent pourtant pas d'aller nous promener tous les jours tête-à-tête dans le plus beau pays & ſous le plus beau ciel du monde. Oh, ces trois jours! J'ai dû les regretter quelquefois; il n'en eſt plus revenu de ſemblables.

Des amours de voyage ne ſont pas faits pour durer. Il fallut nous ſéparer, & j'avoue qu'il en étoit tems; non que je fuſſe raſſaſié, ni prêt à l'être; je m'attachois chaque jour davantage; mais malgré toute la diſcrétion de la Dame, il ne me reſtoit gueres que la bonne volonté. Nous donnâmes le change à nos regrets par des projets pour notre réunion. Il fut décidé que puiſque ce régime me faiſoit du bien j'en uſerois, & que j'irois paſſer l'hiver au***. ſous la direction de Madame N***. Je devois ſeulement reſter à Montpellier cinq ou ſix ſemaines, pour lui laiſſer le tems de préparer les choſes de maniere à prévenir les caquets. Elle me donna d'amples inſtructions ſur ce que je devois ſavoir, ſur ce que je devois dire, ſur la maniere dont je devois me comporter. En attendant nous devions nous écrire. Elle me parla beaucoup & & ſérieuſement du ſoin de ma ſanté; m'exhorta de conſulter d'habiles gens, d'être très-attentif à tout ce qu'ils me preſcriroient, & ſe chargea, quelque ſé-

vere que pût être leur ordonnance, de me la faire exécuter tandis que je ſerois auprès d'elle. Je crois qu'elle parloit ſincérement, car elle m'aimoit : elle m'en donna mille preuves plus ſures que des faveurs. Elle jugea par mon équipage, que je ne nageois pas dans l'opulence ; quoiqu'elle ne fût pas riche elle-même, elle voulut à notre ſéparation me forcer de partager ſa bourſe qu'elle apportoit de Grenoble aſſez bien garnie, & j'eus beaucoup de peine à m'en défendre. Enfin je la quittai le cœur tout plein d'elle, & lui laiſſant, ce me ſemble, un véritable attachement pour moi.

J'achevois ma route en la recommençant dans mes ſouvenirs, & pour le coup très-content d'être dans une bonne chaiſe pour y rêver plus à mon aiſe aux plaiſirs que j'avois goûtés, & à ceux qui m'étoient promis. Je ne penſois qu'au ***. & à la charmante vie qui m'y attendoit. Je ne voyois que Madame N***. & ſes entours. Tout le reſte de l'univers n'étoit rien pour moi, Maman même été oubliée. Je m'occupois à combiner dans ma tête tous les détails dans leſquels Madame N***. étoit entrée pour me faire d'avance une idée de ſa demeure, de ſon voiſinage, de ſes ſociétés, de toute ſa ma-

niere de vivre. Elle avoit une fille dont elle m'avoit parlé très-ſouvent en mere idolâtre. Cette fille avoit quinze ans paſſés; elle étoit vive, charmante, & d'un caractere aimable. On m'avoit promis que j'en ſerois careſſé, je n'avois pas oublié cette promeſſe, & j'étois fort curieux d'imaginer comment Mademoiſelle *N****. traiteroit le bon ami de ſa Maman. Tels furent les ſujets de mes rêveries depuis le Pont St. Eſprit juſqu'à Remoulin. On m'avoit dit d'aller voir le Pont-du-Gard; je n'y manquai pas. Après un déjeûné d'excellentes figues, je pris un guide & j'allai voir le Pont-du-Gard. C'étoit le premier ouvrage des Romains que j'euſſe vu. Je m'attendois à voir un monument digne des mains qui l'avoient conſtruit. Pour le coup l'objet paſſa mon attente, & ce fut la ſeule fois en ma vie. Il n'appartenoit qu'aux Romains de produire cet effet. L'aſpect de ce ſimple & noble ouvrage me frappa d'autant plus qu'il eſt au milieu d'un déſert où le ſilence & la ſolitude rendent l'objet plus frappant & l'admiration plus vive; car ce prétendu pont n'étoit qu'un aqueduc. On ſe demande quelle force a tranſporté ces pierres énormes ſi loin de toute carriere, & a réuni les bras de tant de milliers d'hom-

mes dans un lieu où il n'en habite aucun ? Je parcourus les trois étages de ce ſuperbe édifice que le reſpect m'empêchoit preſque d'oſer fouler ſous mes pieds. Le retentiſſement de mes pas ſous ces immenſes voûtes me faiſoit croire entendre la forte voix de ceux qui les avoient bâties. Je me perdois comme un inſecte dans cette immenſité. Je ſentois tout en me faiſant petit, je ne ſais quoi qui m'élevoit l'ame, & je me diſois en ſoupirant : que ne ſuis-je né Romain ! Je reſtai là pluſieurs heures dans une contemplation raviſſante. Je m'en revins diſtrait & rêveur, & cette rêverie ne fut pas favorable à Madame *N****. Elle avoit bien ſongé à me prémunir contre les filles de Montpellier, mais non pas contre le Pont-du-Gard. On ne s'aviſe jamais de tout.

A Nîmes j'allai voir les Arênes ; c'eſt un ouvrage beaucoup plus magnifique que le Pont-du-Gard, & qui me fit beaucoup moins d'impreſſion, ſoit que mon admiration ſe fût épuiſée ſur le premier objet, ſoit que la ſituation de l'autre au milieu d'une ville fût moins propre à l'exciter. Ce vaſte & ſuperbe Cirque eſt entouré de vilaines petites maiſons, & d'autres maiſons plus petites & plus vilaines

encore en rempliſſent l'Arêne, de ſorte que le tout ne produit qu'un effet diſparate & confus, où le regret & l'indignation étouffent le plaiſir & la ſurpriſe. J'ai vu depuis le Cirque de Vérone infiniment plus petit & moins beau que celui de Nîmes, mais entretenu & conſervé avec toute la décence & la propreté poſſibles, & qui par cela même me fit une impreſſion plus forte & plus agréable. Les François n'ont ſoin de rien & ne reſpectent aucun monument. Ils ſont tout feu pour entreprendre & ne ſavent rien finir ni rien entretenir.

J'étois changé à tel point & ma ſenſualité miſe en exercice s'étoit ſi bien éveillée que je m'arrêtai un jour au Pont-de-Lunel pour y faire bonne chere, avec de la compagnie qui s'y trouva. Ce cabaret le plus eſtimé de l'Europe, méritoit alors de l'être. Ceux qui le tenoient avoient ſu tirer parti de ſon heureuſe ſituation pour le tenir abondamment approviſionné & avec choix. C'étoit réellement une choſe curieuſe de trouver dans une maiſon ſeule & iſolée au milieu de la campagne, une table fournie en poiſſon de mer & d'eau douce, en gibier excellent, en vins fins, ſervie avec ces attentions & ces ſoins qu'on ne trouve

que chez les grands & les riches, & tout cela pour vos trente-cinq ſous. Mais le Pont-de-Lunel ne reſta pas long-tems ſur ce pied, & à force d'uſer ſa réputation, il la perdit enfin tout-à-fait.

J'avois oublié durant ma route que j'étois malade; je m'en ſouvins en arrivant à Montpellier. Mes vapeurs étoient bien guéries, mais tous mes autres maux me reſtoient, & quoique l'habitude m'y rendit moins ſenſible, c'en étoit aſſez pour ſe croire mort à qui s'en trouveroit attaqué tout d'un coup. En effet ils étoient moins douloureux qu'effrayans, & faiſoient plus ſouffrir l'eſprit que le corps dont ils ſembloient annoncer la deſtruction. Cela faiſoit que diſtrait par des paſſions vives je ne ſongeois plus à mon état; mais comme il n'étoit pas imaginaire, je le ſentois ſi-tôt que j'étois de ſang-froid. Je ſongeai donc ſérieuſement aux conſeils de Madame *N****. & au but de mon voyage. J'allai conſulter les praticiens les plus illuſtres, ſur-tout M. *Fizes*, & pour ſurabondance de précaution je me mis en penſion chez un médecin. C'étoit un Irlandois appellé *Fitz-Moris*, qui tenoit une table aſſez nombreuſe d'étudians en médecine, & il y avoit cela de commode pour un malade à s'y mettre, que M. *Fitz-*

Moris se contentoit d'une pension honnète pour la nourriture & ne prenoit rien de ses pensionnaires pour ses soins, comme médecin. Il se chargea de l'exécution des ordonnances de M. *Fizes*, & de veiller sur ma santé. Il s'acquitta fort bien de cet emploi quant au régime; on ne gagnoit pas d'indigestions à cette pension-là, & quoique je ne sois pas fort sensible aux privations de cette espece, les objets de comparaison étoient si proches que je ne pouvois m'empêcher de trouver quelquefois en moi-même, que *M****. étoit un meilleur pourvoyeur que M. *Fitz-Moris*. Cependant comme on ne mourroit pas de faim, non plus, & que toute cette jeunesse étoit fort gaie, cette maniere de vivre me fit du bien réellement, & m'empêcha de retomber dans mes langueurs. Je passois la matinée à prendre des drogues, sur-tout je ne sais quelles eaux, je crois les eaux de Vals, & à écrire à Madame *N****. car la correspondance alloit son train, & *Rousseau* se chargeoit de retirer les lettres de son ami *Dudding*. A midi j'allois faire un tour à la Canourgue avec quelqu'un de nos jeunes commençaux, qui tous étoient de très-bons enfans; on se rassembloit, on alloit dîner. Après diné, une importante affaire occupoit la plupart d'entre nous jusqu'au

soir : c'étoit d'aller hors de la ville jouer le goûté en deux ou trois parties de mail. Je ne jouois pas ; je n'en avois ni la force ni l'adresse, mais je pariois, & suivant avec l'intérêt du pari, nos joueurs & leurs boules à travers des chemins raboteux & pleins de pierres, je faisois un exercice agréable & salutaire qui me convenoit tout-à-fait. On goûtoit dans un cabaret hors de la ville. Je n'ai pas besoin de dire que ces goûtés étoient gais, mais j'ajouterai qu'ils étoient assez décens, quoique les filles du cabaret fussent jolies. M. *Fitz-Moris*, grand joueur de mail, étoit notre président, & je puis dire, malgré la mauvaise réputation des étudians, que je trouvai plus de mœurs & d'honnêteté parmi toute cette jeunesse, qu'il ne seroit aisé d'en trouver dans le même nombre d'hommes faits. Ils étoient plus bruyans que crapuleux, plus gais que libertins, & je me monte si aisément à un train de vie quand il est volontaire, que je n'aurois pas mieux demandé que de voir durer celui-là toujours. Il y avoit parmi ces étudians plusieurs Irlandois avec lesquels je tâchois d'apprendre quelques mots d'Anglois par précaution pour le ***. car le tems approchoit de m'y rendre. Madame *N****. m'en pressoit chaque ordinaire, & je me préparois à lui obéir. Il

étoit clair que mes médecins, qui n'avoient rien compris à mon mal, me regardoient comme un malade imaginaire & me traitoient ſur ce pied, avec leur ſquine, leurs eaux & leur petit-lait. Tout au contraire des théologiens, les médecins & les philoſophes n'admettent pour vrai que ce qu'ils peuvent expliquer, & font de leur intelligence la meſure des poſſibles. Ces Meſſieurs ne connoiſſoient rien à mon mal; donc je n'étois pas malade : car comment ſuppoſer que des Docteurs ne ſuſſent pas tout? Je vis qu'ils ne cherchoient qu'à m'amuſer & me faire manger mon argent, & jugeant que leur ſubſtitut du * * *. feroit cela tout auſſi bien qu'eux, mais plus agréablement, je réſolus de lui donner la préférence, & je quittai Montpellier dans cette ſage intention.

Je partis vers la fin de Novembre après ſix ſemaines ou deux mois de ſéjour dans cette ville, où je laiſſai une douzaine de louis ſans aucun profit pour ma ſanté ni pour mon inſtruction, ſi ce n'eſt un cours d'anatomie commencé ſous M. *Fitz-Moris*, & que je fus obligé d'abandonner par l'horrible puanteur des cadavres qu'on diſſéquoit, & qu'il me fut impoſſible de ſupporter.

Mal à mon aiſe au-dedans de moi ſur la

réſolution que j'avois priſe, j'y réfléchiſſois en m'avançant toujours vers le Pont St. Eſprit, qui étoit également la route du ***. & de Chambery. Les ſouvenirs de Maman & ſes lettres, quoique moins fréquentes que celles de Madame *N****. réveilloient dans mon cœur des remords que j'avois étouffés durant ma premiere route. Ils devinrent ſi vifs au retour que, balançant l'amour du plaiſir, ils me mirent en état d'écouter la raiſon ſeule. D'abord dans le rôle d'avanturier que j'allois recommencer je pouvois être moins heureux que la premiere fois; il ne falloit dans tout le ***. qu'une ſeule perſonne qui eût été en Angleterre, qui connût les Anglois, ou qui ſût leur langue, pour me démaſquer. La famille de Madame N***. pouvoit ſe prendre de mauvaiſe humeur contre moi, & me traiter peu honnêtement. Sa fille à laquelle malgré moi je penſois plus qu'il n'eût fallu, m'inquiétoit encore. Je tremblois d'en devenir amoureux, & cette peur faiſoit déjà la moitié de l'ouvrage. Allois-je donc pour prix des bontés de la mere, chercher à corrompre ſa fille, à lier le plus déteſtable commerce, à mettre la diſſention, le déshonneur, le ſcandale & l'enfer dans ſa maiſon? Cette idée me

fit horreur, je pris bien la ferme résolution de me combattre & de me vaincre si ce malheureux penchant venoit à se déclarer. Mais pourquoi m'exposer à ce combat? Quel misérable état de vivre avec la mere dont je serois rassasié, & de brûler pour la fille sans oser lui montrer mon cœur? Quelle nécessité d'aller chercher cet état, & m'exposer aux malheurs, aux affronts, aux remords, pour des plaisirs dont j'avois d'avance épuisé le plus grand charme: car il est certain que ma fantaisie avoit perdu sa premiere vivacité. Le goût du plaisir y étoit encore, mais la passion n'y étoit plus. A cela se mêloient des réflexions relatives à ma situation, à mes devoirs, à cette Maman si bonne, si généreuse, qui déja chargée de dettes, l'étoit encore de mes folles dépenses, qui s'épuisoit pour moi, & que je trompois si indignement. Ce reproche devint si vif qu'il emporta à la fin. En approchant du St. Esprit, je pris la résolution de brûler l'étape du ***. & de passer tout droit. Je l'exécutai courageusement, avec quelques soupirs, je l'avoue; mais aussi avec cette satisfaction intérieure que je goûtois pour la premiere fois de ma vie de me dire, je mérite ma propre estime: je sais préférer mon devoir à mon plaisir. Voilà la pre-

miere obligation véritable que j'aye à l'étude. C'étoit elle qui m'avoit appris à réfléchir, à comparer. Après les principes ſi purs que j'avois adoptés il y avoit peu de tems; après les regles de ſageſſe & de vertu que je m'étois faites & que je m'étois ſenti ſi fier de ſuivre; la honte d'être ſi peu conſéquent à moi-même, de démentir ſi-tôt & ſi haut mes propres maximes, l'emporta ſur la volupté: l'orgueil eut peut-être autant de part à ma réſolution que la vertu; mais ſi cet orgueil n'eſt pas la vertu même, il a des effets ſi ſemblables qu'il eſt pardonnable de s'y tromper.

L'un des avantages des bonnes actions eſt d'élever l'ame & de la diſpoſer à en faire de meilleures: car telle eſt la foibleſſe humaine qu'on doit mettre au nombre des bonnes actions, l'abſtinence du mal qu'on eſt tenté de commettre. Si-tôt que j'eus pris ma réſolution je devins un autre homme, ou plutôt je redevins celui que j'étois auparavant, & que ce moment d'ivreſſe avoit fait diſparoître. Plein de bons ſentimens & de bonnes réſolutions, je continuai ma route dans la bonne intention d'expier ma faute; ne penſant qu'à régler déſormais ma conduite ſur les loix de la vertu, à me conſacrer ſans réſerve au

ſervice de la meilleure des meres, à lui vouer autant de fidélité que j'avois d'attachement pour elle, & à n'écouter plus d'autre amour que celui de mes devoirs. Hélas ! La ſincérité de mon retour au bien ſembloit me promettre une autre deſtinée ; mais la mienne étoit écrite & déjà commencée, & quand mon cœur plein d'amour pour les choſes bonnes & honnêtes, ne voyoit plus qu'innocence & bonheur dans la vie, je touchois au moment funeſte qui devoit traîner à ſa ſuite la longue chaîne de mes malheurs.

L'empreſſement d'arriver me fit faire plus de diligence que je n'avois compté. Je lui avois annoncé de Valence le jour & l'heure de mon arrivée. Ayant gagné une demi-journée ſur mon calcul, je reſtai autant de tems à Chaparillan, afin d'arriver juſte au moment que j'avois marqué. Je voulois goûter dans tout ſon charme le plaiſir de la revoir. J'aimois mieux le différer un peu pour y joindre celui d'être attendu. Cette précaution m'avoit toujours réuſſi. J'avois vu toujours marquer mon arrivée par une eſpece de petite fête : je n'en attendois pas moins cette fois, & ces empreſſemens qui m'étoient ſi ſenſibles, valoient bien la peine d'être ménagés.

J'arrivai donc exactement à l'heure. De tout loin je regardois si je ne la verrois point sur le chemin; le cœur me battoit de plus en plus à mesure que j'approchois. J'arrive essoufflé; car j'avois quitté ma voiture en ville: je ne vois personne dans la cour, sur la porte, à la fenêtre; je commence à me troubler; je redoute quelque accident. J'entre; tout est tranquille; des ouvriers goûtoient dans la cuisine; du reste aucun apprêt. La servante parut surprise de me voir; elle ignoroit que je dusse arriver. Je monte, je la vois enfin, cette chere Maman si tendrement, si vivement, si purement aimée; j'accours, je m'élance à ses pieds. Ah! te voilà petit! me dit-elle en m'embrassant: as-tu fait bon voyage? Comment te portes-tu? Cet accueil m'interdit un peu. Je lui demandai si elle n'avoit pas reçu ma lettre? Elle me dit qu'oui. J'aurois cru que non, lui dis-je; & l'éclaircissement finit là. Un jeune homme étoit avec elle. Je le connoissois pour l'avoir vu déjà dans la maison avant mon départ: mais cette fois il y paroissoit établi, il l'étoit. Bref, je trouvai ma place prise.

Ce jeune homme étoit du Pays-de-Vaud, son pere appellé *Vintzenried*, étoit concierge, ou soi-disant capitaine du châ-

teau de Chillon. Le fils de Monſieur le capitaine étoit garçon perruquier, & couroit le monde en cette qualité quand il vint ſe préſenter à Madame de *Warens*, qui le reçut bien, comme elle faiſoit tous les paſſans, & ſur-tout ceux de ſon pays. C'étoit un grand fade blondin, aſſez bien fait, le viſage plat, l'eſprit de même, parlant comme le beau *Liandre*, mêlant tous les tons, tous les goûts de ſon état avec la longue hiſtoire de ſes bonnes fortunes; ne nommant que la moitié des Marquiſes avec leſquelles il avoit couché, & prétendant n'avoir point coiffé de jolies femmes, dont il n'eût auſſi coiffé les maris. Vain, ſot, ignorant, inſolent; au demeurant le meilleur fils du monde. Tel fut le ſubſtitut qui me fut donné durant mon abſence, & l'aſſocié qui me fut offert après mon retour.

O! Si les ames dégagées de leurs terreſtres entraves, voyent encore du ſein de l'éternelle lumiere ce qui ſe paſſe chez les mortels, pardonnez, ombre chere & reſpectable, ſi je ne fais pas plus de grace à vos fautes qu'aux miennes, ſi je dévoile également les unes & les autres aux yeux des lecteurs! Je dois, je veux être vrai pour vous comme pour moi-même; vous y perdrez toujours beaucoup moins que

moi. Eh! Combien votre aimable & doux caractere, votre inépuiſable bonté de cœur, votre franchiſe & toutes vos excellentes vertus ne rachetent-elles pas de foibleſſes, ſi l'on peut appeller ainſi les torts de votre ſeule raiſon ? Vous eûtes des erreurs & non pas des vices; votre conduite fut répréhenſible, mais votre cœur fut toujours pur.

Le nouveau venu s'étoit montré zélé, diligent, exact pour toutes ſes petites commiſſions qui étoient toujours en grand nombre; il s'étoit fait le piqueur de ſes ouvriers. Auſſi bruyant que je l'étois peu, il ſe faiſoit voir & ſurtout entendre à la fois à la charrue, aux foins, au bois, à l'écurie, à la baſſe-cour. Il n'y avoit que le jardin qu'il négligeoit, parce que c'étoit un travail trop paiſible & qui ne faiſoit point de bruit. Son grand plaiſir étoit de charger & charrier, de ſcier ou fendre du bois, on le voyoit toujours la hache ou la pioche à la main; on l'entendoit courir, coigner, crier à pleine tête. Je ne ſais de combien d'hommes il faiſoit le travail, mais il faiſoit toujours le bruit de dix ou douze. Tout ce tintamare en impoſa à ma pauvre Maman; elle crut ce jeune homme un tréſor pour ſes affaires. Voulant ſe l'attacher, elle employa pour cela

tous les moyens qu'elle y crut propres, & n'oublia pas celui ſur lequel elle comptoit le plus.

On a dû connoître mon cœur, ſes ſentimens les plus conſtans, les plus vrais, ceux ſurtout qui me ramenoient en ce moment auprès d'elle. Quel prompt & plein bouleverſement dans tout mon être! Qu'on ſe mette à ma place pour en juger. En un moment je vis évanouir pour jamais tout l'avenir de félicité que je m'étois peint. Toutes les douces idées que je careſſois ſi affectueuſement diſparurent; & moi qui depuis mon enfance ne ſavois voir mon exiſtence qu'avec la ſienne, je me vis ſeul pour la premiere fois. Ce moment fut affreux : ceux qui le ſuivirent furent toujours ſombres. J'étois jeune encore : mais ce doux ſentiment de jouiſſance & d'eſpérance qui vivifie la jeuneſſe me quitta pour jamais. Dès-lors l'ètre ſenſible fut mort à demi. Je ne vis plus devant moi que les triſtes reſtes d'une vie inſipide, & ſi quelquefois encore une image de bonheur effleura mes deſirs, ce bonheur n'étoit plus celui qui m'étoit propre, je ſentois qu'en l'obtenant je ne ſerois pas vraiment heureux.

J'étois ſi bète & ma confiance étoit ſi pleine, que malgré le ton familier du nouveau

nouveau venu, que je regardois comme un effet de cette facilité d'humeur de Maman, qui rapprochoit tout le monde d'elle, je ne me ferois pas avifé d'en foupçonner la véritable caufe, fi elle ne me l'eût dite elle-même; mais elle fe preffa de me faire cet aveu avec une franchife capable d'ajouter à ma rage, fi mon cœur eût pu fe tourner de ce côté-là; trouvant quant-à-elle la chofe toute fimple, me reprochant ma négligence dans la maifon, & m'alléguant mes fréquentes abfences, comme fi elle eût été d'un tempérament fort preffé d'en remplir les vides. Ah, Maman, lui dis-je, le cœur ferré de douleur, qu'ofez-vous m'apprendre? Quel prix d'un attachement pareil au mien? Ne m'avez-vous tant de fois confervé la vie, que pour m'ôter tout ce qui me la rendoit chere? J'en mourrai, mais vous me regretterez. Elle me répondit d'un ton tranquille à me rendre fou, que j'étois un enfant, qu'on ne mouroit point de ces chofes-là; que je ne perdrois rien, que nous n'en ferions pas moins bons amis, pas moins intimes dans tous les fens, que fon tendre attachement pour moi ne pouvoit ni diminuer ni finir qu'avec elle. Elle me fit entendre, en un mot, que tous mes droits demeuroient

les mêmes, & qu'en les partageant avec un autre, je n'en étois pas privé pour cela.

Jamais la pureté, la vérité, la force de mes ſentimens pour elle; jamais la ſincérité, l'honnêteté de mon ame ne ſe firent mieux ſentir à moi que dans ce moment. Je me précipitai à ſes pieds, j'embraſſai ſes genoux en verſant des torrens de larmes. Non, Maman, lui dis-je avec tranſport; je vous aime trop pour vous avilir; votre poſſeſſion m'eſt trop chere pour la partager: les regrets qui l'accompagnerent quand je l'acquis ſe ſont accrus avec mon amour; non, je ne la puis conſerver au même prix. Vous aurez toujours mes adorations; ſoyez-en toujours digne: il m'eſt plus néceſſaire encore de vous honorer que de vous poſſéder. C'eſt à vous, ô Maman, que je vous céde; c'eſt à l'union de nos cœurs que je ſacrifie tous mes plaiſirs. Puiſſai-je périr mille fois, avant d'en goûter qui dégradent ce que j'aime.

Je tins cette réſolution avec une conſtance digne, j'oſe le dire, du ſentiment qui me l'avoit fait former. Dès ce moment je ne vis plus cette Maman ſi chérie que des yeux d'un véritable fils; & il eſt à noter que, bien que ma réſolution n'eût point ſon approbation ſecrette, comme je m'en

ſuis trop apperçu, elle n'employa jamais pour m'y faire renoncer, ni propos inſinuans, ni careſſes, ni aucune de ces adroites agaceries dont les femmes ſavent uſer ſans ſe commettre, & qui manquent rarement de leur réuſſir. Réduit à me chercher un ſort indépendant d'elle, & n'en pouvant même imaginer, je paſſai bientôt à l'autre extrêmité & le cherchai tout en elle. Je l'y cherchai ſi parfaitement, que je parvins preſque à m'oublier moi-même. L'ardent deſir de la voir heureuſe à quelque prix que ce fût, abſorboit toutes mes affections : elle avoit beau ſéparer ſon bonheur du mien, je le voyois mien, en dépit d'elle.

Ainſi commencerent à germer avec mes malheurs les vertus dont la ſemence étoit au fond de mon ame, que l'étude avoit cultivées & qui n'attendoient pour éclore que le ferment de l'adverſité. Le premier fruit de cette diſpoſition ſi déſintéreſſée fut d'écarter de mon cœur tout ſentiment de haine & d'envie contre celui qui m'avoit ſupplanté. Je voulus au contraire, & je voulus ſincérement m'attacher à ce jeune homme, le former, travailler à ſon éducation, lui faire ſentir ſon bonheur, l'en rendre digne s'il étoit poſſible, & faire, en un mot, pour lui, tout ce qu'*Anet* avoit

fait pour moi dans une occaſion pareille. Mais la parité manquoit entre les perſonnes. Avec plus de douceur & de lumieres, je n'avois pas le ſang-froid & la fermeté d'*Anet*, ni cette force de caractere qui en impoſoit, & dont j'aurois eu beſoin pour réuſſir. Je trouvai encore moins dans le jeune homme les qualités qu'*Anet* avoit trouvées en moi ; la docilité, l'attachement, la reconnoiſſance ; ſur-tout le ſentiment du beſoin que j'avois de ſes ſoins & l'ardent deſir de les rendre utiles. Tout cela manquoit ici. Celui que je voulois former ne voyoit en moi qu'un pédant importun qui n'avoit que du babil. Au contraire, il s'admiroit lui-même comme un homme important dans la maiſon, & meſurant les ſervices qu'il y croyoit rendre ſur le bruit qu'il y faiſoit, il regardoit ſes haches & ſes pioches comme infiniment plus utiles que tous mes bouquins. A quelque égard il n'avoit pas tort ; mais il partoit de-là pour ſe donner des airs à faire mourir de rire. Il tranchoit avec les payſans du Gentilhomme campagnard, bientôt il en fit autant avec moi, & enfin avec Maman elle-même. Son nom de *Vintzenried*, ne lui paroiſſant pas aſſez noble, il le quitta pour celui de Monſieur de *Courtilles*, & c'eſt ſous ce dernier nom

qu'il a été connu à Chambery, & en Maurienne où il s'eſt marié.

Enfin tant fit l'illuſtre perſonnage qu'il fut tout dans la maiſon & moi rien. Comme lorſque j'avois le malheur de lui déplaire c'étoit Maman, & non pas moi qu'il grondoit, la crainte de l'expoſer à ſes brutalités me rendoit docile à tout ce qu'il deſiroit, & chaque fois qu'il fendoit du bois, emploi qu'il rempliſſoit avec une fierté ſans égale, il falloit que je fuſſe là ſpectateur oiſif & tranquille admirateur de ſa proueſſe. Ce garçon n'étoit pourtant pas abſolument d'un mauvais naturel; il aimoit Maman parce qu'il étoit impoſſible de ne la pas aimer : il n'avoit même pas pour moi de l'averſion, & quand les intervalles de ſes fougues permettoient de lui parler, il nous écoutoit quelquefois aſſez docilement, convenant franchement qu'il n'étoit qu'un ſot, après quoi il n'en faiſoit pas moins de nouvelles ſottiſes. Il avoit d'ailleurs une intelligence ſi bornée & des goûts ſi bas, qu'il étoit difficile de lui parler raiſon & preſque impoſſible de ſe plaire avec lui. A la poſſeſſion d'une femme pleine de charmes, il ajouta le ragoût d'une femme-de-chambre vieille, rouſſe, édentée, dont Maman avoit la patience d'endurer le dégoûtant ſervice,

quoiqu'elle lui fît mal au cœur. Je m'apperçus de ce nouveau manege, & j'en fus outré d'indignation : mais je m'apperçus d'une autre chose qui m'affecta bien plus vivement encore, & qui me jetta dans un plus profond découragement que tout ce qui s'étoit passé jusqu'alors. Ce fut le refroidissement de Maman envers moi.

La privation que je m'étois imposée, & qu'elle avoit fait semblant d'approuver, est une de ces choses que les femmes ne pardonnent point, quelque mine qu'elles fassent, moins par la privation qu'il en résulte pour elles-mêmes que par l'indifférence qu'elles y voient pour leur possession. Prenez la femme la plus sensée, la plus philosophe, la moins attachée à ses sens, le crime le plus irrémissible que l'homme dont au reste elle se soucie le moins, puisse commettre envers elle, est d'en pouvoir jouir & de n'en rien faire. Il faut bien que ceci soit sans exception, puisqu'une sympathie si naturelle & si forte fut altérée en elle par une abstinence qui n'avoient que des motifs de vertu, d'attachement & d'estime. Dès-lors je cessai de trouver en elle cette intimité des cœurs qui fit toujours la plus douce jouissance du mien. Elle ne s'é-

panchoit plus avec moi que quand elle avoit à ſe plaindre du nouveau venu ; quand ils étoient bien enſemble, j'entrois peu dans ſes confidences. Enfin elle prenoit peu-à-peu une maniere d'être dont je ne faiſois plus partie. Ma préſence lui faiſoit plaiſir encore, mais elle ne lui faiſoit plus beſoin, & j'aurois paſſé des jours entiers ſans la voir, qu'elle ne s'en ſeroit pas apperçue.

Inſenſiblement je me ſentis iſolé & ſeul dans cette même maiſon dont auparavant j'étois l'ame, & où je vivois pour ainſi dire à double. Je m'accoutumai peu-à-peu à me ſéparer de tout ce qui s'y faiſoit, de ceux mêmes qui l'habitoient, & pour m'épargner de continuels déchiremens, je m'enfermai avec mes livres, ou bien j'allois ſoupirer & pleurer à mon aiſe au milieu des bois. Cette vie me devint bientôt tout-à-fait inſupportable. Je ſentis que la préſence perſonnelle & l'éloignement de cœur d'une femme qui m'étoit ſi chere irritoient ma douleur, & qu'en ceſſant de la voir je m'en ſentirois moins cruellement ſéparé. Je formai le projet de quitter ſa maiſon ; je le lui dis, & loin de s'y oppoſer elle le favoriſa. Elle avoit à Grenoble une amie appellée Madame *Deybens*, dont le mari étoit ami de M.

de *Mably* grand Prévôt à Lyon. M. *Deybens* me propoſa l'éducation des enfans de M. de *Mably* : j'acceptai & je partis pour Lyon ſans laiſſer ni preſque ſentir le moindre regret d'une ſéparation, dont auparavant la ſeule idée nous eût donné les angoiſſes de la mort.

J'avois à-peu-près les connoiſſances néceſſaires pour un Précepteur, & j'en croyois avoir le talent. Durant un an que je paſſai chez M.de *Mably* j'eus le tems de me déſabuſer. La douceur de mon naturel m'eût rendu propre à ce métier ſi l'emportement n'y eût mêlé ſes orages. Tant que tout alloit bien & que je voyois réuſſir mes ſoins & mes peines qu'alors je n'épargnois point, j'étois un ange. J'étois un diable quand les choſes alloient de travers. Quand mes éleves ne m'entendoient pas j'extravaguois, & quand ils marquoient de la méchanceté je les aurois tués : ce n'étoit pas le moyen de les rendre ſavans & ſages. J'en avois deux; ils étoient d'humeurs très-différentes. L'un de huit à neuf ans appellé *Ste. Marie*, étoit d'une jolie figure, l'eſprit aſſez ouvert, aſſez vif. étourdi, badin, malin, mais d'une malignité gaie. Le cadet appellé *Condillac* paroiſſoit preſque ſtupide, muſard, têtu comme une mule, & ne

pouvant rien apprendre. On peut juger qu'entre ces deux ſujets, je n'avois pas beſogne faite. Avec de la patience & du ſang-froid peut-être aurois-je pu réuſſir; mais faute de l'une & de l'autre je ne fis rien qui vaille, & mes éleves tournoient très-mal. Je ne manquois pas d'aſſiduité, mais je manquois d'égalité, ſur-tout de prudence. Je ne ſavois employer auprès d'eux que trois inſtrumens, toujours inutiles & ſouvent pernicieux auprès des enfans; le ſentiment, le raiſonnement, la colere. Tantôt je m'attendriſſois avec *Ste. Marie* juſqu'à pleurer, je voulois l'attendrir lui-même comme ſi l'enfant étoit ſuſceptible d'une véritable émotion de cœur: tantôt je m'épuiſois à lui parler raiſon comme s'il avoit pu m'entendre, & comme il me faiſoit quelquefois des argumens très-ſubtils, je le prenois tout de bon pour raiſonnable, parce qu'il étoit raiſonneur. Le petit *Condillac* étoit encore plus embarraſſant; parce que n'entendant rien, ne répondant rien, ne s'émouvant de rien, & d'une opiniâtreté à toute épreuve, il ne triomphoit jamais mieux de moi que quand il m'avoit mis en fureur; alors c'étoit lui qui étoit le ſage & c'étoit moi qui étoit l'enfant. Je voyois toutes mes fautes, je les ſentois, j'étu-

diois l'esprit de mes éleves, je les pénétrois très-bien, & je ne crois pas que jamais une seule fois j'aie été la dupe de leurs ruses : mais que me servoit de voir le mal, sans savoir appliquer le remede? En pénétrant tout je n'empêchois rien, je ne réussissois à rien, & tout ce que je faisois étoit précisément ce qu'il ne falloit pas faire.

Je ne réussissois gueres mieux pour moi que pour mes éleves. J'avois été recommandé par Madame *Deybens* à Madame de *Mably*. Elle l'avoit priée de former mes manieres & de me donner le ton du monde; elle y prit quelques soins & voulut que j'apprisse à faire les honneurs de sa maison; mais je m'y pris si gauchement, j'étois si honteux, si sot qu'elle se rebuta & me planta là. Cela ne m'empêcha pas de devenir selon ma coutume amoureux d'elle. J'en fis assez pour qu'elle s'en apperçût, mais je n'osai jamais me déclarer; elle ne se trouva pas d'humeur à faire les avances, & j'en fus pour mes lorgneries & mes soupirs, dont même je m'ennuyai bientôt, voyant qu'ils n'aboutissoient à rien.

J'avois tout-à-fait perdu chez Maman le goût des petites friponneries; parce que tout étant à moi, je n'avois rien à voler.

D'ailleurs, les principes élevés que je m'étois faits devoient me rendre désormais bien supérieur à de telles bassesses, & il est certain que depuis lors je l'ai d'ordinaire été : mais c'est moins pour avoir appris à vaincre mes tentations que pour en avoir coupé la racine, & j'aurois grand'peur de voler comme dans mon enfance si j'étois sujet aux mêmes desirs. J'eus la preuve de cela chez M. de *Mably*. Environné de petites choses volables que je ne regardois même pas, je m'avisai de convoiter un certain petit vin blanc d'Arbois très-joli, dont quelques verres que par-ci par-là je buvois à table, m'avoient fort affriandé. Il étoit un peu louche; je croyois savoir bien coller le vin, je m'en vantai ; on me confia celui-là ; je le collai & le gâtai, mais aux yeux seulement. Il resta toujours agréable à boire, & l'occasion fit que je m'en accommodai de tems en tems de quelques bouteilles pour boire à mon aise en mon petit particulier. Malheureusement je n'ai jamais pu boire sans manger. Comment faire pour avoir du pain ? Il m'étoit impossible d'en mettre en réserve. En faire acheter par les laquais, c'étoit me déceler & presque insulter le maître de la maison. En acheter moi-même, je n'osai jamais. Un beau Monsieur,

l'épée au côté; aller chez un boulanger acheter un morceau de pain, cela se pouvoit-il? Enfin je me rappellai le pis-aller d'une grande Princesse à qui l'on disoit que les paysans n'avoient pas de pain, & qui répondit : qu'ils mangent de la brioche. Encore, que de façons pour en venir là ! Sorti seul à ce dessein je parcourois quelquefois toute la ville & passois devant trente pâtissiers avant d'entrer chez aucun. Il falloit qu'il n'y eût qu'une seule personne dans la boutique, & que sa physionomie m'attirât beaucoup pour que j'osasse franchir le pas. Mais aussi quand j'avois une fois ma chere petite brioche, & que bien enfermé dans ma chambre j'allois trouver ma bouteille au fond d'une armoire, quelles bonnes petites buvettes je faisois là tout seul en lisant quelques pages de roman. Car lire en mangeant fut toujours ma fantaisie au défaut d'un tête-à-tête. C'est le supplément de la société qui me manque. Je dévore alternativement une page & un morceau : c'est comme si mon livre dînoit avec moi.

Je n'ai jamais été dissolu ni crapuleux, & ne me suis enivré de ma vie. Ainsi mes petits vols n'étoient pas fort indiscrets : cependant ils se découvrirent; les bouteilles me décelerent. On ne m'en fit pas sem-

blant; mais je n'eus plus la direction de la cave. En tout cela M. de *Mably* se conduisit honnêtement & prudemment. C'étoit un très-galant homme, qui sous un air aussi dur que son emploi, avoit une véritable douceur de caractere & une rare bonté de cœur. Il étoit judicieux, équitable, & ce qu'on n'attendroit pas d'un Officier de Maréchaussée, même très-humain. En sentant son indulgence je lui en devins plus attaché, & cela me fit prolonger mon séjour dans sa maison plus que je n'aurois fait sans cela. Mais enfin dégoûté d'un métier auquel je n'étois pas propre & d'une situation très-gênante qui n'avoit rien d'agréable pour moi, après un an d'essai durant lequel je n'épargnai point mes soins, je me déterminai à quitter mes disciples, bien convaincu que je ne parviendrois jamais à les bien élever. M. de *Mably* lui-même voyoit tout cela aussi bien que moi. Cependant je crois qu'il n'eût jamais pris sur lui de me renvoyer si je ne lui en eusse épargné la peine, & cet excès de condescendance en pareil cas n'est assurément pas ce que j'approuve.

Ce qui me rendoit mon état plus insupportable, étoit la comparaison continuelle que j'en faisois avec celui que j'avois quitté: c'étoit le souvenir de mes cheres

Charmettes, de mon jardin, de mes arbres, de ma fontaine, de mon verger, & fur-tout de celle pour qui j'étois né qui donnoit de l'ame à tout cela. En repenfant à elle, à nos plaifirs, à notre innocente vie, il me prenoit des ferremens de cœur, des étouffemens qui m'ôtoient le courage de rien faire. Cent fois j'ai été violemment tenté de partir à l'inftant & à pied pour retourner auprès d'elle; pourvu que je la reviffe encore une fois j'aurois été content de mourir à l'inftant même. Enfin je ne pus réfifter à ces fouvenirs fi tendres qui me rappelloient auprès d'elle à quelque prix que ce fût. Je me difois que je n'avois pas été affez patient, affez complaifant, affez careffant, que je pouvois encore vivre heureux dans une amitié très-douce en y mettant du mien plus que je n'avois fait. Je forme les plus beaux projets du monde, je brûle de les exécuter. Je quitte tout, je renonce à tout, je pars, je vole, j'arrive dans tous les mêmes tranfports de ma premiere jeuneffe, & je me retrouve à fes pieds. Ah ! j'y ferois mort de joie fi j'avois retrouvé dans fon accueil, dans fes careffes, dans fon cœur enfin, le quart de ce que j'y retrouvois autrefois, & que j'y reportois encore.

Affreufe illufion des chofes humaines !

Elle me reçut toujours avec ſon excellent cœur qui ne pouvoit mourir qu'avec elle : mais je venois rechercher le paſſé qui n'étoit plus & qui ne pouvoit renaître. A peine eus-je reſté demi-heure avec elle, que je ſentis mon ancien bonheur mort pour toujours. Je me retrouvai dans la même ſituation déſolante que j'avois été forcé de fuir, & cela, ſans que je puſſe dire qu'il y eût de la faute de perſonne ; car au fond *Courtilles* n'étoit pas mauvais, & parut me revoir avec plus de plaiſir que de chagrin. Mais comment me ſouffrir ſurnuméraire près de celle pour qui j'avois été tout, & qui ne pouvoit ceſſer d'être tout pour moi ? Comment vivre étranger dans la maiſon dont j'étois l'enfant. L'aſpect des objets témoins de mon bonheur paſſé me rendoit la comparaiſon plus cruelle. J'aurois moins ſouffert dans une autre habitation. Mais me voir rappeller inceſſamment tant de doux ſouvenirs, c'étoit irriter le ſentiment de mes pertes. Conſumé de vains regrets, livré à la plus noire mélancolie, je repris le train de reſter ſeul hors les heures des repas. Enfermé avec mes livres, j'y cherchois des diſtractions utiles, & ſentant le péril imminent que j'avois tant craint autrefois, je me tourmentois derechef à chercher en moi-même les

moyens d'y pourvoir, quand Maman n'auroit plus de ressource. J'avois mis les choses dans sa maison sur le pied d'aller sans empirer; mais depuis moi tout étoit changé. Son Econome étoit un dissipateur. Il vouloit briller : bon cheval, bon équipage; il aimoit à s'étaler noblement aux yeux des voisins; il faisoit des entreprises continuelles en choses où il n'entendoit rien. La pension se mangeoit d'avance, les quartiers en étoient engagés, les loyers étoient arriérés, & les dettes alloient leur train. Je prévoyois que cette pension ne tarderoit pas d'être saisie & peut-être supprimée. Enfin je n'envisageois que ruine & désastres, & le moment m'en sembloit si proche que j'en sentois d'avance toutes les horreurs.

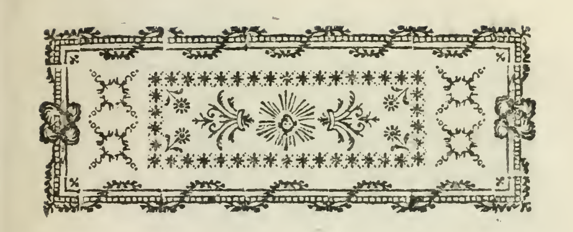
Mon cher cabinet étoit ma seule distraction. A force d'y chercher des remedes contre le trouble de mon ame, je m'avisai d'y en chercher contre les maux que je prévoyois, & revenant à mes anciennes idées, me voilà bâtissant de nouveaux châteaux en Espagne, pour tirer cette pauvre Maman des extrêmités cruelles où je la voyois prête à tomber. Je ne me sentois pas assez savant & ne me croyois pas assez d'esprit pour briller dans la république des lettres, & faire une fortune par cette

voie. Une nouvelle idée qui se présenta m'inspira la confiance que la médiocrité de mes talens ne pouvoit me donner. Je n'avois pas abandonné la musique en cessant de l'enseigner. Au contraire, j'en avois assez étudié la théorie pour pouvoir me regarder au moins comme savant en cette partie. En réfléchissant à la peine que j'avois eue d'apprendre à déchiffrer la note, & à celle que j'avois encore à chanter à livre ouvert, je vins à penser que cette difficulté pouvoit bien venir de la chose autant que de moi, sachant surtout qu'en général apprendre la musique, n'étoit pour personne une chose aisée. En examinant la constitution des signes je les trouvois souvent fort mal inventés. Il y avoit long-tems que j'avois pensé à noter l'échelle par chiffres pour éviter d'avoir toujours à tracer des lignes & portées, lorsqu'il falloit noter le moindre petit air. J'avois été arrêté par les difficultés des octaves, & par celles de la mesure & des valeurs. Cette ancienne idée me revint dans l'esprit, & je vis en y repensant, que ces difficultés n'étoient pas insurmontables. J'y rêvai avec succès, & je parvins à noter quelque musique que ce fût par mes chiffres avec la plus grande exactitude, & je puis dire avec la plus grande

ſimplicité. Dès ce moment je crus ma fortune faite, & dans l'ardeur de la partager avec celle à qui je devois tout, je ne ſongeai qu'à partir pour Paris, ne doutant pas qu'en préſentant mon projet à l'Académie je ne fiſſe une révolution. J'avois rapporté de Lyon quelque argent; je vendis mes livres. En quinze jours ma réſolution fut priſe & exécutée. Enfin, plein des idées magnifiques qui me l'avoient inſpirée, & toujours le même dans tous les tems, je partis de Savoye avec mon ſyſtème de muſique, comme autrefois j'étois parti de Turin avec ma fontaine de Héron.

Telles ont été les erreurs & les fautes de ma jeuneſſe. J'en ai narré l'hiſtoire avec une fidélité dont mon cœur eſt content. Si dans la ſuite j'honorai mon âge mûr de quelques vertus, je les aurois dites avec la même franchiſe, & c'étoit mon deſſein. Mais il faut m'arrêter ici. Le tems peut lever bien des voiles. Si ma mémoire parvient à la poſtérité, peut-être un jour elle apprendra ce que j'avois à dire. Alors on ſaura pourquoi je me tais.

Fin du ſixieme Livre.



LES REVERIES DU PROMENEUR SOLITAIRE.

PREMIERE PROMENADE.

ME voici donc ſeul ſur la terre, n'ayant plus de frere, de prochain, d'ami, de ſocié-té que moi-même. Le plus ſociable & le plus aimant des humains en a été proſcrit par un accord unanime. Ils ont cherché dans les rafinemens de leur haine quel tourment pouvoit être le plus cruel à mon ame ſenſible, & ils ont briſé violem-

ment tous les liens qui m'attachoient à eux. J'aurois aimé les hommes en dépit d'eux-mêmes. Ils n'ont pu qu'en cessant de l'être se dérober à mon affection. Les voilà donc étrangers inconnus, nuls enfin pour moi puisqu'ils l'ont voulu. Mais moi, détaché d'eux & de tout, que suis-je moi-même? Voilà ce qui me reste à chercher. Malheureusement cette recherche doit être précédée d'un coup-d'œil sur ma position. C'est une idée par laquelle il faut nécessairement que je passe, pour arriver d'eux à moi.

Depuis quinze ans & plus que je suis dans cette étrange position, elle me paroît encore un rêve. Je m'imagine toujours qu'une indigestion me tourmente, que je dors d'un mauvais sommeil, & que je vais me réveiller bien soulagé de ma peine en me retrouvant avec mes amis. Oui, sans doute, il faut que j'aye fait sans que je m'en apperçusse un saut de la veille au sommeil, ou plutôt de la vie à la mort. Tiré je ne sais comment de l'ordre des choses, je me suis vu précipité dans un cahos incompréhensible où je n'apperçois rien du tout, & plus je pense à ma situation présente, & moins je puis comprendre où je suis.

Eh! Comment aurois-je pu prévoir le

destin qui m'attendoit? Comment le puis-je concevoir encore aujourd'hui que j'y suis livré? Pouvois-je dans mon bon sens supposer qu'un jour, moi le même homme que j'étois, le même que je suis encore, je passerois, je serois tenu sans le moindre doute pour un monstre, un empoisonneur, un assassin, que je deviendrois l'horreur de la race humaine, le jouet de la canaille, que toute la salutation que me feroient les passans seroit de cracher sur moi; qu'une génération toute entiere s'amuseroit d'un accord unanime à m'enterrer tout vivant? Quand cette étrange révolution se fit, pris au dépourvu, j'en fus d'abord bouleversé. Mes agitations, mon indignation, me plongerent dans un délire qui n'a pas eu trop de dix ans pour se calmer, & dans cet intervalle, tombé d'erreur en erreur, de faute en faute, de sottise en sottise, j'ai fourni par mes imprudences aux directeurs de ma destinée autant d'instrumens qu'ils ont habilement mis en œuvre pour la fixer sans retour.

Je me suis débattu long-tems aussi violemment que vainement. Sans adresse, sans art, sans dissimulation, sans prudence, franc, ouvert, impatient, emporté, je n'ai fait en me débattant que m'enlacer

davantage, & leur donner inceſſamment de nouvelles priſes qu'ils n'ont eu garde de négliger. Sentant enfin tous mes efforts inutiles & me tourmentant à pure perte, j'ai pris le ſeul parti qui me reſtoit à prendre, celui de me ſoumettre à ma deſtinée ſans plus regimber contre la néceſſité. J'ai trouvé dans cette réſignation le dédommagement de tous mes maux par la tranquillité qu'elle me procure, & qui ne pouvoit s'allier avec le travail continuel d'une réſiſtance auſſi pénible qu'infructueuſe.

Une autre choſe a contribué à cette tranquillité. Dans tous les rafinemens de leur haine, mes perſécuteurs en ont omis un que leur animoſité leur a fait oublier; c'étoit d'en graduer ſi bien les effets, qu'ils puſſent entretenir & renouveller mes douleurs ſans ceſſe, en me portant toujours quelque nouvelle atteinte. S'ils avoient eu l'adreſſe de me laiſſer quelque lueur d'eſpérance, ils me tiendroient encore par là. Ils pourroient faire encore de moi leur jouet par quelque faux leurre, & me navrer enſuite d'un tourment toujours nouveau par mon attente déçue. Mais ils ont d'avance épuiſé toutes leurs reſſources; en ne me laiſſant rien ils ſe ſont tout ôté à eux-mêmes. La diffamation, la dépreſ-

ſion, la dériſion, l'opprobre dont ils m'ont couvert ne ſont pas plus ſuſceptibles d'augmentation que d'adouciſſement; nous ſommes également hors d'état, eux de les aggraver, & moi de m'y ſouſtraire. Ils ſe ſont tellement preſſés de porter à ſon comble la meſure de ma miſere, que toute la puiſſance humaine, aidée de toutes les ruſes de l'enfer, n'y ſauroit plus rien ajouter. La douleur phyſique elle-même au lieu d'augmenter mes peines y feroit diverſion. En m'arrachant des cris, peut-être, elle m'épargneroit des gémiſſemens, & les déchiremens de mon corps ſuſpendroient ceux de mon cœur.

Qu'ai-je encore à craindre d'eux puiſque tout eſt fait? Ne pouvant plus empirer mon état, ils ne ſauroient plus m'inſpirer d'alarmes. L'inquiétude & l'effroi ſont des maux dont ils m'ont pour jamais délivré: c'eſt toujours un ſoulagement. Les maux réels ont ſur moi peu de priſe; je prends aiſément mon parti ſur ceux que j'éprouve, mais non pas ſur ceux que je crains. Mon imagination effarouchée les combine, les retourne, les étend & les augmente. Leur attente me tourmente cent fois plus que leur préſence, & la menace m'eſt plus terrible que le coup. Si-tôt qu'ils arrivent, l'événement leur ôtant tout ce

qu'ils avoient d'imaginaire, les réduit à leur juſte valeur. Je les trouve alors beaucoup moindres que je ne me les étois figurés, & même au milieu de ma ſouffrance, je ne laiſſe pas de me ſentir ſoulagé. Dans cet état, affranchi de toute nouvelle crainte & délivré de l'inquiétude, de l'eſpérance, la ſeule habitude ſuffira pour me rendre de jour en jour plus ſupportable une ſituation que rien ne peut empirer, & à meſure que le ſentiment s'en émouſſe par la durée, ils n'ont plus de moyens pour le ranimer. Voilà le bien que m'ont fait mes perſécuteurs en épuiſant ſans meſure tous les traits de leur animoſité. Ils ſe ſont ôté ſur moi tout empire, & je puis déſormais me moquer d'eux.

Il n'y a pas deux mois encore qu'un plein calme eſt rétabli dans mon cœur. Depuis long-tems je ne craignois plus rien; mais j'eſpérois encore, & cet eſpoir tantôt bercé, tantôt fruſtré, étoit une priſe par laquelle mille paſſions diverſes ne ceſſoient de m'agiter. Un événement auſſi triſte qu'imprévu vient enfin d'effacer de mon cœur ce foible rayon d'eſpérance, & m'a fait voir ma deſtinée fixée à jamais ſans retour ici-bas. Dès-lors je me ſuis réſigné

résigné ſans réſerve, & j'ai retrouvé la paix.

Si-tôt que j'ai commencé d'entrevoir la trame dans toute ſon étendue, j'ai perdu pour jamais l'idée de ramener de mon vivant le public ſur mon compte, & même ce retour ne pouvant plus être réciproque me ſeroit déſormais bien inutile. Les hommes auroient beau revenir à moi, ils ne me retrouveroient plus. Avec le dédain qu'ils m'ont inſpiré leur commerce me ſeroit inſipide & même à charge, & je ſuis cent fois plus heureux dans ma ſolitude, que je ne pourrois l'être en vivant avec eux. Ils ont arraché de mon cœur toutes les douceurs de la ſociété. Elles n'y pourroient plus germer derechef à mon âge; il eſt trop tard. Qu'ils me faſſent déſormais du bien ou du mal, tout m'eſt indifférent de leur part; & quoiqu'ils faſſent, mes contemporains ne ſeront jamais rien pour moi.

Mais je comptois encore ſur l'avenir, & j'eſpérois qu'une génération meilleure, examinant mieux & les jugemens portés par celle-ci ſur mon compte, & ſa conduite avec moi, démêleroit aiſément l'artifice de ceux qui la dirigent, & me verroit enfin tel que je ſuis. C'eſt cet eſpoir qui m'a fait écrire mes Dialogues, & qui m'a

ſuggéré mille folles tentatives pour les faire paſſer à la poſtérité. Cet eſpoir, quoiqu'éloigné, tenoit mon ame dans la même agitation que quand je cherchois encore dans le ſiecle un cœur juſte, & mes eſpérances que j'avois beau jetter au loin me rendoient également le jouet des hommes d'aujourd'hui. J'ai dit dans mes Dialogues ſur quoi je fondois cette attente. Je me trompois. Je l'ai ſenti par bonheur aſſez à tems pour trouver encore avant ma derniere heure un intervalle de pleine quiétude, & de repos abſolu. Cet intervalle a commencé à l'époque dont je parle, & j'ai lieu de croire qu'il ne ſera plus interrompu.

Il ſe paſſe bien peu de jours que de nouvelles réflexions ne me confirment combien j'étois dans l'erreur de compter ſur le retour du public, même dans un autre âge; puiſqu'il eſt conduit dans ce qui me regarde par des guides qui ſe renouvellent ſans ceſſe dans les Corps qui m'ont pris en averſion. Les particuliers meurent; mais les Corps collectifs ne meurent point. Les mêmes paſſions s'y perpétuent, & leur haine ardente immortelle comme le démon qui l'inſpire, a toujours la même activité. Quand tous mes ennemis particuliers ſeront morts,

les Médecins, les Oratoriens vivront encore, & quand je n'aurois pour perſécuteurs que ces deux Corps-là, je dois être ſûr qu'ils ne laiſſeront pas plus de paix à ma mémoire après ma mort, qu'ils n'en laiſſent à ma perſonne de mon vivant. Peut être, par trait de tems, les Médecins que j'ai réellement offenſés pourroient-ils s'appaiſer : mais les Oratoriens que j'aimois, que j'eſtimois, en qui j'avois toute confiance & que je n'offenſai jamais, les Oratoriens gens d'égliſe & demi-moines, ſeront à jamais implacables, leur propre iniquité fait mon crime que leur amour-propre ne me pardonnera jamais, & le public dont ils auront ſoin d'entretenir & ranimer l'animoſité ſans ceſſe, ne s'appaiſera pas plus qu'eux.

Tout eſt fini pour moi ſur la terre. On ne peut plus m'y faire ni bien ni mal. Il ne me reſte plus rien à eſpérer ni à craindre en ce monde, & m'y voilà tranquille au fond de l'abyme, pauvre mortel infortuné, mais impaſſible comme Dieu même.

Tout ce qui m'eſt extérieur, m'eſt étranger déſormais. Je n'ai plus en ce monde ni prochain, ni ſemblables, ni freres. Je ſuis ſur la terre comme dans une planete étrangere où je ſerois tombé de celle que j'habitois. Si je reconnois

autour de moi quelque chose, ce ne sont que des objets affligeans & déchirans pour mon cœur, & je ne peux jetter les yeux sur ce qui me touche & m'entoure sans y trouver toujours quelque sujet de dédain qui m'indigne, ou de douleur qui m'afflige. Ecartons donc de mon esprit tous les pénibles objets dont je m'occuperois aussi douloureusement qu'inutilement. Seul pour le reste de ma vie, puisque je ne trouve qu'en moi la consolation, l'espérance & la paix, je ne dois ni ne veux plus m'occuper que de moi. C'est dans cet état que je reprends la suite de l'examen sévere & sincere que j'appellai jadis mes Confessions. Je consacre mes derniers jours à m'étudier moi-même & à préparer d'avance le compte que je ne tarderai pas à rendre de moi. Livrons-nous tout entier à la douceur de converser avec mon ame puisqu'elle est la seule que les hommes ne puissent m'ôter. Si à force de réfléchir sur mes dispositions intérieures je parviens à les mettre en meilleur ordre & à corriger le mal qui peut y rester, mes méditations ne seront pas entiérement inutiles, & quoique je ne sois plus bon à rien sur la terre, je n'aurai pas tout-à-fait perdu mes derniers jours. Les loisirs de mes promenades jour-

nalieres ont ſouvent été remplis de contemplations charmantes, dont j'ai regret d'avoir perdu le ſouvenir. Je fixerai par l'écriture celles qui pourront me venir encore; chaque fois que je les relirai m'en rendra la jouiſſance. J'oublierai mes malheurs, mes perſécuteurs, mes opprobres, en ſongeant au prix qu'avoit mérité mon cœur.

Ces feuilles ne ſeront proprement qu'un informe journal de mes rêveries. Il y ſera beaucoup queſtion de moi, parce qu'un ſolitaire qui réfléchit s'occupe néceſſairement beaucoup de lui-même. Du reſte toutes les idées étrangeres qui me paſſent par la tête en me promenant, y trouveront également leur place. Je dirai ce que j'ai penſé tout comme il m'eſt venu, & avec auſſi peu de liaiſon que les idées de la veille en ont d'ordinaire avec celles du lendemain. Mais il en réſultera toujours une nouvelle connoiſſance de mon naturel & de mon humeur par celle des ſentimens & des penſées, dont mon eſprit fait ſa pâture journaliere dans l'étrange état où je ſuis. Ces feuilles peuvent donc être regardées comme un appendice de mes confeſſions, mais je ne leur en donne plus le titre, ne ſentant plus rien à dire qui puiſſe le mériter. Mon cœur

s'eſt purifié à la coupelle de l'adverſité, & j'y trouve à peine en le fondant avec ſoin, quelque reſte de penchant répréhenſible. Qu'aurois-je encore à confeſſer quand toutes les affections terreſtres en ſont arrachées? Je n'ai pas plus à me louer qu'à me blâmer : je ſuis nul déſormais parmi les hommes, & c'eſt tout ce que je puis être n'ayant plus avec eux de relation réelle, de véritable ſociété. Ne pouvant plus faire aucun bien qui ne tourne à mal, ne pouvant plus agir ſans nuire à autrui, ou à moi-même, m'abſtenir eſt devenu mon unique devoir, & je le remplis autant qu'il eſt en moi. Mais dans ce déſœuvrement du corps mon ame eſt encore active, elle produit encore des ſentimens, des penſées, & ſa vie interne & morale ſemble encore s'être accrue par la mort de tout intérêt terreſtre & temporel. Mon corps n'eſt plus pour moi qu'un embarras, qu'un obſtacle, & je m'en dégage d'avance autant que je puis.

Une ſituation ſi ſinguliere mérite aſſurément d'être examinée & d'écrite, & c'eſt à cet examen que je conſacre mes derniers loiſirs. Pour le faire avec ſuccès il y faudroit procéder avec ordre & méthode : mais je ſuis incapable de ce travail & même il m'écarteroit de mon but qui eſt de

me rendre compte des modifications de mon ame & de leurs fucceffions. Je ferai fur moi-même à quelqu'égard les opérations que font les phyficiens fur l'air pour en connoitre l'état journalier. J'appliquerai le barometre à mon ame, & ces opérations bien dirigées & long-tems répétées me pourroient fournir des réfultats auffi fûrs que les leurs. Mais je n'étends pas jufques-là mon entreprife. Je me contenterai de tenir le régiftre des opérations, fans cherchèr à les réduire en fyftême. Je fais la même entreprife que Montagne, mais avec un but tout contraire au fien : car il n'écrivoit fes Effais que pour les autres, & je n'écris mes Rêveries que pour moi. Si dans mes plus vieux jours aux approches du départ, je refte, comme je l'efpére, dans la même difpofition où je fuis, leur lecture me rappellera la douceur que je goûte à les écrire, & faifant renaître ainfi pour moi le tems paffé, doublera pour ainfi dire mon exiftence. En dépit des hommes je faurai goûter encore le charme de la fociété & je vivrai décrépit avec moi dans un autre âge. comme je vivrois avec un moins vieux ami.

J'écrivois mes premieres Confeffions & mes Dialogues dans un fouci continuel fur les moyens de les dérober aux

mains rapaces de mes perſécuteurs, pour les tranſmettre s'il étoit poſſible à d'autres générations. La même inquiétude ne me tourmente plus pour cet écrit, je ſais qu'elle ſeroit inutile; & le deſir d'être mieux connu des hommes s'étant éteint dans mon cœur, n'y laiſſe qu'une indifférence profonde ſur le ſort & de mes vrais écrits, & des monumens de mon innocence, qui déja peut-être ont été tous pour jamais anéantis. Qu'on épie ce que je fais, qu'on s'inquiéte de ces feuilles, qu'on s'en empare, qu'on les ſupprime, qu'on les falſifie, tout cela m'eſt égal déſormais. Je ne les cache ni ne les montre. Si on me les enleve de mon vivant, on ne m'enlevera ni le plaiſir de les avoir écrites, ni le ſouvenir de leur contenu, ni les méditations ſolitaires dont elles ſont le fruit & dont la ſource ne peut s'éteindre qu'avec mon ame. Si dès mes premieres calamités j'avois ſu ne point regimber contre ma deſtinée, & prendre le parti que je prends aujourd'hui, tous les efforts des hommes, toutes leurs épouvantables machines euſſent été ſur moi ſans effet, & ils n'auroient pas plus troublé mon repos par toutes leurs trames, qu'ils ne peuvent le troubler déſormais par tous leurs ſuccès; qu'ils jouiſſent à leur gré de mon

opprobre, ils ne m'empêcheront pas de jouir de mon innocence, & d'achever mes jours en paix malgré eux.

DEUXIEME PROMENADE.

AYANT donc formé le projet de décrire l'état habituel de mon ame dans la plus étrange poſition où ſe puiſſe jamais trouver un mortel, je n'ai vu nulle maniere plus ſimple & plus ſûre d'exécuter cette entrepriſe, que de tenir un régiſtre fidelle de mes promenades ſolitaires & des rêveries qui les rempliſſent, quand je laiſſe ma tête entierement libre, & mes idées ſuivre leur pente ſans réſiſtance & ſans gêne. Ces heures de ſolitude & de méditation ſont les ſeules de la journée où je ſois pleinement moi, & à moi ſans diverſion, ſans obſtacle, & où je puiſſe véritablement dire être ce que la nature a voulu.

J'ai bientôt ſenti que j'avois trop tardé d'exécuter ce projet. Mon imagination déja moins vive, ne s'enflamme plus comme autrefois à la contemplation de l'objet qui l'anime, je m'enivre moins du délire de la rêverie; il y a plus de reminiſcence

que de création dans ce qu'elle produit désormais, un tiede allanguissement énerve toutes mes facultés, l'esprit de vie s'éteint en moi par degrés; mon ame ne s'élance plus qu'avec peine hors de sa caduque envelope, & sans l'espérance de l'état auquel j'aspire parce que je m'y sens avoir droit, je n'existerois plus que par des souvenirs. Ainsi pour me contempler moi-même avant mon déclin, il faut que je remonte au moins de quelques années au tems où perdant tout espoir ici-bas & ne trouvant plus d'aliment pour mon cœur sur la terre, je m'accoutumois peu-à-peu à le nourrir de sa propre substance, & à chercher toute sa pâture au-dedans de moi.

Cette ressource, dont je m'avisai trop tard devint si féconde qu'elle suffit bientôt pour me dédommager de tout. L'habitude de rentrer en moi-même me fit perdre enfin le sentiment & presque le souvenir de mes maux, j'appris ainsi par ma propre expérience que la source du vrai bonheur est en nous, & qu'il ne dépend pas des hommes de rendre vraiment misérable celui qui sait vouloir être heureux. Depuis quatre ou cinq ans je goûtois habituellement ces délices internes que trouvent dans la contemplation les ames aimantes

& douces. Ces raviſſemens, ces extaſes que j'éprouvois quelquefois en me promenant ainſi ſeul, étoient des jouiſſances que je devois à mes perſécuteurs : ſans eux, je n'aurois jamais trouvé ni connu les tréſors que je portois en moi-même. Au milieu de tant de richeſſes, comment en tenir un régiſtre fidelle ? En voulant me rappeller tant de douces rêveries, au lieu de les décrire j'y retombois. C'eſt un état que ſon ſouvenir ramene, & qu'on ceſſeroit bientôt de connoître, en ceſſant tout-à-fait de le ſentir.

J'éprouvai bien cet effet dans les promenades qui ſuivirent le projet d'écrire la ſuite de mes Confeſſions, ſur-tout dans celle dont je vais parler, & dans laquelle un accident imprévu vint rompre le fil de mes idées, & leur donner pour quelque tems un autre cours.

Le jeudi 24 Octobre 1776, je ſuivis après dîné les boulevards juſqu'à la rue du chemin verd par laquelle je gagnois les hauteurs de Ménil-montant, & de-là, prenant les ſentiers à travers les vignes & les prairies, je traverſai juſqu'à Charonne le riant payſage qui ſépare ces deux villages ; puis je fis un détour pour revenir par les mêmes prairies en prenant un autre chemin. Je m'amuſois à les parcourir

avec ce plaiſir & cet intérêt que m'ont toujours donné les ſites agréables, & m'arrêtant quelquefois à fixer des plantes dans la verdure. J'en apperçus deux que je voyois aſſez rarement autour de Paris, & que je trouvai très-abondantes dans ce canton là. L'une eſt le *Picris hieracioïdes* de la famille des compoſées, & l'autre le *Bupleurum falcatum* de celle des ombelliferes. Cette découverte me réjouit & m'amuſa très-long-tems, & finit par celle d'une plante encore plus rare ſur-tout dans un pays élevé, ſavoir le *Ceraſtium aquaticum* que, malgré l'accident qui m'arriva le même jour, j'ai retrouvé dans un livre que j'avois ſur moi, & placé dans mon herbier.

Enfin après avoir parcouru en détail pluſieurs autres plantes que je voyois encore en fleurs, & dont l'aſpect & l'énumération qui m'étoit familiere me donnoit néanmoins toujours du plaiſir, je quittai peu-à-peu ces menues obſervations pour me livrer à l'impreſſion, non moins agréable, mais plus touchante que faiſoit ſur moi l'enſemble de tout cela. Depuis quelques jours on avoit achevé la vendange; les promeneurs de la ville s'étoient déja retirés; les payſans auſſi quittoient les champs juſques aux travaux d'hiver. La

campagne encore verte & riante, mais défeuillée en partie & déja presque déserte, offroit par-tout l'image de la solitude & des approches de l'hiver. Il résultoit de son aspect un mêlange d'impression douce & triste, trop analogue à mon âge & à mon sort, pour que je ne m'en fisse pas l'application. Je me voyois au déclin d'une vie innocente & infortunée, l'ame encore pleine de sentimens vivaces & l'esprit encore orné de quelques fleurs, mais déja flétries par la tristesse & desséchées par les ennuis. Seul & délaissé je sentois venir le froid des premieres glaces, & mon imagination tarissante ne peuploit plus ma solitude d'êtres formés selon mon cœur. Je me disois en soupirant: qu'ai-je fait ici-bas? J'étois fait pour vivre, & je meurs sans avoir vécu. Au moins ce n'a pas été ma faute, & je porterai à l'Auteur de mon être, sinon l'offrande des bonnes œuvres qu'on ne m'a pas laissé faire, du moins un tribut de bonnes intentions frustrées, de sentimens sains mais rendus sans effet, & d'une patience à l'épreuve des mépris des hommes. Je m'attendrissois sur ces réflexions, je récapitulois les mouvemens de mon ame dès ma jeunesse, & pendant mon âge mûr, & depuis qu'on m'a séquestré de la société des hommes, & durant

la longue retraite dans laquelle je dois achever mes jours. Je revenois avec complaiſance ſur toutes les affections de mon cœur, ſur ſes attachemens ſi tendres mais ſi aveugles, ſur les idées moins triſtes que conſolantes dont mon eſprit s'étoit nourri depuis quelques années, & je me préparois à les rappeller aſſez pour les décrire avec un plaiſir preſque égal à celui que j'avois pris à m'y livrer. Mon après-midi ſe paſſa dans ces paiſibles méditations, & je m'en revenois très-content de ma journée, quand au fort de ma rèverie, j'en fus tiré par l'événement qui me reſte à raconter.

J'étois ſur les ſix heures à la deſcente de Ménil-montant preſque vis-à-vis du Galant Jardinier, quand des perſonnes qui marchoient devant moi, s'étant tout-à-coup bruſquement écartées, je vis fondre ſur moi un gros chien danois qui, s'élançant à toutes jambes devant un carroſſe, n'eut pas mème le tems de retenir ſa courſe ou de ſe détourner quand il m'apperçut. Je jugeai que le ſeul moyen que j'avois d'éviter d'être jetté par terre, étoit de faire un grand ſaut ſi juſte, que le chien paſſât ſous moi tandis que je ſerois en l'air. Cette idée plus prompte que l'éclair, & que je n'eus le tems ni de rai-

ſonner ni d'exécuter, fut la derniere avant mon accident. Je ne ſentis ni le coup ni la chûte ni rien de ce qui s'enſuivit juſqu'au moment où je revins à moi.

Il étoit preſque nuit quand je repris connoiſſance. Je me trouvai entre les bras de trois ou quatre jeunes gens qui me raconterent ce qui venoit de m'arriver. Le chien danois n'ayant pu retenir ſon élan s'étoit précipité ſur mes deux jambes, & me choquant de ſa maſſe & de ſa vîteſſe, m'avoit fait tomber la tête en avant: la mâchoire ſupérieure portant tout le poids de mon corps, avoit frappé ſur un pavé très-raboteux, & la chûte avoit été d'autant plus violente qu'étant à la deſcente, ma tête avoit donné plus bas que mes pieds.

Le carroſſe auquel appartenoit le chien ſuivoit immédiatement, & m'auroit paſſé ſur le corps, ſi le cocher n'eût à l'inſtant retenu ſes chevaux. Voilà ce que j'appris par le récit de ceux qui m'avoient relevé & qui me ſoutenoient encore lorſque je revins à moi. L'état auquel je me trouvai dans cet inſtant eſt trop ſingulier pour n'en pas faire ici la deſcription.

La nuit s'avançoit. J'apperçus le Ciel, quelques étoiles, & un peu de verdure. Cette premiere ſenſation fut un moment

délicieux. Je ne me ſentois encore que par là. Je naiſſois dans cet inſtant à la vie, & il me ſembloit que je rempliſſois de ma légere exiſtence tous les objets que j'appercevois. Tout entier au moment préſent je ne me ſouvenois de rien; je n'avois nulle notion diſtincte de mon individu, pas la moindre idée de ce qui venoit de m'arriver; je ne ſavois ni qui j'étois ni où j'étois; je ne ſentois ni mal, ni crainte, ni inquiétude. Je voyois couler mon ſang, comme j'aurois vu couler un ruiſſeau, ſans ſonger ſeulement que ce ſang m'appartînt en aucune ſorte. Je ſentois dans tout mon être un calme raviſſant auquel chaque fois que je me le rappelle je ne trouve rien de comparable dans toute l'activité des plaiſirs connus.

On me demanda où je demeurois; il me fut impoſſible de le dire. Je demandai où j'étois; on me dit, *à la haute borne;* c'étoit comme ſi l'on m'eût dit, *au mont Atlas.* Il fallut demander ſucceſſivement le pays, la ville & le quartier où je me trouvois. Encore cela ne put-il ſuffire pour me reconnoître; il me fallut tout le trajet de-là juſqu'au boulevard pour me rappeller ma demeure & mon nom. Un Monſieur que je ne connoiſſois pas & qui eut la charité de m'accompagner quelque

tems, apprenant que je demeurois ſi loin, me conſeilla de prendre au Temple un fiacre pour me reconduire chez moi. Je marchois très-bien, très-légérement, ſans ſentir ni douleur ni bleſſure, quoique je crachaſſe toujours beaucoup de ſang. Mais j'avois un friſſon glacial qui faiſoit claquer d'une façon très-incommode mes dents fracaſſées. Arrivé au Temple, je penſai que puiſque je marchois ſans peine il valoit mieux continuer ainſi ma route à pied, que de m'expoſer à périr de froid dans un fiacre. Je fis ainſi la demi-lieue qu'il y a du Temple à la rue Plâtriere, marchant ſans peine, évitant les embarras, les voitures, choiſiſſant & ſuivant mon chemin tout auſſi-bien que j'aurois pu faire en pleine ſanté. J'arrive, j'ouvre le ſecret qu'on a fait mettre à la porte de la rue, je monte l'eſcalier dans l'obſcurité, & j'entre enfin chez moi ſans autre accident que ma chûte & ſes ſuites dont je ne m'appercevois pas même encore alors.

Les cris de ma femme en me voyant, me firent comprendre que j'étois plus maltraité que je ne penſois. Je paſſai la nuit ſans connoître encore & ſentir mon mal. Voici ce que je ſentis & trouvai le lendemain. J'avois la levre ſupérieure

fendue en dedans jusqu'au nez, en déhors la peau l'avoit mieux garantie, & empèchoit la totale séparation, quatre dents enfoncées à la mâchoire supérieure, toute la partie du visage qui la couvre extrêmement enflée & meurtrie, le pouce droit foulé & très-gros, le pouce gauche griévement blessé, le bras gauche foulé, le genou gauche aussi très-enflé & qu'une contusion forte & douloureuse empêchoit totalement de plier. Mais avec tout ce fracas, rien de brisé, pas même une dent, bonheur qui tient du prodige dans une chûte comme celle-là.

Voilà très-fidellement l'histoire de mon accident. En peu de jours cette histoire se répandit dans Paris tellement changée & défigurée qu'il étoit impossible d'y rien reconnoître. J'aurois dû compter d'avance sur cette métamorphose; mais il s'y joignit tant de circonstances bizarres; tant de propos obscurs & de réticences l'accompagnerent, on m'en parloit d'un air si risiblement discret que tous ces mysteres m'inquiéterent. J'ai toujours haï les ténebres, elles m'inspirent naturellement une horreur que celles dont on m'environne depuis tant d'années n'ont pas dû diminuer. Parmi toutes les singularités de cette époque je n'en remarque-

rai qu'une, mais ſuffiſante pour faire juger des autres.

M. ***. avec lequel je n'avois eu jamais aucune relation, envoya ſon ſecrétaire s'informer de mes nouvelles, & me faire d'inſtantes offres de ſervices qui ne me parurent pas dans la circonſtance d'une grande utilité pour mon ſoulagement. Son ſecretaire ne laiſſa pas de me preſſer très-vivement de me prévaloir de ces offres, juſqu'à me dire que ſi je ne me fiois pas à lui, je pouvois écrire directement à M. ***. Ce grand empreſſement, & l'air de confidence qu'il y joignit me firent comprendre qu'il y avoit ſous tout cela quelque myſtere que je cherchois vainement à pénétrer. Il n'en falloit pas tant pour m'effaroucher, ſur-tout dans l'état d'agitation où mon accident & la fievre qui s'y étoit jointe avoit mis ma tête. Je me livrois à mille conjectures inquiétantes & triſtes, & je faiſois ſur tout ce qui ſe paſſoit autour de moi des commentaires qui marquoient plutôt le délire de la fievre, que le ſang-froid d'un homme qui ne prend plus d'intérêt à rien.

Un autre événement vint achever de troubler ma tranquillité. Madame***. m'avoit recherché depuis quelques années, ſans que je puſſe deviner pourquoi.

De petits cadeaux affectés, de fréquentes visites sans objet & sans plaisir me marquoient assez un but secret à tout cela, mais ne me le montroient pas. Elle m'avoit parlé d'un roman qu'elle vouloit faire pour le présenter à la Reine. Je lui avois dit ce que je pensois des femmes auteurs. Elle m'avoit fait entendre que ce projet avoit pour but le rétablissement de sa fortune pour lequel elle avoit besoin de protection; je n'avois rien à répondre à cela. Elle me dit depuis que n'ayant pu avoir accès auprès de la Reine, elle étoit déterminée à donner son livre au public. Ce n'étoit plus le cas de lui donner des conseils qu'elle ne me demandoit pas, & qu'elle n'auroit pas suivis. Elle m'avoit parlé de me montrer auparavant le manuscrit. Je la priai de n'en rien faire, & elle n'en fit rien.

Un beau jour durant ma convalescence, je reçus de sa part ce livre tout imprimé & même relié, & je vis dans la préface de si grosses louanges de moi, si maussadement plaquées & avec tant d'affectation que j'en fus désagréablement affecté. La rude flagornerie qui s'y faisoit sentir ne s'allia jamais avec la bienveillance; mon cœur ne sauroit se tromper là-dessus.

Quelques jours après Madame***. me vint voir avec ſa fille. Elle m'apprit que ſon livre faiſoit le plus grand bruit à cauſe d'une note qui le lui attiroit; j'avois à peine remarqué cette note en parcourant rapidement ce roman. Je la relus après le départ de Madame***; j'en examinai la tournure, j'y crus trouver le motif de ſes viſites, de ſes cajoleries, des groſſes louanges de ſa préface, & je jugeai que tout cela n'avoit d'autre but que de diſpoſer le public à m'attribuer la note, & par conſéquent le blâme qu'elle pouvoit attirer à ſon auteur dans la circonſtance où elle étoit publiée.

Je n'avois aucun moyen de détruire ce bruit & l'impreſſion qu'il pouvoit faire, & tout ce qui dépendoit de moi étoit de ne pas l'entretenir en ſouffrant la continuation des vaines & oſtenſives viſites de Madame***. & de ſa fille. Voici pour cet effet, le billet que j'écrivis à la mere.

" *Rouſſeau* ne recevant chez lui aucun
„ auteur, remercie Madame***. de ſes
„ bontés, & la prie de ne plus l'honorer
„ de ſes viſites".

Elle me répondit par une lettre honnête dans la forme, mais tournée comme toutes celles que l'on m'écrit en pareil cas. J'avois barbarement porté le poignard

dans ſon cœur ſenſible, & je devois croire au ton de ſa lettre qu'ayant pour moi des ſentimens ſi vifs & ſi vrais, elle ne ſupporteroit point ſans mourir cette rupture. C'eſt ainſi que la droiture & la franchiſe en toute choſe ſont des crimes affreux dans le monde, & je paroîtrois à mes contemporains méchant & féroce, quand je n'aurois à leurs yeux d'autre crime que de n'être pas faux & perfide comme eux.

J'étois déjà ſorti pluſieurs fois & je me promenois même aſſez ſouvent aux Thuilleries, quand je vis à l'étonnement de pluſieurs de ceux qui me rencontroient qu'il y avoit encore à mon égard quelqu'autre nouvelle que j'ignorois. J'appris enfin que le bruit public étoit, que j'étois mort de ma chûte, & ce bruit ſe répandit ſi rapidement & ſi opiniatrément que plus de quinze jours après que j'en fus inſtruit, l'on en parla à la Cour comme d'une choſe ſure. Le Courier d'Avignon, à ce qu'on eut ſoin de m'écrire, annonçant cette heureuſe nouvelle, ne manqua pas d'anticiper à cette occaſion ſur le tribut d'outrages & d'indignités qu'on prépare à ma mémoire après ma mort en forme d'oraiſon funebre.

Cette nouvelle fut accompagnée d'une circonſtance encore plus ſinguliere que

je n'appris que par hasard & dont je n'ai pu savoir aucun détail. C'est qu'on avoit ouvert en même tems une souscription pour l'impression des manuscrits que l'on trouveroit chez moi. Je compris par là qu'on tenoit prêt un recueil d'écrits fabriqués tout exprès pour me les attribuer d'abord après ma mort : car de penser qu'on imprimât fidellement aucun de ceux qu'on pourroit trouver en effet, c'étoit une bêtise qui ne pouvoit entrer dans l'esprit d'un homme sensé, & dont quinze ans d'expérience ne m'ont que trop garanti.

Ces remarques, faites coup sur coup & suivies de beaucoup d'autres qui n'étoient gueres moins étonnantes, effaroucherent derechef mon imagination que je croyois amortie, & ces noires ténebres qu'on renforçoit sans relâche autour de moi, ranimerent toute l'horreur qu'elles m'inspirent naturellement. Je me fatiguai à faire sur tout cela mille commentaires, & à tâcher de comprendre des mysteres qu'on a rendus inexplicables pour moi. Le seul résultat constant de tant d'énigmes fut la confirmation de toutes mes conclusions précédentes, savoir, que la destinée de ma personne, & celle de ma réputation ayant été fixées de concert par toute la

génération présente, nul effort de ma part ne pouvoit m'y soustraire puisqu'il m'est de toute impossibilité de transmettre aucun dépôt à d'autres âges sans le faire passer dans celui-ci par des mains intéressées à le supprimer.

Mais cette fois j'allai plus loin. L'amas de tant de circonstances fortuites, l'élévation de tous mes plus cruels ennemis affectée pour ainsi dire par la fortune, tous ceux qui gouvernent l'Etat, tous ceux qui dirigent l'opinion publique, tous les gens en place, tous les hommes en crédit triés comme sur le volet parmi ceux qui ont contre moi quelque animosité secrette, pour concourir au commun complot, cet accord universel est trop extraordinaire pour être purement fortuit. Un seul homme qui eût refusé d'en être complice, un seul événement qui lui eût été contraire, une seule circonstance imprévue, qui lui eût fait obstacle suffisoit pour le faire échouer. Mais toutes les volontés, toutes les fatalités, la fortune, & toutes les révolutions ont affermi l'œuvre des hommes, & un concours si frappant qui tient du prodige, ne peut me laisser douter que son plein succès ne soit écrit dans les décrets éternels. Des foules d'observations particulieres, soit dans le passé,

soit

ſoit dans le préſent, me confirment tellement dans cette opinion que je ne puis m'empêcher de regarder déſormais comme un de ces ſecrets du Ciel impénétrables à la raiſon humaine, la même œuvre que je n'enviſageois juſqu'ici que comme un fruit de la méchanceté des hommes.

Cette idée loin de m'ètre cruelle & déchirante, me conſole, me tranquilliſe, & m'aide à me réſigner. Je ne vais pas ſi loin que St. Auguſtin qui ſe fût conſolé d'ètre damné ſi telle eût été la volonté de Dieu. Ma réſignation vient d'une ſource moins déſintéreſſée, il eſt vrai, mais non moins pure & plus digne à mon gré de l'Etre parfait que j'adore.

Dieu eſt juſte; il veut que je ſouffre; & il ſait que je ſuis innocent. Voilà le motif de ma confiance, mon cœur & ma raiſon me crient qu'elle ne me trompera pas. Laiſſons donc faire les hommes & la deſtinée; apprenons à ſouffrir ſans murmure; tout doit à la fin rentrer dans l'ordre, & mon tour viendra tôt ou tard.



TROISIEME PROMENADE.

Je deviens vieux en apprenant toujours.

SOLON répétoit ſouvent ce vers dans ſa vieilleſſe. Il a un ſens dans lequel je pourrois le dire auſſi dans la mienne ; mais c'eſt une bien triſte ſcience que celle que depuis vingt ans l'expérience m'a fait acquérir : l'ignorance eſt encore préférable. L'adverſité ſans doute eſt un grand maître ; mais ce maître fait payer cher ſes leçons, & ſouvent le profit qu'on en retire ne vaut pas le prix qu'elles ont coûté. D'ailleurs avant qu'on ait obtenu tout cet acquis par des leçons ſi tardives, l'à-propos d'en uſer ſe paſſe. La jeuneſſe eſt le tems d'étudier la ſageſſe ; la vieilleſſe eſt le tems de la pratiquer. L'expérience inſtruit toujours, je l'avoue ; mais elle ne profite que pour l'eſpace qu'on a devant ſoi. Eſt-il tems au moment qu'il faut mourir d'apprendre comment on auroit dû vivre ?

Eh que me ſervent des lumieres ſi tard & ſi douloureuſement acquiſes ſur ma deſtinée & ſur les paſſions d'autrui dont

elle eſt l'œuvre! Je n'ai appris à mieux connoître les hommes que pour mieux ſentir la miſere où ils m'ont plongé, ſans que cette connoiſſance en me découvrant tous leurs piéges m'en ait pu faire éviter aucun. Que ne ſuis-je reſté toujours dans cette imbécille mais douce confiance qui me rendit durant tant d'années la proie & le jouet de mes bruyans amis, ſans qu'enveloppé de toutes leurs trames j'en euſſe même le moindre ſoupçon! J'étois leur dupe & leur victime, il eſt vrai, mais je me croyois aimé d'eux, & mon cœur jouiſſoit de l'amitié qu'ils m'avoient inſpirée en leur en attribuant autant pour moi. Ces douces illuſions ſont détruites. La triſte vérité que le tems & la raiſon m'ont dévoilée, en me faiſant ſentir mon malheur m'a fait voir qu'il étoit ſans remede & qu'il ne me reſtoit qu'à m'y réſigner. Ainſi toutes les expériences de mon âge ſont pour moi dans mon état ſans utilité préſente, & ſans profit pour l'avenir.

Nous entrons en lice à notre naiſſance, nous en ſortons à la mort. Que ſert d'apprendre à mieux conduire ſon char quand on eſt au bout de la carriere? Il ne reſte plus à penſer alors que comment on en ſortira. L'étude d'un vieillard, s'il lui en reſte encore à faire, eſt uniquement d'ap-

prendre à mourir, & c'eſt préciſément celle qu'on fait le moins à mon âge; on y penſe à tout, hormis à cela. Tous les vieillards tiennent plus à la vie que les enfans, & en ſortent de plus mauvaiſe grace que les jeunes gens. C'eſt que tous leurs travaux ayant été pour cette vie, ils voyent à ſa fin qu'ils ont perdu leurs peines. Tous leurs ſoins, tous leurs biens, tous les fruits de leurs laborieuſes veilles, ils quittent tout quand ils s'en vont. Ils n'ont ſongé à rien acquérir durant leur vie qu'ils puſſent emporter à leur mort.

Je me ſuis dit tout cela quand il étoit tems de me le dire, & ſi je n'ai pas mieux ſu tirer parti de mes réflexions, ce n'eſt pas faute de les avoir faites à tems & de les avoir bien digérées. Jetté dès mon enfance dans le tourbillon du monde, j'appris de bonne heure par l'expérience que je n'étois pas fait pour y vivre, & que je n'y parviendrois jamais à l'état dont mon cœur ſentoit le beſoin. Ceſſant donc de chercher parmi les hommes le bonheur que je ſentois n'y pouvoir trouver, mon ardente imagination ſautoit déjà par-deſſus l'eſpace de ma vie à peine commencée, comme ſur un terrain qui m'étoit étranger, pour ſe repoſer ſur une aſſiette tranquille où je puſſe me fixer.

Ce ſentiment, nourri par l'éducation dès mon enfance & renforcé durant toute ma vie par ce long tiſſu de miſeres & d'infortunes qui l'a remplie, m'a fait chercher dans tous les tems à connoître la nature & la deſtination de mon être avec plus d'intérêt & de ſoin que je n'en ai trouvé dans aucun autre homme. J'en ai beaucoup vu qui philoſophoient bien plus doctement que moi, mais leur philoſophie leur étoit pour ainſi dire étrangere. Voulant être plus ſavans que d'autres, ils étudioient l'univers pour ſavoir comment il étoit arrangé, comme ils auroient étudié quelque machine qu'ils auroient apperçue, par pure curioſité. Ils étudioient la nature humaine pour en pouvoir parler ſavamment, mais non pas pour ſe connoître; ils travailloient pour inſtruire les autres, mais non pas pour s'éclairer en dedans. Pluſieurs d'entr'eux ne vouloient que faire un livre, n'importoit quel, pourvu qu'il fût accueilli. Quand le leur étoit fait & publié, ſon contenu ne les intéreſſoit plus en aucune ſorte, ſi ce n'eſt pour le faire adopter aux autres, & pour le défendre au cas qu'il fût attaqué, mais du reſte ſans en rien tirer pour leur propre uſage, ſans s'embarraſſer même que ce contenu fût faux ou vrai, pourvu

qu'il ne fût pas réfuté. Pour moi quand j'ai desiré d'apprendre, c'étoit pour savoir moi-même & non pas pour enseigner; j'ai toujours cru qu'avant d'instruire les autres il falloit commencer par savoir assez pour soi, & de toutes les études que j'ai tâché de faire en ma vie au milieu des hommes, il n'y en a gueres que je n'eusse faite également seul dans une isle déserte où j'aurois été confiné pour le reste de mes jours. Ce qu'on doit faire dépend beaucoup de ce qu'on doit croire, & dans tout ce qui ne tient pas aux premiers besoins de la nature nos opinions sont la regle de nos actions. Dans ce principe qui fut toujours le mien, j'ai cherché souvent & long-tems pour diriger l'emploi de ma vie, à connoitre sa véritable fin, & je me suis bientôt consolé de mon peu d'aptitude à me conduire habilement dans ce monde, en sentant qu'il n'y falloit pas chercher cette fin.

Né dans une famille où régnoient les mœurs & la piété; élevé ensuite avec douceur chez un ministre plein de sagesse & de religion, j'avois reçu dès ma plus tendre enfance des principes, des maximes, d'autres diroient des préjugés, qui ne m'ont jamais tout-à-fait abandonné. Enfant encore, & livré à moi-même, allé-

ché par des careſſes, ſéduit par la vanité, leurré par l'eſpérance, forcé par la néceſſité, je me fis catholique; mais je demeurai toujours chrétien, & bientôt gagné par l'habitude mon cœur s'attacha ſincérement à ma nouvelle religion. Les inſtructions, les exemples de Madame de *Warens* m'affermirent dans cet attachement. La ſolitude champêtre où j'ai paſſé la fleur de ma jeuneſſe, l'étude des bons livres à laquelle je me livrai tout entier, renforcerent auprès d'elle mes diſpoſitions naturelles aux ſentimens affectueux, & me rendirent dévot preſque à la maniere de *Fénelon*. La méditation dans la retraite, l'étude de la nature, la contemplation de l'univers forcent un ſolitaire à s'élancer inceſſamment vers l'Auteur des choſes, & à chercher avec une douce inquietude la fin de tout ce qu'il voit & la cauſe de tout ce qu'il ſent. Lorſque ma deſtinée me rejetta dans le torrent du monde je n'y retrouvai plus rien qui pût flatter un moment mon cœur. Le regret de mes doux loiſirs me ſuivit par-tout, & jetta l'indifférence & le dégoût ſur tout ce qui pouvoit ſe trouver à ma portée, propre à mener à la fortune & aux honneurs. Incertain dans mes inquiets deſirs, j'eſpérois peu, j'obtins moins, & je ſentis dans des lueurs

même de profpérité que quand j'aurois obtenu tout ce que je croyois chercher, je n'y aurois point trouvé ce bonheur dont mon cœur étoit avide fans en favoir démêler l'objet. Ainfi tout contribuoit à détacher mes affections de ce monde, même avant les malheurs qui devoient m'y rendre tout-à-fait étranger. Je parvins jufqu'à l'âge de quarante ans flottant entre l'indigence & la fortune, entre la fageffe & l'égarement, plein de vices d'habitude fans aucun mauvais penchant dans le cœur, vivant au hafard fans principes bien décidés par ma raifon, & diftrait fur mes devoirs fans les méprifer, mais fouvent fans les bien connoître.

Dès ma jeuneffe j'avois fixé cette époque de quarante ans comme le terme de mes efforts pour parvenir, & celui de mes prétentions en tout genre. Bien réfolu, dès cet âge atteint & dans quelque fituation que je fuffe, de ne plus me débattre pour en fortir & de paffer le refte de mes jours à vivre au jour la journée fans plus m'occuper de l'avenir. Le moment venu, j'exécutai ce projet fans peine, & quoiqu'alors ma fortune femblât vouloir prendre une affiette plus fixe, j'y renonçai non-feulement fans regret mais avec un plaifir véritable. En me délivrant de tous ces

leurres, de toutes ces vaines espérances, je me livrai pleinement à l'incurie & au repos d'esprit qui fit toujours mon goût le plus dominant & mon penchant le plus durable. Je quittai le monde & ses pompes, je renonçai à toutes parures, plus d'épée, plus de montre, plus de bas blancs, de dorure, de coiffure, une perruque toute simple, un bon gros habit de drap, & mieux que tout cela, je déracinai de mon cœur les cupidités & les convoitises qui donnent du prix à tout ce que je quittois. Je renonçai à la place que j'occupois alors, pour laquelle je n'étois nullement propre, & je me mis à copier de la musique à tant la page, occupation pour laquelle j'avois eu toujours un goût décidé.

Je ne bornai pas ma réforme aux choses extérieures. Je sentis que celle-là même en exigeoit une autre plus pénible sans doute, mais plus nécessaire dans les opinions, & résolu de n'en pas faire à deux fois, j'entrepris de soumettre mon intérieur à un examen sévere qui le réglât pour le reste de ma vie tel que je voulois le trouver à ma mort.

Une grande révolution qui venoit de se faire en moi, un autre monde moral qui se dévoiloit à mes regards, les insen-

ſés jugemens des hommes, dont ſans pré-voir encore combien j'en ſerois la victi-me, je commençois à ſentir l'abſurdité, le beſoin toujours croiſſant d'un autre bien que la gloriole littéraire dont à peine la vapeur m'avoit atteint que j'en étois déjà dégoûté, le deſir enfin de tracer pour le reſte de ma carriere une route moins incertaine que celle dans laquelle j'en ve-nois de paſſer la plus belle moitié, tout m'obligeoit à cette grande revue dont je ſentois depuis long-tems le beſoin. Je l'entrepris donc, & je ne négligeai rien de ce qui dépendoit de moi pour bien exécuter cette entrepriſe.

C'eſt de cette époque que je puis dater mon entier renoncement au monde, & ce goût vif pour la ſolitude, qui ne m'a plus quitté depuis ce tems-là. L'ouvrage que j'entreprenois ne pouvoit s'exécuter que dans une retraite abſolue; il deman-doit de longues & paiſibles méditations que le tumulte de la ſociété ne ſouffre pas. Cela me força de prendre pour un tems une autre maniere de vivre dont enſuite je me trouvai ſi bien, que ne l'ayant interrompue depuis lors que par force & pour peu d'inſtans, je l'ai repriſe de tout mon cœur & m'y ſuis borné ſans peine, auſſi-tôt que je l'ai pu, & quand

enſuite les hommes m'ont réduit à vivre ſeul, j'ai trouvé qu'en me ſéqueſtrant pour me rendre miſérable, ils avoient plus fait pour mon bonheur que je n'avois ſu faire moi-même.

Je me livrai au travail que j'avois entrepris avec un zele proportionné, & à l'importance de la choſe & au beſoin que je ſentois en avoir. Je vivois alors avec des philoſophes modernes qui ne reſſembloient gueres aux anciens : au lieu de lever mes doutes & de fixer mes irréſolutions, ils avoient ébranlé toutes les certitudes que je croyois avoir ſur les points qu'il m'importoit le plus de connoître : car, ardens miſſionnaires d'athéïſme, & très-impérieux dogmatiques, ils n'enduroient point ſans colere, que ſur quelque point que ce pût être, on oſât penſer autrement qu'eux. Je m'étois défendu ſouvent aſſez foiblement par haine pour la diſpute, & par peu de talent pour la ſoutenir; mais jamais je n'adoptai leur déſolante doctrine, & cette réſiſtance, à des hommes auſſi intolérans, qui d'ailleurs avoient leurs vues, ne fut pas une des moindres cauſes qui attiſerent leur animoſité.

Ils ne m'avoient pas perſuadé, mais ils m'avoient inquiété. Leurs argumens m'avoient ébranlé, ſans m'avoir jamais con-

vaincu; je n'y trouvois point de bonne réponſe, mais je ſentois qu'il y en devoit avoir. Je m'accuſois moins d'erreur, que d'ineptie, & mon cœur leur répondoit mieux que ma raiſon.

Je me dis enfin: me laiſſerai-je éternellement balotter par les ſophiſmes des mieux diſans, dont je ne ſuis pas même ſûr que les opinions qu'ils prêchent & qu'ils ont tant d'ardeur à faire adopter aux autres ſoient bien les leurs à eux-mêmes? Leurs paſſions, qui gouvernent leurs doctrines, leur intérêt de faire croire ceci ou cela, rendent impoſſible à pénétrer ce qu'ils croyent eux-mêmes. Peut-on chercher de la bonne foi dans des chefs de parti? Leur philoſophie eſt pour les autres; il m'en faudroit une pour moi. Cherchons-la de toutes mes forces tandis qu'il eſt tems encore, afin d'avoir une regle fixe de conduite pour le reſte de mes jours. Me voilà dans la maturité de l'âge, dans toute la force de l'entendement. Déja je touche au déclin. Si j'attends encore, je n'aurai plus dans ma délibération tardive l'uſage de toutes mes forces; mes facultés intellectuelles auront déja perdu de leur activité, je ferai moins bien ce que je puis faire aujourd'hui de mon mieux poſſible: ſaiſiſſons ce moment favorable; il eſt l'é-

poque de ma réforme externe & matérielle, qu'il ſoit auſſi celle de ma réforme intellectuelle & morale. Fixons une bonne fois mes opinions, mes principes, & ſoyons pour le reſte de ma vie ce que j'aurai trouvé devoir être après y avoir bien penſé.

J'exécutai ce projet lentement & à diverſes repriſes, mais avec tout l'effort & toute l'attention dont j'étois capable. Je ſentois vivement que le repos du reſte de mes jours & mon ſort total en dépendoient. Je m'y trouvai d'abord dans un tel labyrinthe d'embarras, de difficultés, d'objections, de tortuoſités, de ténebres, que vingt fois tenté de tout abandonner, je fus prêt, renonçant à de vaines recherches, de m'en tenir dans mes délibérations aux regles de la prudence commune, ſans plus en chercher dans des principes que j'avois tant de peine à débrouiller. Mais cette prudence même m'étoit tellement étrangere, je me ſentois ſi peu propre à l'acquérir, que la prendre pour mon guide, n'étoit autre choſe que vouloir à travers les mers & les orages, chercher ſans gouvernail, ſans bouſſole, un fanal preſque inacceſſible, & qui ne m'indiquoit aucun port.

Je perſiſtai : pour la premiere fois de ma vie j'eus du courage, & je dois à ſon

ſuccès d'avoir pu ſoutenir l'horrible deſtinée qui dès-lors commençoit à m'envelopper ſans que j'en euſſe le moindre ſoupçon. Après les recherches les plus ardentes & les plus ſinceres qui jamais peut-être ayent été faites par aucun mortel, je me décidai pour toute ma vie ſur tous les ſentimens qu'il m'importoit d'avoir, & ſi j'ai pu me tromper dans mes réſultats, je ſuis ſûr au moins que mon erreur ne peut m'être imputée à crime; car j'ai fait tous mes efforts pour m'en garantir. Je ne doute point, il eſt vrai, que les préjugés de l'enfance & les vœux ſecrets de mon cœur n'aient fait pencher la balance du côté le plus conſolant pour moi. On ſe défend difficilement de croire ce qu'on deſire avec tant d'ardeur, & qui peut douter que l'intérêt d'admettre ou rejetter les jugemens de l'autre vie ne détermine la foi de la plupart des hommes ſur leur eſpérance ou leur crainte. Tout cela pouvoit faſciner mon jugement, j'en conviens, mais non pas altérer ma bonne foi : car je craignois de me tromper ſur toute choſe. Si tout conſiſtoit dans l'uſage de cette vie il m'importoit de le ſavoir, pour en tirer du moins le meilleur parti qu'il dépendroit de moi tandis qu'il étoit encore tems & n'être pas tout-

à-fait dupe. Mais ce que j'avois le plus à redouter au monde dans la disposition où je me sentois, étoit d'exposer le sort éternel de mon ame pour la jouissance des biens de ce monde, qui ne m'ont jamais paru d'un grand prix.

J'avoue encore que je ne levai pas toujours à ma satisfaction toutes ces difficultés qui m'avoient embarrassé, & dont nos philosophes avoient si souvent rebattu mes oreilles. Mais, résolu de me décider enfin sur des matieres où l'intelligence humaine a si peu de prise, & trouvant de toutes parts des mysteres impénétrables & des objections insolubles, j'adoptai dans chaque question le sentiment qui me parut le mieux établi directement, le plus croyable en lui-même, sans m'arrêter aux objections que je ne pouvois résoudre, mais qui se retorquoient par d'autres objections non moins fortes dans le systême opposé. Le ton dogmatique sur ces matieres ne convient qu'à des charlatans; mais il importe d'avoir un sentiment pour soi, & de le choisir avec toute la maturité de jugement qu'on y peut mettre. Si malgré cela nous tombons dans l'erreur, nous n'en saurions porter la peine en bonne justice, puisque nous n'en aurons point la coulpe.

Voilà le principe inébranlable qui ſert de baſe à ma ſécurité.

Le réſultat de mes pénibles recherches, fut tel à peu-près que je l'ai conſigné depuis dans la profeſſion de foi du Vicaire Savoyard, ouvrage indignement proſtitué & profané dans la génération préſente, mais qui peut faire un jour révolution parmi les hommes ſi jamais il y renaît du bon ſens & de la bonne foi.

Depuis lors, reſté tranquille dans les principes que j'avois adoptés après une méditation ſi longue & ſi réfléchie, j'en ai fait la regle immuable de ma conduite & de ma foi, ſans plus m'inquiéter ni des objections que je n'avois pu réſoudre, ni de celles que je n'avois pu prévoir, & qui ſe préſentoient nouvellement de tems à autre à mon eſprit. Elles m'ont inquiété quelquefois, mais elles ne m'ont jamais ébranlé. Je me ſuis toujours dit: tout cela ne ſont que des arguties & des ſubtilités métaphyſiques, qui ne ſont d'aucun poids auprès des principes fondamentaux adoptés par ma raiſon, confirmés par mon cœur, & qui tous portent le ſceau de l'aſſentiment intérieur dans le ſilence des paſſions. Dans des matieres ſi ſupérieures à l'entendement humain, une objection que je ne puis ré-

ſoudre, renverſera-t-elle tout un corps de doctrine ſi ſolide, ſi bien liée, & formée avec tant de méditation & de ſoin, ſi bien appropriée à ma raiſon, à mon cœur, à tout mon être, & renforcé de l'aſſentiment intérieur que je ſens manquer à toutes les autres? Non, de vaines argumentations ne détruiront jamais la convenance que j'apperçois entre ma nature immortelle & la conſtitution de ce monde, & l'ordre phyſique que j'y vois régner. J'y trouve dans l'ordre moral correſpondant & do[illegible] le ſyſtème eſt le réſultat de mes recherches, les appuis dont j'ai beſoin pour ſupporter les miſeres de ma vie. Dans tout autre ſyſtème je vivrois ſans reſſource, & je mourrois ſans eſpoir. Je ſerois la plus malheureuſe des créatures. Tenons-nous en donc à celui qui ſeul ſuffit pour me rendre heureux en dépit de la fortune & des hommes.

Cette délibération & la concluſion que j'en tirai ne ſemblent-elles pas avoir été dictées par le Ciel même pour me préparer à la deſtinée qui m'attendoit, & me mettre en état de la ſoutenir? Que ſerois-je devenu, que deviendrois-je encore, dans les angoiſſes affreuſes qui m'attendoient, & dans l'incroyable ſituation où je ſuis réduit pour le reſte de ma vie,

ſi, reſté ſans aſyle où je puſſe échapper à mes implacables perſécuteurs, ſans dédommagement des opprobres qu'ils me font eſſuyer en ce monde, & ſans eſpoir d'obtenir jamais la juſtice qui m'étoit due, je m'étois vu livré tout entier au plus horrible ſort qu'ait éprouvé ſur la terre aucun mortel? Tandis que, tranquille dans mon innocence je n'imaginois qu'eſtime & bienveillance pour moi parmi les hommes; tandis que mon cœur ouvert & confiant s'épanchoit avec des amis & des freres, les traîtres m'enlaçoient en ſilence de rets forgés au fond des enfers. Surpris par les plus imprévus de tous les malheurs & les plus terribles pour une ame fiere, traîné dans la fange, ſans jamais ſavoir par qui, ni pourquoi, plongé dans un abyme d'ignominie, enveloppé d'horribles ténebres à travers leſquelles je n'appercevois que de ſiniſtres objets, à la premiere ſurpriſe je fus terraſſé, & jamais je ne ſerois revenu de l'abattement où me jetta ce genre imprévu de malheurs, ſi je ne m'étois ménagé d'avance des forces pour me relever dans mes chûtes.

Ce ne fut qu'après des années d'agitations que reprenant enfin mes eſprits & commençant de rentrer en moi-même, je

ſentis le prix des reſſources que je m'étois ménagées pour l'adverſité. Décidé ſur toutes les choſes dont il m'importoit de juger, je vis, en comparant mes maximes à ma ſituation, que je donnois aux inſenſés jugemens des hommes, & aux petits événemens de cette courte vie, beaucoup plus d'importance qu'ils n'en avoient. Que cette vie n'étant qu'un état d'épreuves, il importoit peu que ces épreuves fuſſent de telle ou telle ſorte pourvu qu'il en réſultât l'effet auquel elles étoient deſtinées, & que par conſéquent plus les épreuves étoient grandes, fortes, multipliées, plus il étoit avantageux de les ſavoir ſoutenir. Toutes les plus vives peines perdent leur force pour quiconque en voit le dédommagement grand & ſûr; & la certitude de ce dédommagement étoit le principal fruit que j'avois retiré de mes méditations précédentes.

Il eſt vrai qu'au milieu des outrages ſans nombre & des indignités ſans meſure dont je me ſentois accablé de toutes parts, des intervalles d'inquiétude & de doutes venoient de tems à autre ébranler mon eſpérance & troubler ma tranquillité. Les puiſſantes objections que je n'avois pu réſoudre ſe préſentoient alors à mon eſprit avec plus de force, pour ache-

ver de m'abattre précisément dans les momens, où surchargé du poids de ma destinée, j'étois prêt à tomber dans le découragement. Souvent des argumens nouveaux que j'entendois faire me revenoient dans l'esprit à l'appui de ceux qui m'avoient déja tourmenté. Ah! me disois-je alors dans des serremens de cœur prêts à m'étouffer, qui me garantira du désespoir si dans l'horreur de mon sort je ne vois plus que des chimeres dans les consolations que me fournissoit ma raison? Si détruisant ainsi son propre ouvrage, elle renverse tout l'appui d'espérance & de confiance qu'elle m'avoit ménagé dans l'adversité. Quel appui que des illusions qui ne berçent que moi seul au monde? Toute la génération présente ne voit qu'erreurs & préjugés dans les sentimens dont je me nourris seul; elle trouve la vérité, l'évidence dans le systême contraire au mien; elle semble même ne pouvoir croire que je l'adopte de bonne foi, & moi-même en m'y livrant de toute ma volonté, j'y trouve des difficultés insurmontables qu'il m'est impossible de résoudre & qui ne m'empèchent pas d'y persister. Suis-je donc seul sage, seul éclairé parmi les mortels? Pour croire que les choses sont ainsi suffit-il qu'elles me con-

viennent ? Puis-je prendre une confiance éclairée en des apparences qui n'ont rien de ſolide aux yeux du reſte des hommes, & qui me ſembleroient illuſoires à moi-même ſi mon cœur ne ſoutenoit pas ma raiſon ? N'eût-il pas mieux valu combattre mes perſécuteurs à armes égales en adoptant leurs maximes, que de reſter ſur les chimeres des miennes en proie à leurs atteintes ſans agir pour les repouſſer ? Je me crois ſage, & je ne ſuis que dupe, victime & martyr d'une vaine erreur.

Combien de fois dans ces momens de doute & d'incertitude je fus prêt à m'abandonner au déſeſpoir. Si jamais j'avois paſſé dans cet état un mois entier, c'étoit fait de ma vie & de moi. Mais ces criſes, quoi qu'autrefois aſſez fréquentes ont toujours été courtes, & maintenant que je n'en ſuis pas délivré tout-à-fait encore, elles ſont ſi rares & ſi rapides, qu'elles n'ont pas même la force de troubler mon repos. Ce ſont de légeres inquietudes qui n'affectent pas plus mon ame, qu'une plume qui tombe dans la riviere ne peut altérer le cours de l'eau. J'ai ſenti que remettre en délibération les mêmes points ſur leſquels je m'étois ci devant décidé, étoit me ſuppoſer de nouvelles lumieres ou le jugement plus formé, ou plus de

zele pour la vérité que je n'avois lors de mes recherches, qu'aucun de ces cas n'étant ni ne pouvant ètre le mien, je ne pouvois préférer par aucune raiſon ſolide, des opinions qui dans l'accablement du déſeſpoir ne me tentoient que pour augmenter ma miſere, à des ſentimens adoptés dans la vigueur de l'âge, dans toute la maturité de l'eſprit, après l'examen le plus réfléchi, & dans des tems où le calme de ma vie ne me laiſſoit d'autre intérêt dominant que celui de connoître la vérité. Aujourd'hui que mon cœur ſerré de détreſſe, mon ame affaiſſée par les ennuis, mon imagination effarouchée, ma tète troublée par tant d'affreux myſteres dont je ſuis environné, aujourd'hui que toutes mes facultés affoiblies par la vieilleſſe & les angoiſſes ont perdu tout leur reſſort, irai-je m'ôter à plaiſir toutes les reſſources que je m'étois ménagées, & donner plus de confiance à ma raiſon déclinante pour me rendre injuſtement malheureux, qu'à ma raiſon pleine & vigoureuſe pour me dédommager des maux que je ſouffre ſans les avoir mérités? Non, je ne ſuis ni plus ſage, ni mieux inſtruit, ni de meilleure foi que quand je me décidai ſur ces grandes queſtions, je n'ignorois pas alors les difficultés dont je me laiſſe troubler au-

jourd'hui; elles ne m'arrêterent pas, & s'il s'en préſente quelques nouvelles dont on ne s'étoit pas encore aviſé, ce ſont les ſophiſmes d'une ſubtile métaphyſique qui ne ſauroient balancer les vérités éternelles admiſes de tous les tems, par tous les Sages, reconnues par toutes les nations, & gravées dans le cœur humain en caracteres ineffaçables. Je ſavois en méditant ſur ces matieres que l'entendement humain circonſcrit par les ſens ne les pouvoit embraſſer dans toute leur étendue. Je m'en tins donc à ce qui étoit à ma portée ſans m'engager dans ce qui la paſſoit. Ce parti étoit raiſonnable, je l'embraſſai jadis & m'y tins avec l'aſſentiment de mon cœur & de ma raiſon. Sur quel fondement y renoncerois-je aujourd'hui que tant de puiſſans motifs m'y doivent tenir attaché? Quel danger vois-je à le ſuivre? Quel profit trouverois-je à l'abandonner? En prenant la doctrine de mes perſécuteurs prendrois-je auſſi leur morale? Cette morale ſans racine & ſans fruit, qu'ils étalent pompeuſement dans des livres ou dans quelque action d'éclat ſur le théatre, ſans qu'il en pénetre jamais rien dans le cœur ni dans la raiſon; ou bien cette autre morale ſecrette & cruelle, doctrine intérieure de tous leurs initiés, à laquelle l'au-

tre ne ſert que de maſque, qu'ils ſuivent ſeule dans leur conduite, & qu'ils ont ſi habilement pratiquée à mon égard. Cette morale, purement offenſive, ne ſert point à la défenſe, & n'eſt bonne qu'à l'aggreſſion. De quoi me ſerviroit-elle dans l'état où ils m'ont réduit? Ma ſeule innocence me ſoutient dans les malheurs, & combien me rendrois-je plus malheureux encore, ſi m'ôtant cette unique mais puiſſante reſſource, j'y ſubſtituois la méchanceté? Les atteindrois je dans l'art de nuire, & quand j'y réuſſirois, de quel mal me ſoulageroit celui que je leur pourrois faire? Je perdrois ma propre eſtime, & je ne gagnerois rien à la place.

C'eſt ainſi que raiſonnant avec moi-même je parvins à ne plus me laiſſer ébranler dans mes principes par des argumens captieux, par des objections inſolubles, & par des difficultés qui paſſoient ma portée & peut-être celle de l'eſprit humain. Le mien, reſtant dans la plus ſolide aſſiette que j'avois pu lui donner, s'accoutuma ſi bien à s'y repoſer à l'abri de ma conſcience, qu'aucune doctrine étrangere ancienne ou nouvelle ne peut plus l'émouvoir, ni troubler un inſtant mon repos. Tombé dans la langueur & l'appeſantiſſement d'eſprit, j'ai oublié juſqu'aux rai-

ſonnemens

ſonnemens ſur leſquels je fondois ma croyance & mes maximes; mais je n'oublierai jamais les concluſions que j'en ai tirées avec l'approbation de ma conſcience & de ma raiſon, & je m'y tiens déſormais. Que tous les philoſophes viennent ergoter contre : ils perdront leur tems & leurs peines. Je me tiens pour le reſte de ma vie en toute choſe, au parti que j'ai pris quand j'étois plus en état de bien choiſir.

Tranquille dans ces diſpoſitions, j'y trouve avec le contentement de moi, l'eſpérance & les conſolations dont j'ai beſoin dans ma ſituation. Il n'eſt pas poſſible qu'une ſolitude auſſi complette, auſſi permanente, auſſi triſte en elle-même, l'animoſité toujours ſenſible & toujours active de toute la génération préſente, les indignités dont elle m'accable ſans ceſſe, ne me jettent quelquefois dans l'abattement, l'eſpérance ébranlée, les doutes décourageans reviennent encore de tems à autre troubler mon ame & la remplir de triſteſſe. C'eſt alors qu'incapable des opérations de l'eſprit, néceſſaires pour me raſſurer moi-même, j'ai beſoin de me rappeller mes anciennes réſolutions, les ſoins, l'attention, la ſincérité de cœur que j'ai miſes à les prendre re-

viennent alors à mon ſouvenir & me rendent toute ma confiance. Je me refuſe ainſi à toutes nouvelles idées comme à des erreurs funeſtes, qui n'ont qu'une fauſſe apparence, & ne ſont bonnes qu'à troubler mon repos.

Ainſi retenu dans l'étroite ſphere de mes anciennes connoiſſances, je n'ai pas, comme Solon, le bonheur de pouvoir m'inſtruire chaque jour en vieilliſſant, & je dois même me garantir du dangereux orgueil de vouloir apprendre ce que je ſuis déſormais hors d'état de bien ſavoir. Mais s'il me reſte peu d'acquiſitions à eſpérer du côté des lumieres utiles, il m'en reſte de bien importantes à faire du côté des vertus néceſſaires à mon état. C'eſt-là qu'il ſeroit tems d'enrichir & d'orner mon ame d'un acquis qu'elle pût emporter avec elle, lorſque délivrée de ce corps qui l'offuſque & l'aveugle, & voyant la vérité ſans voile, elle appercevra la miſere de toutes ces connoiſſances dont nos faux ſavans ſont ſi vains. Elle gémira des momens perdus en cette vie à les vouloir acquérir. Mais la patience, la douceur, la réſignation, l'intégrité, la juſtice impartiale, ſont un bien qu'on emporte avec ſoi, & dont on peut s'enrichir ſans ceſſe, ſans craindre que la mort même

nous en faſſe perdre le prix. C'eſt à cette unique & utile étude que je conſacre le reſte de ma vieilleſſe. Heureux ſi par mes progrès ſur moi-même, j'apprends à ſortir de la vie, non meilleur, car cela n'eſt pas poſſible, mais plus vertueux que je n'y ſuis entré !

QUATRIEME PROMENADE.

DANS le petit nombre de livres que je lis quelquefois encore, Plutarque eſt celui qui m'attache & me profite le plus. Ce fut la premiere lecture de mon enfance, ce ſera la derniere de ma vieilleſſe; c'eſt preſque le ſeul Auteur que je n'ai jamais lu ſans en tirer quelque fruit. Avant-hier je liſois dans ſes œuvres morales le traité, *comment on pourra tirer utilité de ſes ennemis*? Le même jour en rangeant quelques brochures qui m'ont été envoyées par les Auteurs, je tombai ſur un des journaux de l'Abbé *R****. au titre duquel il avoit mis ces paroles *vitam vero impendenti*, *R****. Trop au fait des tournures de ces Meſſieurs, pour prendre le change ſur celle-là, je compris qu'il avoit

cru ſous cet air de politeſſe me dire une cruelle contre-vérité : mais ſur quoi fondé? Pourquoi ce ſarcaſme? Quel ſujet y pouvois-je avoir donné? Pour mettre à profit les leçons du bon Plutarque, je réſolus d'employer à m'examiner ſur le menſonge, la promenade du lendemain, & j'y vins bien confirmé dans l'opinion déjà priſe que, le *connois-toi toi-même* du Temple de Delphes n'étoit pas une maxime ſi facile à ſuivre, que je l'avois cru dans mes Confeſſions.

Le lendemain m'étant mis en marche pour exécuter cette réſolution, la premiere idée qui me vint en commençant à me recueillir, fut celle d'un menſonge affreux fait dans ma premiere jeuneſſe, dont le ſouvenir m'a troublé toute ma vie & vient juſques dans ma vieilleſſe contriſter encore mon cœur déjà navré de tant d'autres façons. Ce menſonge qui fut un grand crime en lui-même, en dût être un plus grand encore par ſes effets que j'ai toujours ignorés, mais que le remords m'a fait ſuppoſer auſſi cruels qu'il étoit poſſible. Cependant à ne conſulter que la diſpoſition où j'étois en le faiſant, ce menſonge ne fut qu'un fruit de la mauvaiſe honte, & bien loin qu'il partît d'une intention de nuire à celle qui en fut la

victime, je puis jurer à la face du Ciel qu'à l'inſtant même où cette honte invincible me l'arrachoit, j'aurois donné tout mon ſang avec joie pour en détourner l'effet ſur moi ſeul. C'eſt un délire que je ne puis expliquer, qu'en diſant comme je crois le ſentir, qu'en cet inſtant mon naturel timide ſubjugua tous les vœux de mon cœur.

Le ſouvenir de ce malheureux acte & les inextinguibles regrets qu'il m'a laiſſés m'ont inſpiré pour le menſonge une horreur qui a dû garantir mon cœur de ce vice pour le reſte de ma vie. Lorſque je pris ma deviſe je me ſentois fait pour la mériter, & je ne doutois pas que je n'en fuſſe digne quand ſur le mot de l'Abbé *R****. je commençai de m'examiner plus ſérieuſement.

Alors en m'épluchant avec plus de ſoin, je fus bien ſurpris du nombre de choſes de mon invention que je me rappellois avoir dites comme vraies dans le même tems, où, fier en moi-même de mon amour pour la vérité, je lui ſacrifiois ma ſureté, mes intérêts, ma perſonne, avec une impartialité dont je ne connois nul autre exemple parmi les humains.

Ce qui me ſurprit le plus étoit qu'en me rappellant ces choſes controuvées,

je n'en ſentois aucun vrai repentir. Moi dont l'horreur pour la fauſſeté n'a rien dans mon cœur qui la balance, moi qui braverois les ſupplices s'il les falloit éviter par un menſonge, par quelle bizarre inconſéquence mentois-je ainſi de gaîté de cœur ſans néceſſité, ſans profit, & par quelle inconcevable contradiction n'en ſentois-je pas le moindre regret, moi que le remords d'un menſonge n'a ceſſé d'affliger pendant cinquante ans? Je ne me ſuis jamais endurci ſur mes fautes; l'inſtinct moral m'a toujours bien conduit, ma conſcience a gardé ſa premiere intégrité, & quand même elle ſe ſeroit altérée en ſe pliant à mes intérêts, comment, gardant toute ſa droiture dans les occaſions où l'homme forcé par ſes paſſions peut au moins s'excuſer ſur ſa foibleſſe, la perd-elle uniquement dans les choſes indifférentes où le vice n'a point d'excuſe? Je vis que de la ſolution de ce problême dépendoit la juſteſſe du jugement que j'avois à porter en ce point ſur moi-même, & après l'avoir bien examiné, voici de quelle maniere je parvins à me l'expliquer.

Je me ſouviens d'avoir lu dans un livre de philoſophie que mentir c'eſt cacher une vérité que l'on doit manifeſter. Il

ſuit bien de cette définition que taire une vérité qu'on n'eſt pas obligé de dire n'eſt pas mentir : mais celui qui non content en pareil cas de ne pas dire la vérité dit le contraire, ment-il alors, ou ne ment-il pas? Selon la définition l'on ne ſauroit dire qu'il ment. Car s'il donne de la fauſſe monnoie à un homme auquel il ne doit rien, il trompe cet homme, ſans doute, mais il ne le vole pas.

Il ſe préſente ici deux queſtions à examiner, très-importantes l'une & l'autre. La premiere, quand & comment on doit à autrui la vérité, puiſqu'on ne la doit pas toujours. La ſeconde, s'il eſt des cas où l'on puiſſe tromper innocemment. Cette ſeconde queſtion eſt très-décidée, je le ſais bien; négativement dans les livres, où la plus auſtere morale ne coûte rien à l'Auteur, affirmativement dans la ſociété où la morale des livres paſſe pour un bavardage impoſſible à pratiquer. Laiſſons donc ces autorités qui ſe contrediſent, & cherchons par mes propres prinpes à réſoudre pour moi ces queſtions.

La vérité générale & abſtraite eſt le plus précieux de tous les biens. Sans elle l'homme eſt aveugle; elle eſt l'œil de la raiſon. C'eſt par elle que l'homme apprend à ſe conduire, à être ce qu'il doit être, à

faire ce qu'il doit faire, à tendre à sa véritable fin. La vérité particuliere & individuelle n'est pas toujours un bien, elle est quelquefois un mal, très-souvent une chose indifférente. Les choses qu'il importe à un homme de savoir, & dont la connoissance est nécessaire à son bonheur, ne sont peut-être pas en grand nombre, mais en quelque nombre qu'elles soient elles sont un bien qui lui appartient, qu'il a droit de réclamer par-tout où il le trouve, & dont on ne peut le frustrer sans commettre le plus inique de tous les vols, puisqu'elle est de ces biens communs à tous, dont la communication n'en prive point celui qui le donne.

Quant aux vérités qui n'ont aucune sorte d'utilité, ni pour l'instruction ni dans la pratique, comment seroient-elles un bien dû, puisqu'elles ne sont pas même un bien, & puisque la propriété n'est fondée que sur l'utilité, où il n'y a point d'utilité possible il ne peut y avoir de propriété. On peut réclamer un terrain quoique stérile, parce qu'on peut au moins habiter sur le sol : mais qu'un fait oiseux, indifférent à tous égards, & sans conséquence pour personne soit vrai ou faux, cela n'intéresse qui que ce soit. Dans l'ordre moral rien n'est inutile, non plus que

dans l'ordre phyſique. Rien ne peut être dû de ce qui n'eſt bon à rien ; pour qu'une choſe ſoit due il faut qu'elle ſoit, ou puiſſe être utile. Ainſi la vérité due eſt celle qui intéreſſe la juſtice, & c'eſt profaner ce nom ſacré de vérité que de l'appliquer aux choſes vaines dont l'exiſtence eſt indifférente à tous, & dont la connoiſſance eſt inutile à tout. La vérité dépouillée de toute eſpece d'utilité même poſſible, ne peut donc pas être une choſe due, & par conſéquent celui qui la tait, ou la déguiſe ne ment point.

Mais eſt-il de ces vérités ſi parfaitement ſtériles qu'elles ſoient de tout point inutiles à tout, c'eſt un autre article à diſcuter & auquel je reviendrai tout-à-l'heure. Quant à préſent paſſons à la ſeconde queſtion.

Ne pas dire ce qui eſt vrai, & dire ce qui eſt faux ſont deux choſes très-différentes ; mais dont peut néanmoins réſulter le même effet ; car ce réſultat eſt aſſurément bien le même toutes les fois que cet effet eſt nul. Par-tout où la vérité eſt indifférente, l'erreur contraire eſt indifférente auſſi ; d'où il ſuit qu'en pareil cas celui qui trompe en diſant le contraire de la vérité n'eſt pas plus injuſte que celui qui trompe en ne la déclarant pas ; car en fait

de vérités inutiles, l'erreur n'a rien de pire que l'ignorance. Que je croye le ſable qui eſt au fond de la mer blanc ou rouge cela ne m'importe pas plus que d'ignorer de quelle couleur il eſt. Comment pourroit-on ètre injuſte en ne nuiſant à perſonne, puiſque l'injuſtice ne conſiſte que dans le tort fait à autrui?

Mais ces queſtions ainſi ſommairement décidées ne ſauroient me fournir encore aucune application ſure pour la pratique, ſans beaucoup d'éclairciſſemens préalables néceſſaires pour faire avec juſteſſe cette application dans tous les cas qui peuvent ſe préſenter. Car ſi l'obligation de dire la vérité n'eſt fondée que ſur ſon utilité, comment me conſtituerai-je juge de cette utilité? Très-ſouvent l'avantage de l'un fait le préjudice de l'autre, l'intérèt particulier eſt preſque toujours en oppoſition avec l'intérèt public. Comment ſe conduire en pareil cas? Faut-il ſacrifier l'utilité de l'abſent à celle de la perſonne à qui l'on parle? Faut-il taire ou dire la vérité qui profitant à l'un nuit à l'autre? Faut-il peſer tout ce qu'on doit dire à l'unique balance du bien public, ou à celle de la juſtice diſtributive, & ſuis-je aſſuré de connoître aſſez tous les rapports de la choſe pour ne diſpenſer les lumieres dont je diſpoſe que

ſur les regles de l'équité? De plus, en examinant ce qu'on doit aux autres, ai-je examiné ſuffiſamment ce qu'on ſe doit à ſoi-même, ce qu'on doit à la vérité pour elle ſeule? Si je ne fais aucun tort à un autre en le trompant, s'enſuit-il que je ne m'en faſſe point à moi-même, & ſuffit-il de n'être jamais injuſte pour être toujours innocent?

Que d'embarraſſantes diſcuſſions dont il ſeroit aiſé de ſe tirer en ſe diſant, ſoyons toujours vrai au riſque de tout ce qui en peut arriver. La juſtice elle-même eſt dans la vérité des choſes; le menſonge eſt toujours iniquité, l'erreur eſt toujours impoſture, quand on donne ce qui n'eſt pas pour la regle de ce qu'on doit faire ou croire. Et quelqu'effet qui réſulte de la vérité on eſt toujours inculpable quand on l'a dite, parce qu'on n'y a rien mis du ſien.

Mais c'eſt-là trancher la queſtion ſans la réſoudre. Il ne s'agiſſoit pas de prononcer s'il ſeroit bon de dire toujours la vérité, mais ſi l'on y étoit toujours également obligé, & ſur la définition que j'examinois ſuppoſant que non, de diſtinguer les cas où la vérité eſt rigoureuſement due, de ceux où l'on peut la taire ſans injuſtice & la déguiſer ſans menſonge:

car j'ai trouvé que de tels cas exiſtoient réellement. Ce dont il s'agit eſt donc de chercher une regle ſure pour les connoître & les bien déterminer.

Mais d'où tirer cette regle & la preuve de ſon infaillibilité ? ..... Dans toutes les queſtions de morale difficiles comme celle-ci, je me ſuis toujours bien trouvé de les réſoudre par le dictamen de ma conſcience, plutôt que par les lumieres de ma raiſon. Jamais l'inſtinct moral ne m'a trompé : il a gardé juſqu'ici ſa pureté dans mon cœur aſſez pour que je puiſſe m'y confier, & s'il ſe tait quelquefois devant mes paſſions dans ma conduite, il reprend bien ſon empire ſur elles dans mes ſouvenirs. C'eſt là que je me juge moi-même avec autant de ſévérité peut-être, que je ſerai jugé par le Souverain Juge après cette vie.

Juger des diſcours des hommes par les effets qu'ils produiſent, c'eſt ſouvent mal les apprécier. Outre que ces effets ne ſont pas toujours ſenſibles & faciles à connoître, ils varient à l'infini comme les circonſtances dans leſquelles ces diſcours ſont tenus. Mais c'eſt uniquement l'intention de celui qui les tient qui les apprécie, & détermine leur degré de malice ou de bonté. Dire faux n'eſt mentir que par

l'intention de tromper, & l'intention même de tromper loin d'être toujours jointe avec celle de nuire a quelquefois un but tout contraire. Mais pour rendre un mensonge innocent il ne suffit pas que l'intention de nuire ne soit pas expresse, il faut de plus la certitude que l'erreur dans laquelle on jette ceux à qui l'on parle ne peut nuire à eux ni à personne en quelque façon que ce soit. Il est rare & difficile qu'on puisse avoir cette certitude; aussi est-il difficile & rare qu'un mensonge soit parfaitement innocent. Mentir pour son avantage à soi-même est imposture, mentir pour l'avantage d'autrui est fraude, mentir pour nuire est calomnie; c'est la pire espece de mensonge. Mentir sans profit ni préjudice de soi ni d'autrui n'est pas mentir : ce n'est pas mensonge, c'est fiction.

Les fictions qui ont un objet moral s'appellent apologues ou fables, & comme leur objet n'est ou ne doit être que d'envelopper des vérités utiles sous des formes sensibles & agréables, en pareil cas on ne s'attache gueres à cacher le mensonge de fait qui n'est que l'habit de la vérité, & celui qui ne débite une fable que pour une fable, ne ment en aucune façon.

Il est d'autres fictions purement oiseu-

ſes telles que ſont la plupart des contes & des romans qui, ſans renfermer aucune inſtruction véritable n'ont pour objet que l'amuſement. Celles-là, dépouillées de toute utilité morale ne peuvent s'apprécier que par l'intention de celui qui les invente, & lorſqu'il les débite avec affirmation comme des vérités réelles, on ne peut gueres diſconvenir qu'elles ne ſoient de vrais menſonges. Cependant, qui jamais s'eſt fait un grand ſcrupule de ces menſonges-là, & qui jamais en a fait un reproche grave à ceux qui les font? S'il y a par exemple quelque objet moral dans le Temple de Gnide, cet objet eſt bien offuſqué & gâté par les détails voluptueux & par les images laſcives. Qu'a fait l'Auteur pour couvrir cela d'un vernis de modeſtie? Il a feint que ſon ouvrage étoit la traduction d'un manuſcrit Grec, & il a fait l'hiſtoire de la découverte de ce manuſcrit de la façon la plus propre à perſuader ſes lecteurs de la vérité de ſon récit. Si ce n'eſt pas là un menſonge bien poſitif, qu'on me diſe donc ce que c'eſt que mentir? Cependant qui eſt-ce qui s'eſt aviſé de faire à l'Auteur un crime de ce menſonge, & de le traiter pour cela d'impoſteur.

On dira vainement que ce n'eſt-là

qu'une plaiſanterie, que l'Auteur tout en affirmant ne vouloit perſuader perſonne, qu'il n'a perſuadé perſonne en effet, & que le public n'a pas douté un moment qu'il ne fût lui-même l'Auteur de l'ouvrage prétendu Grec dont il ſe donnoit pour le traducteur. Je répondrai qu'une pareille plaiſanterie ſans aucun objet n'eût été qu'un bien ſot enfantillage, qu'un menteur ne ment pas moins quand il affirme quoiqu'il ne perſuade pas, qu'il faut détacher du public inſtruit des multitudes de lecteurs ſimples & crédules à qui l'hiſtoire du manuſcrit narrée par un Auteur grave avec un air de bonne foi en a réellement impoſé, & qui ont bu ſans crainte dans une coupe de forme antique le poiſon dont ils ſe ſeroient au moins défiés s'il leur eût été préſenté dans un vaſe moderne.

Que ces diſtinctions ſe trouvent ou non dans les livres, elles ne s'en ſont pas moins dans le cœur de tout homme de bonne foi avec lui-même, qui ne veut rien ſe permettre que ſa conſcience puiſſe lui reprocher. Car dire une choſe fauſſe à ſon avantage n'eſt pas moins mentir que ſi on la diſoit au préjudice d'autrui; quoique le menſonge ſoit moins criminel. Donner l'avantage à qui ne doit pas l'avoir, c'eſt troubler l'ordre de la juſtice, attri-

buer fauſſement à ſoi-même ou à autrui un acte d'où peut réſulter louange ou blâme, inculpation ou diſculpation, c'eſt faire une choſe injuſte; or tout ce qui, contraire à la vérité, bleſſe la juſtice en quelque façon que ce ſoit, c'eſt menſonge. Voilà la limite exacte : mais tout ce qui, contraire à la vérité, n'intéreſſe la juſtice en aucune ſorte n'eſt que fiction, & j'avoue que quiconque ſe reproche une pure fiction comme un menſonge a la conſcience plus délicate que moi.

Ce qu'on appelle menſonges officieux ſont de vrais menſonges, parce qu'en impoſer à l'avantage ſoit d'autrui, ſoit de ſoi-même, n'eſt pas moins injuſte, que d'en impoſer à ſon détriment. Quiconque loue ou blâme contre la vérité, ment, dès qu'il s'agit d'une perſonne réelle. S'il s'agit d'un être imaginaire, il en peut dire tout ce qu'il veut, ſans mentir, à moins qu'il ne juge ſur la moralité des faits qu'il invente, & qu'il n'en juge fauſſement : car alors s'il ne ment pas dans le fait, il ment contre la vérité morale, cent fois plus reſpectable que celle des faits.

J'ai vu de ces gens qu'on appelle vrais dans le monde. Toute leur véracité s'épuiſe dans les converſations oiſeuſes à citer fidellement, les lieux, les tems, les per-

ſonnes, à ne ſe permettre aucune fiction, à ne broder aucune circonſtance, à ne rien exagérer. En tout ce qui ne touche point à leur intérêt, ils ſont dans leurs narrations de la plus inviolable fidélité. Mais s'agit-il de traiter quelque affaire qui les regarde, de narrer quelque fait qui leur touche de près; toutes les couleurs ſont employées pour préſenter les choſes ſous le jour qui leur eſt le plus avantageux, & ſi le menſonge leur eſt utile & qu'ils s'abſtiennent de le dire eux-mêmes, ils le favoriſent avec adreſſe, & font en ſorte qu'on l'adopte ſans le leur pouvoir imputer. Ainſi le veut la prudence : adieu la véracité.

L'homme que j'appelle *vrai* fait tout le contraire. En choſes parfaitement indifférentes, la vérité qu'alors l'autre reſpecte ſi fort, le touche fort peu, & il ne ſe fera gueres de ſcrupule d'amuſer une compagnie par des faits controuvés, dont il ne réſulte aucun jugement injuſte ni pour ni contre qui que ce ſoit vivant ou mort. Mais tout diſcours qui produit pour quelqu'un profit ou dommage, eſtime ou mépris, louange ou blâme contre la juſtice & la vérité eſt un menſonge qui jamais n'approchera de ſon cœur, ni de ſa bouche, ni de ſa plume. Il eſt ſolidement

vrai, même contre ſon intérêt, quoiqu'il ſe pique aſſez peu de l'être dans les converſations oiſeuſes. Il eſt *vrai* en ce qu'il ne cherche à tromper perſonne, qu'il eſt auſſi fidelle à la vérité qui l'accuſe, qu'à celle qui l'honore, & qu'il n'en impoſe jamais pour ſon avantage, ni pour nuire à ſon ennemi. La différence donc qu'il y a entre mon homme *vrai*, & l'autre, eſt que celui du monde eſt très-rigoureuſement fidelle à toute vérité qui ne lui coûte rien, mais pas au delà, & que le mien ne la ſert jamais ſi fidellement que quand il faut s'immoler pour elle.

Mais, diroit-on, comment accorder ce relâchement avec cet ardent amour pour la vérité dont je le glorifie? Cet amour eſt donc faux puiſqu'il ſouffre tant d'alliage? Non, il eſt pur & vrai: mais il n'eſt qu'une émanation de l'amour de la juſtice, & ne veut jamais être faux, quoiqu'il ſoit ſouvent fabuleux. Juſtice & vérité ſont dans ſon eſprit deux mots ſynonymes qu'il prend l'un pour l'autre indifféremment. La ſainte vérité que ſon cœur adore ne conſiſte point en faits indifférens, & en noms inutiles, mais à rendre fidellement à chacun ce qui lui eſt dû en choſes qui ſont véritablement ſiennes, en imputations bonnes ou mauvaiſes, en rétri-

butions d'honneur ou de blâme, de louange & d'improbation. Il n'eſt faux ni contre autrui, parce que ſon équité l'en empêche & qu'il ne veut nuire à perſonne injuſtement, ni pour lui-même, parce que ſa conſcience l'en empêche, & qu'il ne ſauroit s'approprier ce qui n'eſt pas à lui. C'eſt ſur-tout de ſa propre eſtime qu'il eſt jaloux; c'eſt le bien dont il peut le moins ſe paſſer, & il ſentiroit une perte réelle d'acquérir celle des autres aux dépens de ce bien-là. Il mentira donc quelquefois en choſes indifférentes, ſans ſcrupule & ſans croire mentir, jamais pour le dommage ou le profit d'autrui, ni de lui-même. En tout ce qui tient aux vérités hiſtoriques, en tout ce qui a trait à la conduite des hommes, à la juſtice, à la ſociabilité, aux lumieres utiles, il garantira de l'erreur, & lui-même, & les autres autant qu'il dépendra de lui. Tout menſonge hors de-là, ſelon lui n'en eſt pas un. Si le Temple de Gnide eſt un ouvrage utile, l'hiſtoire du manuſcrit Grec n'eſt qu'une fiction très-innocente; elle eſt un menſonge très-puniſſable, ſi l'ouvrage eſt dangereux.

Telles furent mes regles de conſcience ſur le menſonge & ſur la vérité. Mon cœur ſuivoit machinalement ces regles avant que ma raiſon les eût adoptées, &

l'inſtinct moral en fit ſeul l'application. Le criminel menſonge dont la pauvre Marion fut la victime m'a laiſſé d'ineffaçables remords, qui m'ont garanti tout le reſte de ma vie non-ſeulement de tout menſonge de cette eſpece, mais de tous ceux qui de quelque façon que ce pût être pouvoient toucher l'intérêt & la réputation d'autrui. En généraliſant ainſi l'excluſion je me ſuis diſpenſé de peſer exactement l'avantage, & le préjudice, & de marquer les limites préciſes du menſonge nuiſible, & du menſonge officieux; en regardant l'un & l'autre comme coupables, je me les ſuis interdits tous les deux.

En ceci comme en tout le reſte mon tempérament a beaucoup influé ſur mes maximes, ou plutôt ſur mes habitudes; car je n'ai gueres agi par regles ou n'ai gueres ſuivi d'autres regles en toute choſe que les impulſions de mon naturel. Jamais menſonge prémédité n'approcha de ma penſée, jamais je n'ai menti pour mon intérêt; mais ſouvent j'ai menti par honte, pour me tirer d'embarras en choſes indifférentes, ou qui n'intéreſſoient tout au plus que moi ſeul, lors qu'ayant à ſoutenir un entretien la lenteur de mes idées, & l'aridité de ma converſation, me forçoit de recourir aux fictions pour avoir quelque

chofe à dire. Quand il faut néceffairement parler, & que des vérités amufantes ne fe préfentent pas affez-tôt à mon efprit, je débite des fables pour ne pas demeurer muet; mais dans l'invention de ces fables, j'ai foin, tant que je puis, qu'elles ne foient pas des menfonges, c'eft-à-dire qu'elles ne bleffent ni la juftice ni la vérité due, & qu'elles ne foient que des fictions indifférentes à tout le monde & à moi. Mon defir feroit bien d'y fubftituer au moins à la vérité des faits une vérité morale; c'eft-à-dire d'y bien repréfenter les affections naturelles au cœur humain, & d'en faire fortir toujours quelque inftruction utile, d'en faire en un mot des contes moraux, des apologues; mais il faudroit plus de préfence d'efprit que je n'en ai, & plus de facilité dans la parole pour favoir mettre à profit pour l'inftruction, le babil de la converfation. Sa marche, plus rapide que celle de mes idées me forçant prefque toujours de parler avant de penfer, m'a fouvent fuggéré des fottifes & des inepties, que ma raifon défapprouvoit, & que mon cœur défavouoit à mefure qu'elles échappoient de ma bouche, mais qui précédant mon propre jugement, ne pouvoient plus être réformées par fa cenfure.

C'eſt encore par cette premiere, & irréſiſtible impulſion du tempérament, que dans des momens imprévus & rapides, la honte & la timidité m'arrachent ſouvent des menſonges, auxquels ma volonté n'a point de part; mais qui la précédent en quelque ſorte par la néceſſité de répondre à l'inſtant. L'impreſſion profonde du ſouvenir de la pauvre Marion peut bien retenir toujours ceux qui pourroient être nuiſibles à d'autres, mais non pas ceux qui peuvent ſervir à me tirer d'embarras quand il s'agit de moi ſeul, ce qui n'eſt pas moins contre ma conſcience & mes principes, que ceux qui peuvent influer ſur le ſort d'autrui.

J'atteſte le Ciel que ſi je pouvois l'inſtant d'après retirer le menſonge qui m'excuſe, & dire la vérité qui me charge ſans me faire un nouvel affront en me rétractant, je le ferois de tout mon cœur; mais la honte de me prendre ainſi moi-même en faute me retient encore, & je me repens très-ſincérement de ma faute, ſans néanmoins l'oſer réparer. Un exemple expliquera mieux ce que je veux dire, & montrera que je ne mens ni par intérêt ni par amour-propre, encore moins par envie ou par malignité : mais uniquement par embarras & mauvaiſe hon-

te, ſachant même très-bien quelquefois que ce menſonge eſt connu pour tel, & ne peut me ſervir du tout à rien.

Il y a quelque tems que M. *F****. m'engagea contre mon uſage à aller avec ma femme, dîner en maniere de pic-nic avec lui & M. *B****. chez la Dame ***. reſtauratrice, laquelle & ſes deux filles dînerent auſſi avec nous. Au milieu du dîné, l'aînée, qui eſt mariée depuis peu & qui étoit groſſe, ... (*) s'aviſa de me demander bruſquement & en me fixant, ſi j'avois eu des enfans. Je répondis en rougiſſant juſqu'aux yeux que je n'avois pas eu ce bonheur. Elle ſourit malignement en regardant la compagnie : tout cela n'étoit pas bien obſcur, même pour moi.

Il eſt clair d'abord que cette réponſe n'eſt point celle que j'aurois voulu faire, quand même j'aurois eu l'intention d'en impoſer ; car dans la diſpoſition où je voyois les convives, j'étois bien ſûr que ma réponſe ne changeoit rien à leur opinion ſur ce point. On s'attendoit à cette négative, on la provoquoit même pour jouir du plaiſir de m'avoir fait mentir. Je n'étois pas aſſez bouché pour ne pas

---

(*) Ces points indiquent quelques mots que l'on n'a pas pu lire dans le manuſcrit.

ſentir cela. Deux minutes après, la réponſe que j'aurois dû faire me vint d'elle-même. *Voilà une queſtion peu diſcrete de la part d'une jeune femme, à un homme qui a vieilli garçon.* En parlant ainſi, ſans mentir, ſans avoir à rougir d'aucun aveu, je mettois les rieurs de mon côté, & je lui faiſois une petite leçon qui naturellement devoit la rendre un peu moins impertinente à me queſtionner. Je ne fis rien de tout cela, je ne dis point ce qu'il falloit dire, je dis ce qu'il ne falloit pas & qui ne pouvoit me ſervir de rien. Il eſt donc certain que ni mon jugement ni ma volonté ne dicterent ma réponſe, & qu'elle fut l'effet machinal de mon embarras. Autrefois je n'avois point cet embarras, & je faiſois l'aveu de mes fautes avec plus de franchiſe que de honte, parce que je ne doutois pas qu'on ne vît ce qui les rachetoit & que je ſentois au-dedans de moi; mais l'œil de la malignité me navre & me déconcerte; en devenant plus malheureux, je ſuis devenu plus timide, & jamais je n'ai menti que par timidité.

Je n'ai jamais mieux ſenti mon averſion naturelle pour le menſonge qu'en écrivant mes Confeſſions: car c'eſt là que les tentations auroient été fréquentes &

fortes

ſortes, pour peu que mon penchant m'eût porté de ce côté. Mais loin d'avoir rien tû, rien diſſimulé qui fût à ma charge, par un tour d'eſprit que j'ai peine à m'expliquer & qui vient peut-être d'éloignement pour toute imitation, je me ſentois plutôt porté à mentir dans le ſens contraire en m'accuſant avec trop de ſévérité, qu'en m'excuſant avec trop d'indulgence, & ma conſcience m'aſſure qu'un jour je ſerai jugé moins ſévérement que je ne me ſuis jugé moi-même. Oui je le dis & le ſens avec une fiere élévation d'ame, j'ai porté dans cet écrit la bonne foi, la véracité, la franchiſe, auſſi loin, plus loin même, au moins je le crois, que ne fit jamais aucun autre homme; ſentant que le bien ſurpaſſoit le mal, j'avois mon intérêt à tout dire, & j'ai tout dit.

Je n'ai jamais dit moins, j'ai dit plus quelquefois, non dans les faits, mais dans les circonſtances, & cette eſpece de menſonge fut plutôt l'effet du délire de l'imagination qu'un acte de volonté. J'ai tort même de l'appeller menſonge, car aucune de ces additions n'en fut un. J'écrivois mes Confeſſions déja vieux, & dégoûté des vains plaiſirs de la vie que j'avois tous effleurés, & dont mon cœur avoit bien

ſenti le vide. Je les écrivois de mémoire; cette mémoire me manquoit ſouvent ou ne me fourniſſoit que des ſouvenirs imparfaits, & j'en rempliſſois les lacunes par des détails que j'imaginois en ſupplément de ces ſouvenirs, mais qui ne leur étoient jamais contraires. J'aimois à m'étendre ſur les momens heureux de ma vie, & je les embelliſſois quelquefois des ornemens que de tendres regrets venoient me fournir. Je diſois les choſes que j'avois oubliées comme il me ſembloit qu'elles avoient dû être, comme elles avoient été peut-être en effet, jamais au contraire de ce que je me rappellois qu'elles avoient été. Je prêtois quelquefois à la vérité des charmes étrangers, mais jamais je n'ai mis le menſonge à la place pour pallier mes vices, ou pour m'arroger des vertus.

Que ſi quelquefois ſans y ſonger par un mouvement involontaire j'ai caché le côté difforme en me peignant de profil, ces réticences ont bien été compenſées par d'autres réticences plus bizarres qui m'ont ſouvent fait taire le bien plus ſoigneuſement que le mal. Ceci eſt une ſingularité de mon naturel qu'il eſt fort pardonnable aux hommes de ne pas croire, mais qui tout incroyable qu'elle eſt n'en eſt pas moins réelle: j'ai ſouvent dit le mal dans toute

ſa turpitude, j'ai rarement dit le bien dans tout ce qu'il eut d'aimable, & ſouvent je l'ai tû tout-à-fait parce qu'il m'honoroit trop, parce qu'en faiſant mes Confeſſions j'aurois l'air d'avoir fait mon éloge. J'ai décrit mes jeunes ans ſans me vanter des heureuſes qualités dont mon cœur étoit doué, & même en ſupprimant les faits qui les mettoit trop en évidence. Je m'en rappelle ici deux de ma premiere enfance, qui tous deux ſont bien venus à mon ſouvenir en écrivant, mais que j'ai rejettés l'un & l'autre par l'unique raiſon dont je viens de parler.

J'allois preſque tous les dimanches paſſer la journée aux Pâquis chez M. *Fazy* qui avoit épouſé une de mes tantes & qui avoit là une fabrique d'indiennes. Un jour j'étois à l'étendage dans la chambre de la calandre & j'en regardois les rouleaux de fonte : leur luiſant flattoit ma vue, je fus tenté d'y poſer mes doigts & je les promenois avec plaiſir ſur le liſſé du cylindre, quand le jeune *Fazy* s'étant mis dans la roue lui donna un demi quart de tour ſi adroitement, qu'il ne prit que le bout de mes deux plus longs doigts; mais c'en fut aſſez pour qu'ils y fuſſent écraſés par le bout & que les deux ongles y reſtaſſent. Je fis un cri perçant, *Fazy* détourne à

l'inſtant la roue, mais les ongles ne reſterent pas moins au cylindre & le ſang ruiſſeloit de mes doigts. *Fazy* conſterné s'écrie, ſort de la roue, m'embraſſe & me conjure d'appaiſer mes cris, ajoutant qu'il étoit perdu. Au fort de ma douleur la ſienne me toucha, je me tus, nous fûmes à la carpiere, où il m'aida à laver mes doigts & à étancher mon ſang avec de la mouſſe. Il me ſupplia avec larmes de ne point l'accuſer; je le lui promis & le tins ſi bien, que plus de vingt ans après, perſonne ne ſavoit par quelle avanture j'avois deux de mes doigts cicatriſés; car ils le ſont demeurés toujours. Je fus détenu dans mon lit plus de trois ſemaines, & plus de deux mois hors d'état de me ſervir de ma main, diſant toujours qu'une groſſe pierre en tombant m'avoit écraſé mes doigts.

Magnanima menzôgna! or quando è il vero
Si bello che ſi poſſa à te preporre?

Cet accident me fut pourtant bien ſenſible par la circonſtance, car c'étoit le tems des exercices où l'on faiſoit manœuvrer la Bourgeoiſie, & nous avions fait un rang de trois autres enfans de mon âge avec leſquels je devois en uniforme faire

l'exercice avec la compagnie de mon quartier. J'eus la douleur d'entendre le tambour de la compagnie paſſant ſous ma fenêtre avec mes trois camarades, tandis que j'étois dans mon lit.

Mon autre hiſtoire eſt toute ſemblable, mais d'un âge plus avancé.

Je jouois au mail à Plain-Palais avec un de mes camarades appellé *Plince*. Nous prîmes querelle au jeu, nous nous battîmes, & durant le combat il me donna ſur la tête nue un coup de mail ſi bien appliqué que d'une main plus forte il m'eût fait ſauter la cervelle. Je tombe à l'inſtant. Je ne vis de ma vie une agitation pareille à celle de ce pauvre garçon, voyant mon ſang ruiſſeler dans mes cheveux. Il crut m'avoir tué. Il ſe précipite ſur moi, m'embraſſe, me ſerre étroitement en fondant en larmes & pouſſant des cris perçans. Je l'embraſſois auſſi de toute ma force en pleurant comme lui dans une émotion confuſe, qui n'étoit pas ſans quelque douceur. Enfin il ſe mit en devoir d'étancher mon ſang qui continuoit de couler, & voyant que nos deux mouchoirs n'y pouvoient ſuffire, il m'entraîna chez ſa mere qui avoit un petit jardin près de-là. Cette bonne Dame faillit à ſe trouver mal en me voyant dans cet état.

Mais elle ſut conſerver des forces pour me panſer, & après avoir bien baſſiné ma plaie elle y appliqua des fleurs de lys macerées dans l'eau-de-vie, vulnéraire excellent & très-uſité dans notre pays. Ses larmes & celles de ſon fils pénetrerent mon cœur au point que long-tems je la regardois comme ma mere & ſon fils comme mon frere, juſqu'à-ce qu'ayant perdu l'un & l'autre de vue, je les oubliai peu-à-peu.

Je gardai le même ſecret ſur cet accident que ſur l'autre, & il m'en eſt arrivé cent autres de pareille nature en ma vie, dont je n'ai pas même été tenté de parler dans mes Confeſſions, tant j'y cherchois peu l'art de faire valoir le bien que je ſentois dans mon caractere. Non, quand j'ai parlé contre la vérité qui m'étoit connue, ce n'a jamais été qu'en choſes indifférentes & plus, ou par l'embarras de parler ou pour le plaiſir d'écrire que par aucun motif d'intérêt pour moi, ni d'avantage ou de préjudice d'autrui. Et quiconque lira mes Confeſſions impartialement, ſi jamais cela arrive, ſentira que les aveux que j'y fais ſont plus humilians, plus pénibles à faire, que ceux d'un mal plus grand mais moins honteux à dire, & que je n'ai pas dit parce que je ne l'ai pas fait.

Il ſuit de toutes ces réflexions que la profeſſion de véracité que je me ſuis faite a plus ſon fondement ſur des ſentimens de droiture & d'équité que ſur la réalité des choſes & que j'ai plus ſuivi dans la pratique, les directions morales de ma conſcience, que les notions abſtraites du vrai, & du faux. J'ai ſouvent débité bien des fables, mais j'ai très-rarement menti. En ſuivant ces principes j'ai donné ſur moi beaucoup de priſes aux autres, mais je n'ai fait tort à qui que ce fût, & je ne me ſuis point attribué à moi-même plus d'avantage qu'il ne m'en étoit dû. C'eſt uniquement par-là, ce me ſemble, que la vérité eſt une vertu. A tout autre égard elle n'eſt pour nous qu'un être métaphyſique dont il ne réſulte ni bien, ni mal.

Je ne ſens pourtant pas mon cœur aſſez content de ces diſtinctions pour me croire tout-à-fait irrépréhenſible. En peſant avec tant de ſoin ce que je devois aux autres, ai-je aſſez examiné ce que je me devois à moi-même? S'il faut être juſte pour autrui, il faut être vrai pour ſoi, c'eſt un hommage que l'honnête-homme doit rendre à ſa propre dignité. Quand la ſtérilité de ma converſation me forçoit d'y ſuppléer par d'innocentes fictions, j'avois tort, parce qu'il ne faut point pour amuſer

autrui s'avilir soi-même; & quand, entraîné par le plaisir d'écrire, j'ajoutois à des choses réelles des ornemens inventés, j'avois plus de tort encore parce que orner la vérité par des fables, c'est en effet la défigurer.

Mais ce qui me rend plus inexcusable est la devise que j'avois choisie. Cette devise m'obligeoit plus que tout autre homme à une profession plus étroite de la vérité, & il ne suffisoit pas que je lui sacrifiasse par-tout mon intérêt & mes penchans, il falloit lui sacrifier aussi ma foiblesse, & mon naturel timide. Il falloit avoir le courage & la force d'être vrai toujours en toute occasion & qu'il ne sortît jamais ni fiction ni fables d'une bouche & d'une plume, qui s'étoit particulierement consacrée à la vérité. Voilà ce que j'aurois dû me dire en prenant cette fiere devise, & me répéter sans cesse tant que j'osai la porter. Jamais la fausseté ne dicta mes mensonges, ils sont tous venus de foiblesse, mais cela m'excuse très-mal. Avec une ame foible on peut tout au plus se garantir du vice, mais c'est être arrogant & téméraire d'oser professer de grandes vertus.

Voilà des réflexions qui probablement ne me seroient jamais venues dans l'esprit

ſi l'Abbé *R****. ne me les eût ſuggérées. Il eſt bien tard, ſans doute, pour en faire uſage; mais il n'eſt pas trop tard au moins pour redreſſer mon erreur, & remettre ma volonté dans la regle : car c'eſt déſormais tout ce qui dépend de moi. En ceci donc & en toutes choſes ſemblables, la maxime de Solon eſt applicable à tous les âges, & il n'eſt jamais trop tard pour apprendre même de ſes ennemis, à être ſage, vrai, modeſte, & à moins préſumer de ſoi.



CINQUIEME PROMENADE.

DE toutes les habitations où j'ai demeuré (& j'en ai eu de charmantes,) aucune ne m'a rendu ſi véritablement heureux & ne m'a laiſſé de ſi tendres regrets que l'Iſle de St. Pierre au milieu du Lac de Bienne. Cette petite Iſle qu'on appelle à Neuchâtel l'Iſle de la Motte, eſt bien peu connue, même en Suiſſe. Aucun voyageur, que je ſache, n'en fait mention. Cependant elle eſt très-agréable & ſingulierement ſituée pour le bonheur d'un homme qui aime à ſe circonſcrire; car quoique je ſois peut-être le ſeul au monde à qui ſa deſtinée en ait fait une loi, je ne puis croire être le ſeul qui ait un goût ſi naturel, quoique je ne l'aye trouvé juſqu'ici chez nul autre.

Les rives du Lac de Bienne ſont plus ſauvages & romantiques que celles du Lac de Geneve, parce que les rochers & les bois y bordent l'eau de plus près; mais elles ne ſont pas moins riantes. S'il y a moins de culture de champs & de vignes, moins de villes & de maiſons; il y a auſſi plus de verdure naturelle, plus de prai-

ries, d'aſyles ombragés de boccages, des contraſtes plus fréquens & des accidens plus rapprochés. Comme il n'y a pas ſur ces heureux bords de grandes routes commodes pour les voitures, le pays eſt peu fréquenté par les voyageurs; mais il eſt intéreſſant pour des contemplatifs ſolitaires qui aiment à s'enivrer à loiſir des charmes de la nature, & à ſe recueillir dans un ſilence que ne trouble aucun autre bruit que le cri des aigles, le ramage entrecoupé de quelques oiſeaux, & le roulement des torrens qui tombent de la montagne. Ce beau baſſin d'une forme preſque ronde, enferme dans ſon milieu deux petites Iſles, l'une habitée & cultivée d'environ demi lieue de tour, l'autre plus petite, déſerte & en friche, & qui ſera détruite à la fin par les tranſport de la terre qu'on en ôte ſans ceſſe pour reparer les dégats que les vagues & les orages font à la grande. C'eſt ainſi que la ſubſtance du foible eſt toujours employée au profit du puiſſant.

Il n'y a dans l'Iſle qu'une ſeule maiſon, mais grande, agréable & commode, qui appartient à l'hôpital de Berne ainſi que l'Iſle, & où loge un Receveur avec ſa famille & ſes domeſtiques. Il y entretient une nombreuſe baſſe-cour, une voliere,

& des réservoir pour le poisson. L'Isle dans sa petitesse est tellement variée dans ses terrains & ses aspects, qu'elle offre toutes sortes de sites, & souffre toutes sortes de cultures. On y trouve des champs, des vignes, des bois, des vergers, des gras pâturages ombragés de bosquets, & bordés d'arbrisseaux de toute espece dont le bord des eaux entretient la fraicheur; une haute terrasse plantée de deux rangs d'arbres borde l'Isle dans sa longueur, & dans le milieu de cette terrasse on a bâti un joli salon où les habitans des rives voisines se rassemblent & viennent danser les dimanches durant les vendanges.

C'est dans cette Isle que je me refugiai après la lapidation de Motiers. J'en trouvai le séjour si charmant, j'y menois une vie si convenable à mon humeur que, résolu d'y finir mes jours je n'avois d'autre inquiétude sinon qu'on ne me laissât pas exécuter ce projet qui ne s'accordoit pas avec celui de m'entraîner en Angleterre dont je sentois déja les premiers effets. Dans les pressentimens qui m'inquiétoient, j'aurois voulu qu'on m'eût fait de cet asyle une prison perpétuelle, qu'on m'y eût confiné pour toute ma vie, & qu'en m'ôtant toute puissance & tout espoir d'en sortir, on m'eût interdit toute

eſpece de communication avec la terre ferme, de ſorte qu'ignorant tout ce qui ſe faiſoit dans le monde j'en euſſe oublié l'exiſtence, & qu'on y eût oublié la mienne auſſi.

On ne m'a laiſſé paſſer gueres que deux mois dans cette Iſle, mais j'y aurois paſſé deux ans, deux ſiecles, & toute l'éternité ſans m'y ennuyer un moment, quoique je n'y euſſe avec ma compagne, d'autre ſociété que celle du Receveur, de ſa femme & de ſes domeſtiques, qui tous étoient à la vérité de très-bonnes gens, & rien de plus; mais c'étoit préciſément ce qu'il me falloit. Je compte ces deux mois pour le tems le plus heureux de ma vie, & tellement heureux, qu'il m'eût ſuffi durant toute mon exiſtence, ſans laiſſer naître un ſeul inſtant dans mon ame le deſir d'un autre état.

Quel étoit donc ce bonheur & en quoi conſiſtoit ſa jouiſſance? Je le donnerois à deviner à tous les hommes de ce ſiecle ſur la deſcription de la vie que j'y menois. Le précieux *far niente* fut la premiere & la principale de ces jouiſſances que je voulus ſavourer dans toute ſa douceur, & tout ce que je fis durant mon ſéjour ne fut en effet que l'occupation délicieuſe & néceſſaire d'un homme qui s'eſt dévoué à l'oiſiveté.

L'espoir qu'on ne demanderoit pas mieux que de me laisser dans ce séjour isolé où je m'étois enlacé de moi-même, dont il m'étoit impossible de sortir sans assistance & sans être bien apperçu, & où je ne pouvois avoir ni communication ni correspondance que par le concours des gens qui m'entouroient, cet espoir, dis-je, me donnoit celui d'y finir mes jours plus tranquillement que je ne les avois passés, & l'idée que j'aurois le tems de m'y arranger tout à loisir fit que je commençai par n'y faire aucun arrangement. Transporté là brusquement seul & nud, j'y fis venir successivement ma gouvernante, mes livres & mon petit équipage dont j'eus le plaisir de ne rien déballer, laissant mes caisses & mes malles comme elles étoient arrivées, & vivant dans l'habitation où je comptois achever mes jours comme dans une auberge dont j'aurois dû partir le lendemain. Toutes choses telles qu'elles étoient alloient si bien que vouloir les mieux ranger étoit y gâter quelque chose. Un de mes plus grands délices étoit sur-tout de laisser toujours mes livres bien encaissés & de n'avoir point d'écritoire. Quand de malheureuses lettres me forçoient de prendre la plume pour y répondre, j'empruntois

en murmurant l'écritoire du Receveur, & je me hâtois de la rendre dans la vaine eſpérance de n'avoir plus beſoin de la remprunter. Au lieu de ces triſtes paperaſſes & de toute cette bouquinerie j'empliſſois ma chambre de fleurs & de foin; car j'étois alors dans ma premiere ferveur de Botanique, pour laquelle le docteur d'Ivernois m'avoit inſpiré un goût qui bientôt devint paſſion. Ne voulant plus d'œuvre de travail, il m'en falloit une d'amuſement qui me plût & qui ne me donnât de peine que celle qu'aime à prendre un pareſſeux. J'entrepris de faire la *Flora petrinſularis* & de décrire toutes les plantes de l'Isle ſans en omettre une ſeule avec un détail ſuffiſant pour m'occuper le reſte de mes jours. On dit qu'un Allemand a fait un livre ſur un zeſt de citron, j'en aurois fait un ſur chaque gramen des prés, ſur chaque mouſſe des bois, ſur chaque lichen qui tapiſſe les rochers; enfin je ne voulois pas laiſſer un poil d'herbe, pas un atome végétal qui ne fût amplement décrit. En conſéquence de ce beau projet, tous les matins après le déjeûné, que nous faiſions tous enſemble, j'allois, une loupe à la main & mon *ſyſtema naturæ* ſous le bras, viſiter un canton de l'Isle que j'avois pour cet effet

divisée en petits quarrés, dans l'intention de les parcourir l'un après l'autre en chaque saison. Rien n'est plus singulier que les ravissemens, les extases que j'éprouvois à chaque observation que je faisois sur la structure & l'organisation végétale, & sur le jeu des parties sexuelles dans la fructification, dont le systême étoit alors tout-à-fait nouveau pour moi. La distinction des caracteres génériques, dont je n'avois pas auparavant la moindre idée m'enchantoit en les vérifiant sur les especes communes, en attendant qu'il s'en offrît à moi de plus rares. La fourchure des deux longues étamines de la Brunelle, le ressort de celles de l'Ortie & de la Pariétaire, l'explosion du fruit de la Balsamine & de la capsule du Buis, mille petits jeux de la fructification que j'observois pour la premiere fois me combloient de joie, & j'allois demandant si l'on avoit vu les cornes de la Brunelle comme la Fontaine demandoit si l'on avoit lu Habacuc. Au bout de deux ou trois heures je m'en revenois chargé d'une ample moisson, provision d'amusement pour l'après-dînée au logis en cas de pluie. J'employois le reste de la matinée à aller avec le Receveur, sa femme & Thérese visiter leurs ouvriers & leur récolte, met-

tant le plus ſouvent la main à l'œuvre avec eux, & ſouvent des Bernois qui me venoient voir m'ont trouvé juché ſur de grands arbres ceint d'un ſac que je rempliſſois de fruit, & que je dévallois enſuite à terre avec une corde. L'exercice que j'avois fait dans la matinée & la bonne humeur qui en eſt inſéparable me rendoient le repos du dîné très-agréable; mais quand il ſe prolongeoit trop & que le beau tems m'invitoit, je ne pouvois ſi long-tems attendre, & pendant qu'on étoit encore à table, je m'eſquivois & j'allois me jetter ſeul dans un bateau que je conduiſois au milieu du lac quand l'eau étoit calme, & là, m'étendant tout de mon long dans le bateau les yeux tournés vers le Ciel, je me laiſſois aller & dériver lentement au gré de l'eau, quelquefois pendant pluſieurs heures, plongé dans mille rêveries confuſes, mais délicieuſes, & qui ſans avoir aucun objet bien déterminé ni conſtant, ne laiſſoient pas d'être à mon gré cent fois préférables à tout ce que j'avois trouvé de plus doux dans ce qu'on appelle les plaiſirs de la vie. Souvent averti par le baiſſer du ſoleil de l'heure de la retraite, je me trouvois ſi loin de l'Isle que j'étois forcé de travailler de toute ma force pour arriver avant la

nuit close. D'autres fois, au lieu de m'écarter en pleine eau je me plaisois à côtoyer les verdoyantes rives de l'Isle dont les limpides eaux & les ombrages frais m'ont souvent engagé à m'y baigner. Mais une de mes navigations les plus fréquentes étoit d'aller de la grande à la petite Isle, d'y débarquer & d'y passer l'après-dînée, tantôt à des promenades très-circonscrites au milieu des marceaux, des bourdaines, des persicaires, des arbrisseaux de toute espece, & tantôt m'établissant au sommet d'un tertre sablonneux, couvert de gazon, de serpolet, de fleurs, même d'esparcette, & de treffles qu'on y avoit vraisemblablement semés autrefois, & très-propre à loger des lapins qui pouvoient là multiplier en paix sans rien craindre, & sans nuire à rien. Je donnai cette idée au Receveur qui fit venir de Neufchâtel des lapins mâles & femelles, & nous allâmes en grande pompe, sa femme, une de ses sœurs, Thérese & moi les établir dans la petite Isle où ils commençoient à peupler avant mon départ, & où ils auront prospéré sans doute, s'ils ont pu soutenir la rigueur des hivers. La fondation de cette petite colonie fut une fête. Le pilote des Argonautes n'étoit pas plus fier que moi menant en triomphe la compagnie & les lapins de la grande

Isle à la petite, & je notois avec orgueil, que la Receveuse qui redoutoit l'eau à l'excès & s'y trouvoit toujours mal, s'embarqua sous ma conduite avec confiance, & ne montra nulle peur durant la traversée.

Quand le lac agité ne me permettoit pas la navigation je passois mon après-midi à parcourir l'Isle en herborisant à droite & à gauche, m'asseyant tantôt dans les réduits les plus rians & les plus solitaires pour y rêver à mon aise, tantôt sur les terrasses & les tertres, pour parcourir des yeux le superbe & ravissant coup-d'œil du lac & de ses rivages, couronnés d'un côté par des montagnes prochaines, & de l'autre élargis en riches & fertiles plaines dans lesquelles la vue s'étendoit jusqu'aux montagnes bleuâtres plus éloignées qui la bornoient.

Quand le soir approchoit je descendois des cimes de l'Isle & j'allois volontiers m'asseoir au bord du lac sur la grève dans quelque asyle caché; là le bruit des vagues & l'agitation de l'eau fixant mes sens, & chassant de mon ame toute autre agitation, la plongeoient dans une rêverie délicieuse où la nuit me surprenoit souvent sans que je m'en fusse apperçu. Le flux & reflux de cette eau, son bruit con-

tinu mais renflé par intervalles, frappant ſans relâche mon oreille & mes yeux, ſuppléoient aux mouvemens internes que la rêverie éteignoit en moi, & ſuffiſoient pour me faire ſentir avec plaiſir mon exiſtence, ſans prendre la peine de penſer. De tems à autre naiſſoit quelque foible & courte réflexion ſur l'inſtabilité des choſes de ce monde dont la ſurface des eaux m'offroit l'image : mais bientôt ces impreſſions légeres s'effaçoient dans l'uniformité du mouvement continu qui me berçoit, & qui ſans aucun concours actif de mon ame ne laiſſoit pas de m'attacher au point, qu'appellé par l'heure & par le ſignal convenu, je ne pouvois m'arracher de-là ſans efforts.

Après le ſoupé quand la ſoirée étoit belle, nous allions encore tous enſemble faire quelque tour de promenade ſur la terraſſe pour y reſpirer l'air du lac & la fraîcheur. On ſe repoſoit dans le pavillon, on rioit, on cauſoit, on chantoit quelque vieille chanſon qui valoit bien le tortillage moderne, & enfin l'on s'alloit coucher content de ſa journée & n'en deſirant qu'une ſemblable pour le lendemain.

Telle eſt, laiſſant à part les viſites imprévues & importunes, la maniere dont

j'ai paſſé mon tems dans cette Iſle durant le ſéjour que j'y ai fait. Qu'on me diſe à préſent ce qu'il y a là d'aſſez attrayant pour exciter dans mon cœur des regrets ſi vifs, ſi tendres & ſi durables, qu'au bout de quinze ans il m'eſt impoſſible de ſonger à cette habitation chérie ſans m'y ſentir à chaque fois tranſporter encore par les élans du deſir.

J'ai remarqué dans les viciſſitudes d'une longue vie que les époques des plus douces jouiſſances & des plaiſirs les plus vifs ne ſont pourtant pas celles dont le ſouvenir m'attire & me touche le plus. Ces courts momens de délire & de paſſion, quelques vifs qu'ils puiſſent être ne ſont cependant & par leur vivacité même, que des points bien clair-ſemés dans la ligne de la vie. Ils ſont trop rares & trop rapides pour conſtituer un état, & le bonheur que mon cœur regrette n'eſt point compoſé d'inſtans fugitifs, mais un état ſimple & permanent, qui n'a rien de vif en lui-même, mais dont la durée accroit le charme au point d'y trouver enfin la ſuprême félicité.

Tout eſt dans un flux continuel ſur la terre. Rien n'y garde une forme conſtante & arrêtée, & nos affections qui s'attachent aux choſes extérieures paſſent & changent néceſſairement comme elles. Toujours en

avant ou en arriere de nous, elles rappellent le paſſé qui n'eſt plus, ou préviennent l'avenir qui ſouvent ne doit point être : il n'y a rien là de ſolide à quoi le cœur ſe puiſſe attacher. Auſſi n'a-t-on gueres ici-bas que du plaiſir qui paſſe ; pour le bonheur qui dure je doute qu'il y ſoit connu. A peine eſt-il dans nos plus vives jouiſſances un inſtant où le cœur puiſſe véritablement nous dire : *je voudrois que cet inſtant durât toujours.* Et comment peut-on appeller bonheur un état fugitif qui nous laiſſe encore le cœur inquiet & vide, qui nous fait regretter quelque choſe avant, ou deſirer encore quelque choſe après ?

Mais s'il eſt un état où l'ame trouve une aſſiette aſſez ſolide pour s'y repoſer toute entiere & raſſembler là tout ſon être, ſans avoir beſoin de rappeller le paſſé, ni d'enjamber ſur l'avenir ; où le tems ne ſoit rien pour elle, où le préſent dure toujours ſans néanmoins marquer ſa durée & ſans aucune trace de ſucceſſion, ſans aucun autre ſentiment de privation ni de jouiſſance, de plaiſir ni de peine, de deſir ni de crainte que celui ſeul de notre exiſtence, & que ce ſentiment ſeul puiſſe la remplir toute entiere ; tant que cet état dure, celui qui s'y trouve peut

s'appeller heureux, non d'un bonheur imparfait, pauvre & relatif, tel que celui qu'on trouve dans les plaiſirs de la vie; mais d'un bonheur ſuffiſant, parfait & plein, qui ne laiſſe dans l'ame aucun vide qu'elle ſente le beſoin de remplir. Tel eſt l'état où je me ſuis trouvé ſouvent à l'Isle de St. Pierre dans mes rêveries ſolitaires, ſoit couché dans mon bateau que je laiſſois dériver au gré de l'eau, ſoit aſſis ſur les rives du lac agité, ſoit ailleurs au bord d'une belle riviere ou d'un ruiſſeau murmurant ſur le gravier.

De quoi jouit-on dans une pareille ſituation? De rien d'extérieur à ſoi, de rien ſinon de ſoi-même & de ſa propre exiſtence; tant que cet état dure, on ſe ſuffit à ſoi-même, comme Dieu. Le ſentiment de l'exiſtence dépouillé de toute autre affection eſt par lui-même un ſentiment précieux de contentement & de paix, qui ſuffiroit ſeul pour rendre cette exiſtence chere & douce, à qui ſauroit écarter de ſoi toutes les impreſſions ſenſuelles & terreſtres qui viennent ſans ceſſe nous en diſtraire & en troubler ici-bas la douceur. Mais la plupart des hommes agités de paſſions continuelles connoiſſent peu cet état, & ne l'ayant goûté qu'imparfaitement durant peu d'inſtans, n'en

conservent qu'une idée obscure & confuse qui ne leur en fait pas sentir le charme. Il ne seroit pas même bon dans la présente constitution des choses, qu'avides de ces douces extases, ils s'y dégoûtassent de la vie active dont leurs besoins toujours renaissans leur prescrivent le devoir. Mais un infortuné qu'on a retranché de la société humaine, & qui ne peut plus rien faire ici-bas d'utile & de bon pour autrui ni pour soi, peut trouver dans cet état, à toutes les félicités humaines des dédommagemens que la fortune & les hommes ne lui sauroient ôter.

Il est vrai que ces dédommagemens ne peuvent être sentis par toutes les ames ni dans toutes les situations. Il faut que le cœur soit en paix & qu'aucune passion n'en vienne troubler le calme. Il y faut des dispositions de la part de celui qui les éprouve, il en faut dans le concours des objets environnans. Il n'y faut, ni un repos absolu, ni trop d'agitation, mais un mouvement uniforme & modéré qui n'ait ni secousses ni intervalles. Sans mouvement, la vie n'est qu'une léthargie. Si le mouvement est inégal ou trop fort il réveille ; en nous rappellant aux objets environnans, il détruit le charme

de

de la rêverie, & nous arrache d'au-dedans de nous, pour nous remettre à l'inſtant ſous le joug de la fortune & des hommes, & nous rendre au ſentiment de nos malheurs. Un ſilence abſolu porte à la triſteſſe. Il offre une image de la mort. Alors le ſecours d'une imagination riante eſt néceſſaire & ſe préſente aſſez naturellement à ceux que le Ciel en a gratifiés. Le mouvement qui ne vient pas du dehors, ſe fait alors au-dedans de nous. Le repos eſt moindre, il eſt vrai, mais il eſt auſſi plus agréable, quand de légeres & douces idées, ſans agiter le fond de l'ame, ne font pour ainſi dire qu'en effleurer la ſurface. Il n'en faut qu'aſſez pour ſe ſouvenir de ſoi-même en oubliant tous ſes maux. Cette eſpece de rêverie peut ſe goûter par-tout où l'on peut être tranquille, & j'ai ſouvent penſé qu'à la Baſtille, & même dans un cachot où nul objet n'eût frappé ma vue, j'aurois encore pu rêver agréablement.

Mais il faut avouer que cela ſe faiſoit bien mieux & plus agréablement dans une isle fertile & ſolitaire, naturellement circonſcrite & ſéparée du reſte du monde, où rien ne m'offroit que des images riantes, où rien ne me rappelloit des ſouvenirs attriſtans, où la ſociété du petit

nombre d'habitans étoit liante & douce ſans être intéreſſante au point de m'occuper inceſſamment; où je pouvois enfin me livrer tout le jour ſans obſtacles & ſans ſoins aux occupations de mon goût, ou à la plus molle oiſiveté. L'occaſion ſans doute étoit belle pour un rêveur, qui, ſachant ſe nourrir d'agréables chimeres au milieu des objets les plus déplaiſans, pouvoit s'en raſſaſier à ſon aiſe en y faiſant concourir tout ce qui frappoit réellement ſes ſens. En ſortant d'une longue & douce rêverie, me voyant entouré de verdure, de fleurs, d'oiſeaux & laiſſant errer mes yeux au loin ſur les romaneſques rivages qui bordoient une vaſte étendue d'eau claire & criſtalline, j'aſſimilois à mes fictions tous ces aimables objets, & me trouvant enfin ramené par degrés à moi-même & à ce qui m'entouroit, je ne pouvois marquer le point de ſéparation des fictions aux réalités; tant tout concouroit également à me rendre chere la vie recueillie & ſolitaire que je menois dans ce beau ſéjour. Que ne peut-elle renaître encore! Que ne puis-je aller finir mes jours dans cette Isle chérie ſans en reſſortir jamais, ni jamais y revoir aucun habitant du continent qui me rappellât le ſouvenir des calamités de toute

eſpece qu'ils ſe plaiſent à raſſembler ſur moi depuis tant d'années! Ils feroient bientôt oubliés pour jamais : ſans doute ils ne m'oublieroient pas de même : mais que m'importeroit, pourvu qu'ils n'euſſent aucun accès pour y venir troubler mon repos ? Délivré de toutes les paſſions terreſtres qu'engendre le tumulte de la vie ſociale, mon ame s'élanceroit fréquemment au-deſſus de cette atmoſphere, & commerceroit d'avance avec les Intelligences céleſtes dont elle eſpere aller augmenter le nombre dans peu de tems. Les hommes ſe garderont, je le ſais, de me rendre un ſi doux aſyle où ils n'ont pas voulu me laiſſer. Mais ils ne m'empêcheront pas du moins de m'y tranſporter chaque jour ſur les aîles de l'imagination, & d'y goûter durant quelques heures, le même plaiſir que ſi je l'habitois encore. Ce que j'y ferois de plus doux ſeroit d'y rêver à mon aiſe. En rêvant que j'y ſuis ne fais-je pas la même choſe ? Je fais même plus ; à l'attrait d'une rêverie abſtraite & monotone, je joins des images charmantes qui la vivifient. Leurs objets échappoient ſouvent à mes ſens dans mes extaſes, & maintenant, plus ma rêverie eſt profonde, plus elle me les peint vivement. Je ſuis ſouvent plus au milieu d'eux, &

plus agréablement encore, que quand j'y étois réellement. Le malheur eſt qu'à meſure que l'imagination s'attiédit, cela vient avec plus de peine & ne dure pas ſi long-tems. Hélas ! c'eſt quand on commence à quitter ſa dépouille qu'on en eſt le plus offuſqué !

SIXIEME PROMENADE.

NOus n'avons gueres de mouvement machinal dont nous ne puſſions trouver la cauſe dans notre cœur, ſi nous ſavions bien l'y chercher.

Hier en paſſant ſur le nouveau boulevard pour aller herboriſer le long de la Biévre du côté de Gentilly, je fis le crochet à droite en approchant de la barriere d'enfer, & m'écartant dans la campagne j'allai par la route de Fontainebleau, gagner les hauteurs qui bordent cette petite riviere. Cette marche étoit fort indifférente en elle-même, mais en me rappellant que j'avois fait pluſieurs fois machinalement le même détour, j'en recherchai la cauſe en moi-même, & je ne pus m'empêcher de rire quand je vins à la démêler.

Dans un coin du boulevard, à la ſortie de la barriere d'enfer, s'établit journellement en été une femme qui vend du fruit de la tiſanne, & des petits pains. Cette femme a un petit garçon fort gentil, mais boîteux, qui, clopinant avec ſes béquilles s'en va d'aſſez bonne grace demandant l'aumône aux paſſans. J'avois fait une eſpece de connoiſſance avec ce petit bon homme; il ne manquoit pas chaque fois que je paſſois de venir me faire ſon petit compliment, toujours ſuivi de ma petite offrande. Les premieres fois je fus charmé de le voir, je lui donnois de très-bon cœur & je continuai quelque tems de le faire avec le même plaiſir, y joignant même le plus ſouvent celui d'exciter & d'écouter ſon petit babil que je trouvois agréable. Ce plaiſir devenu par degrés habitude ſe trouva je ne ſais comment transformé dans une eſpece de devoir dont je ſentis bientôt la gêne; ſur-tout à cauſe de la harangue préliminaire qu'il falloit écouter, & dans laquelle il ne manquoit jamais de m'appeller ſouvent M. *Rouſſeau*, pour montrer qu'il me connoiſſoit bien, ce qui m'apprenoit aſſez au contraire qu'il ne me connoiſſoit pas plus que ceux qui l'avoient inſtruit. Dès-lors je paſſois par-là moins volontiers, & enfin je pris machinalement

l'habitude de faire le plus ſouvent un détour quand j'approchois de cette traverſe.

Voilà ce que je découvris en y réfléchiſſant : car rien de tout cela ne s'étoit offert juſqu'alors diſtinctement à ma penſée. Cette obſervation m'en a rappellé ſucceſſivement des multitudes d'autres qui m'ont bien confirmé que les vrais & premiers motifs de la plupart de mes actions ne me ſont pas auſſi clairs à moi-même que je me l'étois longtems figuré. Je ſais & je ſens que faire du bien eſt le plus vrai bonheur que le cœur humain puiſſe goûter ; mais il y a longtems que ce bonheur a été mis hors de ma portée, & ce n'eſt pas dans un auſſi miſérable ſort que le mien qu'on peut eſpérer de placer avec choix & avec fruit une ſeule action réellement bonne. Le plus grand ſoin de ceux qui reglent ma deſtinée ayant été que tout ne fût pour moi que fauſſe & trompeuſe apparence, un motif de vertu n'eſt jamais qu'un leurre qu'on me préſente pour m'attirer dans le piege où l'on veut m'enlacer. Je ſais cela ; je ſais que le ſeul bien qui ſoit déſormais en ma puiſſance eſt de m'abſtenir d'agir, de peur de mal faire ſans le vouloir & ſans le ſavoir.

Mais il fut des tems plus heureux où

ſuivant les mouvemens de mon cœur je pouvois quelquefois rendre un autre cœur content, & je me dois l'honorable témoignage que chaque fois que j'ai pu goûter ce plaiſir, je l'ai trouvé plus doux qu'aucun autre. Ce penchant fut vif, vrai, pur, & rien dans mon plus ſecret intérieur ne l'a jamais démenti. Cependant j'ai ſenti ſouvent le poids de mes propres bienfaits par la chaîne des devoirs qu'ils entraînoient à leur ſuite : alors le plaiſir a diſparu, & je n'ai plus trouvé dans la continuation des mêmes ſoins qui m'avoient d'abord charmé, qu'une gêne preſque inſupportable. Durant mes courtes proſpérités beaucoup de gens recouroient à moi, & jamais dans tous les ſervices que je pus leur rendre aucun d'eux ne fut éconduit. Mais de ces premiers bienfaits verſés avec effuſion de cœur, naiſſoient des chaînes d'engagemens ſucceſſifs que je n'avois pas prévus & dont je ne pouvois plus ſecouer le joug. Mes premiers ſervices n'étoient aux yeux de ceux qui les recevoient que les arrhes de ceux qui les devoient ſuivre ; & dès que quelque infortuné avoit jetté ſur moi le grappin d'un bienfait reçu, c'en étoit fait déſormais, & ce premier bienfait libre & volontaire devenoit un droit indéfini à tous ceux dont

il pouvoit avoir besoin dans la suite, sans que l'impuissance même suffit pour m'en affranchir. Voilà comment des jouissances très-douces se transformoient pour moi dans la suite en d'onereux assujettissemens.

Ces chaînes cependant ne me parurent pas très-pesantes tant qu'ignoré du public, je vécus dans l'obscurité. Mais quand une fois ma personne fut affichée par mes écrits, faute grave sans doute, mais plus qu'expiée par mes malheurs; dès-lors je devins le bureau général d'adresse de tous les souffreteux ou soi-disants tels, de tous les avanturiers qui cherchoient des dupes, de tous ceux qui sous prétexte du grand crédit qu'ils feignoient de m'attribuer vouloient s'emparer de moi de maniere ou d'autre. C'est alors que j'eus lieu de connoître que tous les penchans de la nature, sans excepter la bienfaisance elle-même, portés ou suivis dans la société sans prudence & sans choix changent de nature & deviennent souvent aussi nuisibles qu'ils étoient utiles dans leur premiere direction. Tant de cruelles expériences changerent peu-à-peu mes premieres dispositions ou plutôt les renfermant enfin dans leurs véritables bornes, elles m'apprirent à suivre moins aveuglément mon

penchant à bien faire, lorſqu'il ne ſervoit qu'à favoriſer la méchanceté d'autrui.

Mais je n'ai point regret à ces mêmes expériences, puiſqu'elles m'ont procuré par la reflexion de nouvelles lumieres ſur la connoiſſance de moi-même & ſur les vrais motifs de ma conduite en mille circonſtances ſur leſquelles je me ſuis ſi ſouvent fait illuſion. J'ai vu que pour bien faire avec plaiſir, il falloit que j'agiſſe librement, ſans contrainte, & que pour m'ôter toute la douceur d'une bonne œuvre il ſuffiſoit qu'elle devint un devoir pour moi. Dès-lors le poids de l'obligation me fait un fardeau des plus douces jouiſſances, &, comme je l'ai dit dans l'Emile, à ce que je crois, j'euſſe été chez les Turcs un mauvais mari à l'heure où le cri public les appelle à remplir les devoirs de leur état.

Voilà ce qui modifie beaucoup l'opinion que j'eus long-tems de ma propre vertu; car il n'y en a point à ſuivre ſes penchans, & à ſe donner, quand il nous y portent, le plaiſir de bien faire: mais elle conſiſte à les vaincre quand le devoir le commande, pour faire ce qu'il nous preſcrit, & voilà ce que j'ai ſu moins faire qu'homme du monde. Né ſenſible & bon, portant la pitié juſqu'à la foibleſſe, & me ſentant exalter l'ame par tout ce qui tient à la généro-

ſité, je fus humain, bienfaiſant, ſecourable par goût, par paſſion même, tant qu'on n'intéreſſa que mon cœur; j'euſſe été le meilleur & le plus clément des hommes, ſi j'en avois été le plus puiſſant, & pour éteindre en moi tout deſir de vengeance, il m'eût ſuffi de pouvoir me venger. J'aurois même été juſte ſans peine contre mon propre intérêt, mais contre celui des perſonnes qui m'étoient cheres je n'aurois pu me réſoudre à l'être. Dès que mon devoir & mon cœur étoient en contradiction, le premier eut rarement la victoire, à moins qu'il ne fallût ſeulement que m'abſtenir; alors j'étois fort le plus ſouvent; mais agir contre mon penchant me fut toujours impoſſible. Que ce ſoit les hommes, le devoir ou même la néceſſité qui commande, quand mon cœur ſe tait, ma volonté reſte ſourde, & je ne ſaurois obéir. Je vois le mal qui me menace & je le laiſſe arriver plutôt que de m'agiter pour le prévenir. Je commence quelquefois avec effort, mais cet effort me laſſe & m'épuiſe bien vîte; je ne ſaurois continuer. En toute choſe imaginable ce que je ne fais pas avec plaiſir, m'eſt bientôt impoſſible à faire.

Il y a plus. La contrainte d'accord avec mon deſir ſuffit pour l'anéantir & le chan-

ger en répugnance, en averſion même, pour peu qu'elle agiſſe trop fortement; & voilà ce qui me rend pénible la bonne œuvre qu'on exige & que je faiſois de moi-même, lorſqu'on ne l'exigeoit pas. Un bienfait purement gratuit eſt certainement une œuvre que j'aime à faire. Mais quand celui qui l'a reçu s'en fait un titre pour en exiger la continuation ſous peine de ſa haine, quand il me fait une loi d'être à jamais ſon bienfaiteur, pour avoir d'abord pris plaiſir à l'être, dès-lors la gêne commence, & le plaiſir s'évanouit. Ce que je fais alors quand je cede, eſt foibleſſe & mauvaiſe honte, mais la bonne volonté n'y eſt plus, & loin que je m'en applaudiſſe en moi-même, je me reproche en ma conſcience de bien faire à contre-cœur.

Je ſais qu'il y a une eſpece de contrat & même le plus ſaint de tous entre le bienfaiteur & l'obligé. C'eſt une ſorte de ſociété qu'ils forment l'un avec l'autre, plus étroite que celle qui unit les hommes en général, & ſi l'obligé s'engage tacitement à la reconnoiſſance, le bienfaiteur s'engage de même à conſerver à l'autre, tant qu'il ne s'en rendra pas indigne, la même bonne volonté qu'il vient de lui témoigner, & à lui en renouveller les actes toutes les fois qu'il le pourra & qu'il en

N 6

sera requis. Ce ne sont pas là des conditions expresses, mais ce sont des effets naturels de la relation qui vient de s'établir entr'eux. Celui qui la premiere fois refuse un service gratuit qu'on lui demande ne donne aucun droit de se plaindre à celui qu'il a refusé; mais celui qui dans un cas semblable refuse au même la même grace qu'il lui accorda ci-devant, frustre une espérance qu'il l'a autorisé à concevoir; il trompe & dément une attente qu'il a fait naître. On sent dans ce refus je ne sais quoi d'injuste & de plus dur que dans l'autre; mais il n'en est pas moins l'effet d'une indépendance que le cœur aime, & à laquelle il ne renonce pas sans effort. Quand je paye une dette c'est un devoir que je remplis; quand je fais un don c'est un plaisir que je me donne. Or le plaisir de remplir ses devoirs est de ceux que la seule habitude de la vertu fait naître: ceux qui nous viennent immédiatement de la nature ne s'élevent pas si haut que cela.

Après tant de tristes expériences j'ai appris à prévoir de loin les conséquences de mes premiers mouvemens suivis, & je me suis souvent abstenu d'une bonne œuvre que j'avois le desir & le pouvoir de faire, effrayé de l'assujettissement auquel dans la suite je m'allois soumettre, si je

m'y livrois inconſidérément. Je n'ai pas toujours ſenti cette crainte, au contraire dans ma jeuneſſe je m'attachois par mes propres bienfaits, & j'ai ſouvent éprouvé de même que ceux que j'obligeois s'affectionnoient à moi par reconnoiſſance encore plus que par intérêt. Mais les choſes ont bien changé de face à cet égard comme à tout autre, auſſi-tôt que mes malheurs ont commencé. J'ai vécu dès-lors dans une génération nouvelle qui ne reſſembloit point à la premiere, & mes propres ſentimens pour les autres ont ſouffert des changemens que j'ai trouvé dans les leurs. Les mêmes gens que j'ai vus ſucceſſivement dans ces deux générations ſi différentes, ſe ſont pour ainſi dire aſſimilés ſucceſſivement à l'une & à l'autre. De vrais & francs qu'ils étoient d'abord, devenus ce qu'ils ſont, ils ont fait comme tous les autres. Et par cela ſeul que les tems ſont changés les hommes ont changé comme eux. Eh comment pourrois-je garder les mêmes ſentimens pour ceux en qui je trouve le contraire de ce qui les fit naître! Je ne les hais point, parce que je ne ſaurois haïr; mais je ne puis me défendre du mépris qu'ils méritent ni m'abſtenir de le leur témoigner.

Peut-être ſans m'en appercevoir ai-je

changé moi-même plus qu'il n'auroit fallu. Quel naturel réſiſteroit ſans s'altérer, à une ſituation pareille à la mienne? Convaincu par vingt ans d'expérience que tout ce que la nature a mis d'heureuſes diſpoſitions dans mon cœur eſt tourné par ma deſtinée, & par ceux qui en diſpoſent, au préjudice de moi-même ou d'autrui, je ne puis plus regarder une bonne œuvre qu'on me préſente à faire que comme un piege qu'on me tend, & ſous lequel eſt caché quelque mal. Je ſais que quel que ſoit l'effet de l'œuvre je n'en aurai pas moins le mérite de ma bonne intention. Oui, ce mérite y eſt toujours ſans doute, mais le charme intérieur n'y eſt plus, & ſi-tôt que ce ſtimulant me manque, je ne ſens qu'indifférence & glace au-dedans de moi, & ſûr qu'au lieu de faire une action vraiment utile je ne fais qu'un acte de dupe, l'indignation de l'amour-propre jointe au déſaveu de la raiſon ne m'inſpire que répugnance & réſiſtance, où j'euſſe été plein d'ardeur & de zele dans mon état naturel.

Il eſt des ſortes d'adverſités qui élevent & renforcent l'ame, mais il en eſt qui l'abattent & la tuent; telle eſt celle dont je ſuis la proie. Pour peu qu'il y eût eu quelque mauvais levain dans la mienne

elle l'eût fait fermenter à l'excès, elle m'eût rendu frénétique; mais elle ne m'a rendu que nul. Hors d'état de bien faire & pour moi-même & pour autrui, je m'abſtiens d'agir, & cet état qui n'eſt innocent que parce qu'il eſt forcé, me fait trouver une ſorte de douceur à me livrer pleinement ſans reproche à mon penchant naturel. Je vais trop loin ſans doute, puiſque j'évite les occaſions d'agir, même où je ne vois que du bien à faire. Mais certain qu'on ne me laiſſe pas voir les choſes comme elles ſont, je m'abſtiens de juger ſur les apparences qu'on leur donne, & de quelque leurre qu'on couvre les motifs d'agir, il ſuffit que ces motifs ſoient laiſſés à ma portée pour que je ſois ſûr qu'ils ſont trompeurs.

Ma deſtinée ſemble avoir tendu dès mon enfance le premier piege qui m'a rendu longtems ſi facile à tomber dans tous les autres. Je ſuis né le plus confiant des hommes, & durant quarante ans entiers jamais cette confiance ne fut trompée une ſeule fois. Tombé tout d'un coup dans un autre ordre de gens & de choſes, j'ai donné dans mille embûches ſans jamais en appercevoir aucune, & vingt ans d'expérience ont à peine ſuffi pour m'éclairer ſur mon ſort. Une fois convaincu qu'il

n'y a que menſonge & fauſſeté dans les démonſtrations grimacieres qu'on me prodigue, j'ai paſſé rapidement à l'autre extrémité : car quand on eſt une fois ſorti de ſon naturel, il n'y a plus de bornes qui nous retiennent. Dès-lors je me ſuis dégoûté des hommes, & ma volonté concourant avec la leur à cet égard, me tient encore plus éloigné d'eux que ne font toutes leurs machines.

Ils ont beau faire, cette répugnance ne peut jamais aller juſqu'à l'averſion. En penſant à la dépendance où ils ſe ſont mis de moi pour me tenir dans la leur, ils me font une pitié réelle. Si je ne ſuis malheureux, ils le ſont eux-mêmes, & chaque fois que je rentre en moi, je les trouve toujours à plaindre. L'orgueil peut-être ſe mêle encore à ces jugemens, je me ſens trop au-deſſus d'eux pour les haïr. Ils peuvent m'intéreſſer tout au plus juſqu'au mépris, mais jamais juſqu'à la haine : enfin je m'aime trop moi-même, pour pouvoir haïr qui que ce ſoit. Ce ſeroit reſſerrer, comprimer mon exiſtence, & je voudrois plutôt l'étendre ſur tout l'univers.

J'aime mieux les fuir que les haïr. Leur aſpect frappe mes ſens, & par eux, mon cœur d'impreſſions que mille regards

cruels me rendent pénibles; mais le malaiſe ceſſe auſſi-tôt que l'objet qui le cauſe a diſparu. Je m'occupe d'eux, & bien malgré moi, par leur préſence, mais jamais par leur ſouvenir. Quand je ne les vois plus, ils ſont pour moi comme s'ils n'exiſtoient point.

Ils ne me ſont même indifférens qu'en ce qui ſe rapporte à moi : car dans leurs rapports entr'eux, ils peuvent encore m'intéreſſer & m'émouvoir comme les perſonnages d'un drame que je verrois repréſenter. Il faudroit que mon être moral fût anéanti pour que la juſtice me devînt indifférente. Le ſpectacle de l'injuſtice & de la méchanceté me fait encore bouillir le ſang de colere; les actes de vertu où je ne vois ni forfanterie ni oſtentation me font toujours treſſaillir de joie, & m'arrachent encore de douces larmes. Mais il faut que je les voye & les apprécie moi-même; car après ma propre hiſtoire, il faudroit que je fuſſe inſenſé pour adopter, ſur quoi que ce fût, le jugement des hommes, & pour croire aucune choſe ſur la foi d'autrui.

Si ma figure & mes traits étoient auſſi parfaitement inconnus aux hommes que le ſont mon caractere & mon naturel, je vivrois encore ſans peine au milieu d'eux.

Leur société même pourroit me plaire tant que je leur ferois parfaitement étranger. Livré sans contrainte à mes inclinations naturelles, je les aimerois encore s'ils ne s'occupoient jamais de moi. J'exercerois sur eux une bienveillance universelle & parfaitement désintéressée : mais sans former jamais d'attachement particulier, & sans porter le joug d'aucun devoir, je ferois envers eux librement & de moi-même, tout ce qu'ils ont tant de peine à faire incités par leur amour-propre, & contraints par toutes leurs loix.

Si j'étois resté libre, obscur, isolé comme j'étois fait pour l'être, je n'aurois fait que du bien : car je n'ai dans le cœur le germe d'aucune passion nuisible. Si j'eusse été invisible & tout-puissant comme Dieu, j'aurois été bienfaisant & bon comme lui. C'est la force & la liberté qui font les excellens hommes. La foiblesse & l'esclavage n'ont jamais fait que des méchans. Si j'eusse été possesseur de l'anneau de Gygès il m'eût tiré de la dépendance des hommes & les eût mis dans la mienne. Je me suis souvent demandé dans mes châteaux en Espagne quel usage j'aurois ait fde cet anneau ; car c'est bien là que la tentation d'abuser doit être près du pouvoir. Maître de contenter mes desirs, pouvant tout,

ſans pouvoir être trompé par perſonne, qu'aurois-je pu deſirer avec quelque ſuite ? Une ſeule choſe : ç'eût été de voir tous les cœurs contens. L'aſpect de la félicité publique eût pu ſeul toucher mon cœur d'un ſentiment permanent ; & l'ardent deſir d'y concourir eût été ma plus conſtante paſſion. Toujours juſte ſans partialité, & toujours bon ſans foibleſſe, je me ſerois également garanti des méfiances aveugles & des haines implacables, parce que voyant les hommes tels qu'ils ſont, & liſant aiſément au fond de leurs cœurs, j'en aurois peu trouvé d'aſſez aimables pour mériter toutes mes affections ; peu d'aſſez odieux pour mériter toute ma haine, & que leur méchanceté même m'eût diſpoſé à les plaindre, par la connoiſſance certaine du mal qu'ils ſe font à eux-mêmes, en voulant en faire à autrui. Peut-être aurois-je eu dans des momens de gaîté l'enfantillage d'opérer quelquefois des prodiges : mais parfaitement déſintéreſſé pour moi-même, & n'ayant pour loi que mes inclinations naturelles, ſur quelques actes de juſtice ſévere, j'en aurois fait mille de clémence & d'équité. Miniſtre de la Providence & diſpenſateur de ſes loix, ſelon mon pouvoir, j'aurois fait des miracles plus ſages & plus utiles

que ceux de la légende dorée, & du tombeau de Saint Médard.

Il n'y a qu'un ſeul point ſur lequel la faculté de pénétrer par-tout inviſible m'eût pu faire chercher des tentations auxquelles j'aurois mal réſiſté, & une fois entré dans ces voies d'égarement où n'euſſai-je point été conduit par elles? Ce ſeroit bien mal connoître la nature & moi-même que de me flatter que ces facilités ne m'auroient point ſéduit, ou que la raiſon m'auroit arrêté dans cette fatale pente. Sûr de moi ſur tout autre article, j'étois perdu par celui là ſeul. Celui que ſa puiſſance met au-deſſus de l'homme doit être au-deſſus des foibleſſes de l'humanité, ſans quoi, cet excès de force ne ſervira qu'à le mettre en effet au-deſſous des autres, & de ce qu'il eût été lui-même s'il fut reſté leur égal.

Tout bien conſidéré, je crois que je ferai mieux de jetter mon anneau magique avant qu'il m'ait fait faire quelque ſottiſe. Si les hommes s'obſtinent à me voir tout autre que je ne ſuis & que mon aſpect irrite leur injuſtice, pour leur ôter cette vue il faut les fuir, mais non pas m'éclipſer au milieu d'eux. C'eſt à eux de ſe cacher devant moi, de me dérober leurs manœuvres, de fuir la lumiere du

jour, de s'enfoncer en terre comme des taupes. Pour moi qu'ils me voyent s'ils peuvent, tant mieux, mais cela leur eſt impoſſible; ils ne verront jamais à ma place que le J. J. qu'ils ſe ſont fait & qu'ils ont fait ſelon leur cœur pour le haïr à leur aiſe. J'aurois donc tort de m'affecter de la façon dont ils me voyent: je n'y dois prendre aucun intérêt véritable, car ce n'eſt pas moi qu'ils voyent ainſi.

Le réſultat que je puis tirer de toutes ces réflexions eſt, que je n'ai jamais été vraiment propre à la ſociété civile où tout eſt gêne, obligation, devoir, & que mon naturel indépendant me rendit toujours incapable des aſſujettiſſemens néceſſaires à qui veut vivre avec les hommes. Tant que j'agis librement, je ſuis bon, & je ne fais que du bien; mais ſi-tôt que je ſens le joug, ſoit de la néceſſité ſoit des hommes je deviens rebelle ou plutôt rétif, alors je ſuis nul. Lorſqu'il faut faire le contraire de ma volonté, je ne le fais point, quoi qu'il arrive; je ne fais pas non plus ma volonté même, parce que je ſuis foible. Je m'abſtiens d'agir: car toute ma foibleſſe eſt pour l'action, toute ma force eſt négative, & tous mes péchés ſont d'omiſſion, rarement de commiſſion.

Je n'ai jamais cru que la liberté de l'homme consistât à faire ce qu'il veut, mais bien à ne jamais faire ce qu'il ne veut pas, & voilà celle que j'ai toujours reclamée, souvent conservée, & par qui j'ai été le plus en scandale à mes contemporains. Car pour eux, actifs, remuans, ambitieux, détestant la liberté dans les autres & n'en voulant point pour eux-mêmes, pourvu qu'ils fassent quelquefois leur volonté, ou plutôt qu'ils dominent celle d'autrui, ils se gênent toute leur vie à faire ce qui leur répugne, & n'omettent rien de servile pour commander. Leur tort n'a donc pas été de m'écarter de la société comme un membre inutile, mais de m'en proscrire comme un membre pernicieux : car j'ai très-peu fait de bien, je l'avoue; mais pour du mal, il n'en est entré dans ma volonté de ma vie, & je doute qu'il y ait aucun homme au monde qui en ait réellement moins fait que moi.

SEPTIEME PROMENADE.

LE recueil de mes longs rêves eſt à peine commencé, & déja je ſens qu'il touche à ſa fin. Un autre amuſement lui ſuccéde, m'abſorbe, & m'ôte même le tems de rêver. Je m'y livre avec un engouement qui tient de l'extravagance & qui me fait rire moi-même quand j'y réfléchis; mais je ne m'y livre pas moins, parce que dans la ſituation où me voilà, je n'ai plus d'autre regle de conduite que de ſuivre en tout mon penchant ſans contrainte. Je ne peux rien à mon ſort, je n'ai que des inclinations innocentes, & tous les jugemens des hommes étant déſormais nuls pour moi, la ſageſſe même veut qu'en ce qui reſte à ma portée je faſſe tout ce qui me flatte, ſoit en public, ſoit à-part-moi, ſans autre regle que ma fantaiſie, & ſans autre meſure que le peu de force qui m'eſt reſté. Me voilà donc à mon foin pour toute nourriture, & à la Botanique pour toute occupation. Déjà vieux j'en avois pris la premiere teinture en Suiſſe auprès du Docteur d'*Ivernois*,

& j'avois herborisé assez heureusement durant mes voyages pour prendre une connoissance passable du regne végétal. Mais devenu plus que sexagénaire & sédentaire à Paris, les forces commençant à me manquer pour les grandes herborisations, & d'ailleurs assez livré à ma copie de musique pour n'avoir pas besoin d'autre occupation, j'avois abandonné cet amusement qui ne m'étoit plus nécessaire ; j'avois rendu mon herbier, j'avois vendu mes livres, content de revoir quelquefois les plantes communes que je trouvois autour de Paris dans mes promenades. Durant cet intervalle le peu que je savois s'est presque entiérement effacé de ma mémoire & bien plus rapidement qu'il ne s'y étoit gravé.

Tout d'un coup, âgé de soixante-cinq ans passés, privé du peu de mémoire que j'avois & des forces qui me restoient pour courir la campagne, sans guide, sans livres, sans jardin, sans herbier, me voilà repris de cette folie, mais avec plus d'ardeur encore que je n'en eus en m'y livrant la premiere fois ; me voilà sérieusement occupé du sage projet d'apprendre par cœur tout le *regnum vegetabile* de Murray, & de connoître toutes les plantes connues sur la terre. Hors d'état de racheter

cheter des livres de Botanique, je me ſuis mis en devoir de tranſcrire ceux qu'on m'a prêtés, & réſolu de refaire un herbier plus riche que le premier, en attendant que j'y mette toutes les plantes de la mer & des Alpes & de tous les arbres des Indes. Je commence toujours à bon compte par le Mouron, le Cerfeuil, la Bourache & le Seneçon; j'herboriſe ſavamment ſur la cage de mes oiſeaux, & à chaque nouveau brin d'herbe que je rencontre, je me dis avec ſatisfaction, voilà toujours une plante de plus.

Je ne cherche pas à juſtifier le parti que je prends de ſuivre cette fantaiſie; je la trouve très-raiſonnable, perſuadé que dans la poſition où je ſuis, me livrer aux amuſemens qui me flattent, eſt une grande ſageſſe, & même une grande vertu: c'eſt le moyen de ne laiſſer germer dans mon cœur aucun levain de vengeance ou de haine; & pour trouver encore dans ma deſtinée du goût à quelque amuſement, il faut aſſurément avoir un naturel bien épuré de toutes paſſions iraſcibles. C'eſt me venger de mes perſécuteurs à ma maniere, je ne ſaurois les punir plus cruellement que d'être heureux malgré eux.

Oui, ſans doute, la raiſon me permet,

me prefcrit même de me livrer à tout penchant qui m'attire & que rien ne m'empèche de fuivre; mais elle ne m'apprend pas pourquoi ce penchant m'attire & quel attrait je puis trouver à une vaine étude, faite fans profit, fans progrès, & qui, vieux, radoteur, déjà caduque & pefant, fans facilité, fans mémoire, me ramene aux exercices de la jeuneffe & aux leçons d'un écolier. Or c'eft une bizarrerie que je voudrois m'expliquer; il me femble que, bien éclaircie, elle pourroit jetter quelque nouveau jour fur cette connoiffance de moi-même, à l'acquifition de laquelle j'ai confacré mes derniers loifirs.

J'ai penfé quelquefois affez profondément; mais rarement avec plaifir, prefque toujours contre mon gré & comme par force: la rêverie me délaffe & m'amufe, la réflexion me fatigue & m'attrifte; penfer fut toujours pour moi une occupation pénible & fans charme. Quelquefois mes rêveries finiffent par la méditation, mais plus fouvent mes méditations finiffent par la rêverie, & durant ces égaremens, mon ame erre & plâne dans l'univers fur les aîles de l'imagination dans des extafes qui paffent toute autre jouiffance.

Tant que je goûtai celle-là dans toute

ſa pureté, toute autre occupation me fut toujours inſipide. Mais quand une fois, jetté dans la carriere littéraire par des impulſions étrangeres, je ſentis la fatigue du travail d'eſprit, & l'importunité d'une célébrité malheureuſe, je ſentis en même tems languir & s'attiédir mes douces rêveries, & bientôt forcé de m'occuper malgré moi de ma triſte ſituation je ne pus plus retrouver que bien rarement ces cheres extaſes qui durant cinquante ans m'avoient tenu lieu de fortune & de gloire, & ſans autre dépenſe que celle du tems, m'avoient rendu dans l'oiſiveté le plus heureux des mortels.

J'avois même à craindre dans mes rêveries que mon imagination effarouchée par mes malheurs ne tournât enfin de ce côté ſon activité, & que le continuel ſentiment de mes peines me reſſerrant le cœur par degrés, ne m'accablât enfin de leur poids. Dans cet état, un inſtinct qui m'eſt naturel, me faiſant fuir toute idée attriſtante, impoſa ſilence à mon imagination, & fixant mon attention ſur les objets qui m'environnoient, me fit pour la premiere fois détailler le ſpectacle de la nature, que je n'avois gueres contemplé juſqu'alors qu'en maſſe, & dans ſon enſemble.

Les arbres, les arbrisseaux, les plantes sont la parure & le vêtement de la terre. Rien n'est si triste que l'aspect d'une campagne nue & pelée qui n'étale aux yeux que des pierres, du limon, & des sables. Mais vivifiée par la nature & revêtue de sa robe de noces au milieu du cours des eaux & du chant des oiseaux, la terre offre à l'homme dans l'harmonie des trois regnes, un spectacle plein de vie, d'intérêt & de charmes, le seul spectacle au monde dont ses yeux & son cœur ne se lassent jamais.

Plus un contemplateur a l'ame sensible, plus il se livre aux extases qu'excite en lui cet accord. Une rêverie douce & profonde s'empare alors de ses sens, & il se perd avec une délicieuse ivresse dans l'immensité de ce beau sistème avec lequel il se sent identifié. Alors tous les objets particuliers lui échappent; il ne voit & ne sent rien que dans le tout. Il faut que quelque circonstance particuliere resserre ses idées & circonscrive son imagination pour qu'il puisse observer par partie cet univers qu'il s'efforçoit d'embrasser.

C'est ce qui m'arriva naturellement quand mon cœur resserré par la détresse, rapprochoit & concentroit tous ses mouvemens autour de lui pour conserver ce

reſte de chaleur prêt à s'évaporer & s'éteindre dans l'abattement où je tombois par degrés. J'errois nonchalamment dans les bois & dans les montagnes, n'oſant penſer de peur d'attiſer mes douleurs. Mon imagination qui ſe refuſe aux objets de peine laiſſoit mes ſens ſe livrer aux impreſſions légeres mais douces des objets environnans. Mes yeux ſe promenoient ſans ceſſe de l'un à l'autre, & il n'étoit pas poſſible que dans une variété ſi grande, il ne s'en trouvât qui les fixoient davantage, & les arrêtoient plus longtems.

Je pris goût à cette récréation des yeux qui dans l'infortune repoſe, amuſe, diſtrait l'eſprit & ſuſpend le ſentiment des peines. La nature des objets aide beaucoup à cette diverſion & la rend plus ſéduiſante. Les odeurs ſuaves, les vives couleurs, les plus élégantes formes ſemblent ſe diſputer à l'envi le droit de fixer notre attention. Il ne faut qu'aimer le plaiſir pour ſe livrer à des ſenſations ſi douces, & ſi cet effet n'a pas lieu ſur tous ceux qui en ſont frappés, c'eſt dans les uns faute de ſenſibilité naturelle, & dans la plupart que leur eſprit trop occupé d'autres idées ne ſe livre qu'à la dérobée aux objets qui frappent leurs ſens.

Une autre chofe contribue encore à éloigner du regne végétal l'attention des gens de goût; c'eft l'habitude de ne chercher dans les plantes que des drogues & des remedes. *Théophrafte* s'y étoit pris autrement, & l'on peut regarder ce philofophe comme le feul Botanifte de l'antiquité: auffi n'eft-il prefque point connu parmi nous; mais grace à un certain Diofcoride grand compilateur de recettes, & à fes commentateurs, la médecine s'eft tellement emparée des plantes transformées en fimples qu'on n'y voit que ce qu'on n'y voit point; favoir les prétendues vertus qu'il plaît au tiers & au quart de leur attribuer. On ne conçoit pas que l'organifation végétale puiffe par elle-même mériter quelque attention; des gens qui paffent leur vie à arranger favamment des coquilles, fe moquent de la botanique comme d'une étude inutile quand on n'y joint pas comme ils difent celle des propriétés, c'eft-à-dire quand on n'abandonne pas l'obfervation de la nature qui ne ment point & qui ne nous dit rien de tout cela, pour fe livrer uniquement à l'autorité des hommes qui font menteurs, & qui nous affirment beaucoup de chofes qu'il faut croire fur leur parole, fondée elle-même le plus fouvent

ſur l'autorité d'autrui. Arrêtez-vous dans une prairie émaillée à examiner ſucceſſivement les fleurs dont elle brille, ceux qui vous verront faire vous prenant pour un frater, vous demanderont des herbes pour guérir la rogne des enfans, la galle des hommes, ou la morve des chevaux.

Ce dégoûtant préjugé eſt détruit en partie dans les autres pays & ſur-tout en Angleterre, grace à Linnæus qui a un peu tiré la botanique des écoles de pharmacie pour la rendre à l'hiſtoire naturelle & aux uſages économiques; mais en France où cette étude a moins pénétré chez les gens du monde, on eſt reſté ſur ce point tellement barbare qu'un bel eſprit de Paris voyant à Londres un jardin de curieux plein d'arbres & de plantes rares s'écria pour tout éloge; *voilà un fort beau jardin d'Apothicaire!* A ce compte le premier Apothicaire fut Adam. Car il n'eſt pas aiſé d'imaginer un jardin mieux aſſorti de plantes que celui d'Eden.

Ces idées médicinales ne ſont aſſurément gueres propres à rendre agréable l'étude de la botanique, elles flétriſſent l'émail des prés, l'éclat des fleurs, deſſéchent la fraîcheur des boccages, rendent la verdure & les ombrages inſipides & dégoûtans; toutes ces ſtructures charman-

tes & gracieuſes intéreſſent fort peu quiconque ne veut que piler tout cela dans un mortier, & l'on n'ira pas chercher des guirlandes pour les bergeres, parmi des herbes pour les lavemens.

Toute cette pharmacie ne ſouilloit point mes images champêtres, rien n'en étoit plus éloigné que des tiſannes, & des emplâtres. J'ai ſouvent penſé en regardant de près les champs, les vergers, les bois & leurs nombreux habitans que le regne végétal étoit un magaſin d'alimens donnés par la nature à l'homme & aux animaux. Mais jamais il ne m'eſt venu à l'eſprit d'y chercher des drogues & des remedes. Je ne vois rien dans ces diverſes productions qui m'indique un pareil uſage, & elle nous auroit montré le choix, ſi elle nous l'avoit preſcrit, comme elle a fait pour les comeſtibles. Je ſens même que le plaiſir que je prends à parcourir les boccages ſeroit empoiſonné par le ſentiment des infirmités humaines, s'il me laiſſoit penſer à la fiévre, à la pierre, à la goutte, & au mal caduc. Du reſte je ne diſputerai point aux végétaux les grandes vertus qu'on leur attribue; je dirai ſeulement qu'en ſuppoſant ces vertus réelles, c'eſt malice pure aux malades de continuer à l'être; car de tant de maladies que les

hommes se donnent il n'y en a pas une seule dont vingt sortes d'herbes ne guérissent radicalement.

Ces tournures d'esprit qui rapportent toujours tout à notre intérêt matériel, qui font chercher partout du profit ou des remedes, & qui feroient regarder avec indifférence toute la nature si l'on se portoit toujours bien, n'ont jamais été les miennes. Je me sens là-dessus tout à rebours des autres hommes : tout ce qui tient au sentiment de mes besoins attriste & gâte mes pensées, & jamais je n'ai trouvé de vrais charmes aux plaisirs de l'esprit qu'en perdant tout-à-fait de vue l'intérêt de mon corps. Ainsi quand même je croirois à la médecine, & quand même ses remedes feroient agréables, je ne trouverois jamais à m'en occuper, ces délices que donne une contemplation pure & désintéressée, & mon ame ne sauroit s'exalter & plâner sur la nature, tant que je la sens tenir aux liens de mon corps. D'ailleurs, sans avoir eu jamais grande confiance à la médecine j'en ai eu beaucoup à des médecins que j'estimois, que j'aimois & à qui je laissois gouverner ma carcasse avec pleine autorité. Quinze ans d'expérience m'ont instruit à mes dépens; rentré maintenant sous les seules loix de la natu-

re, j'ai repris par elles ma premiere santé. Quand les médecins n'auroient point contre moi d'autres griefs, qui pourroit s'étonner de leur haine? Je suis la preuve vivante de la vanité de leur art, & de l'inutilité de leurs soins.

Non rien de personnel, rien qui tienne à l'intérêt de mon corps ne peut occuper vraiment mon ame. Je ne médite, je ne rêve jamais plus délicieusement que quand je m'oublie moi même. Je sens des extases, des ravissemens inexprimables à me fondre pour ainsi dire dans le systême des êtres, à m'identifier avec la nature entiere. Tant que les hommes furent mes freres je me faisois des projets de félicité terrestres; ces projets étant toujours relatifs au tout, je ne pouvois être heureux que de la félicité publique, & jamais l'idée d'un bonheur particulier n'a touché mon cœur que quand j'ai vu mes freres ne chercher le leur que dans ma misere. Alors pour ne les pas haïr il a bien fallu les fuir: alors me réfugiant chez la mere commune, j'ai cherché dans ses bras à me soustraire aux atteintes de ses enfans, je suis devenu solitaire, ou, comme ils disent, insociable & misantrope, parce que la plus sauvage solitude me paroît préférable

à la ſociété des méchans qui ne ſe nourrit que de trahiſons & de haine.

Forcé de m'abſtenir de penſer, de peur de penſer à mes malheurs malgré moi ; forcé de contenir les reſtes d'une imagination riante, mais languiſſante, que tant d'angoiſſes pourroient effaroucher à la fin : forcé de tâcher d'oublier les hommes, qui m'accablent d'ignominie & d'outrages, de peur que l'indignation ne m'aigrît enfin contre eux, je ne puis cependant me concentrer tout entier en moi-même, parce que mon ame expanſive cherche malgré que j'en aye à étendre ſes ſentimens & ſon exiſtence ſur d'autres êtres, & je ne puis plus comme autrefois me jetter tête baiſſée dans ce vaſte océan de la nature, parce que mes facultés affoiblies & relâchées ne trouvent plus d'objets aſſez déterminés, aſſez fixes, aſſez à ma portée pour s'y attacher fortement, & que je ne me ſens plus aſſez de vigueur pour nager dans le cahos de mes anciennes extaſes. Mes idées ne ſont preſque plus que des ſenſations, & la ſphere de mon entendement ne paſſe pas les objets dont je ſuis immédiatement entouré.

Fuyant les hommes, cherchant la ſolitude, n'imaginant plus, penſant encore moins, & cependant doué d'un tempéra-

ment vif qui m'éloigne de l'apathie languiſſante & mélancolique, je commençai de m'occuper de tout ce qui m'entouroit, & par un inſtinct fort naturel, je donnai la préférence aux objets les plus agréables. Le regne minéral n'a rien en ſoi d'aimable & d'attrayant ; ſes richeſſes enfermées dans le ſein de la terre ſemblent avoir été éloignées des regards des hommes pour ne pas tenter leur cupidité : elles ſont là comme en réſerve pour ſervir un jour de ſupplément aux véritables richeſſes qui ſont plus à ſa portée & dont il perd le goût à meſure qu'il ſe corrompt. Alors il faut qu'il appelle l'induſtrie, la peine & le travail au ſecours de ſes miſeres ; il fouille les entrailles de la terre, il va chercher dans ſon centre aux riſques de ſa vie & aux dépens de ſa ſanté des biens imaginaires à la place des biens réels qu'elle lui offroit d'elle-même quand il ſavoit en jouir. Il fuit le ſoleil & le jour qu'il n'eſt plus digne de voir ; il s'enterre tout vivant & fait bien, ne méritant plus de vivre à la lumiere du jour. Là des carrieres, des gouffres, des forges, des fourneaux, un appareil d'enclumes, de marteaux, de fumée & de feu, ſuccedent aux douces images des travaux champêtres. Les viſages hâves des malheureux qui languiſſent dans les infectes vapeurs

des mines, de noirs forgerons, de hideux ciclopes, ſont le ſpectacle que l'appareil des mines ſubſtitue au ſein de la terre, à celui de la verdure & des fleurs, du Ciel azuré, des bergers amoureux & des laboureurs robuſtes ſur ſa ſurface.

Il eſt aiſé, je l'avoue, d'aller ramaſſant du ſable & des pierres, d'en remplir ſes poches & ſon cabinet & de ſe donner avec cela les airs d'un naturaliſte : mais ceux qui s'attachent & ſe bornent à ces ſortes de collections ſont pour l'ordinaire de riches ignorans qui ne cherchent à cela que le plaiſir de l'étalage. Pour profiter dans l'étude des minéraux il faut être chymiſte & phyſicien; il faut faire des expériences pénibles & coûteuſes, travailler dans des laboratoires, dépenſer beaucoup d'argent & de tems parmi le charbon, les creuſets, les fourneaux, les cornues, dans la fumée, & les vapeurs étouffantes, toujours au riſque de ſa vie & ſouvent aux dépens de ſa ſanté. De tout ce triſte & fatigant travail réſulte pour l'ordinaire beaucoup moins de ſavoir que d'orgueil, & où eſt le plus médiocre chymiſte qui ne croye pas avoir pénetré toutes les grandes opérations de la nature, pour avoir trouvé par haſard peut-être quelques petites combinaiſons de l'art?

Le regne animal eſt plus à notre portée & certainement mérite encore mieux d'être étudié; mais enfin cette étude n'a-t-elle pas auſſi ſes difficultés, ſes embarras, ſes dégoûts & ſes peines? ſur-tout pour un ſolitaire qui n'a ni dans ſes jeux, ni dans ſes travaux d'aſſiſtance à eſpérer de perſonne; comment obſerver, diſſéquer, étudier, connoître les oiſeaux dans les airs, les poiſſons dans les eaux, les quadrupedes plus légers que le vent, plus forts que l'homme & qui ne ſont pas plus diſpoſés à venir s'offrir à mes recherches, que moi de courir après eux pour les y ſoumettre de force? J'aurois donc pour reſſource des eſcargots, des vers, des mouches, & je paſſerois ma vie à me mettre hors d'haleine pour courir après des papillons, à empaler de pauvres inſectes, à diſſéquer des ſouris quand j'en pourrois prendre, ou les charognes des bètes que par haſard je trouverois mortes. L'étude des animaux n'eſt rien ſans l'anatomie; c'eſt par elle qu'on apprend à les claſſer, à diſtinguer les genres, les eſpeces. Pour les étudier par leurs mœurs, par leurs caracteres, il faudroit avoir des volieres, des viviers, des ménageries; il faudroit les contraindre en quelque maniere que ce pût être à reſter aſſemblés autour de

moi; je n'ai ni le goût ni les moyens de les tenir en captivité, ni l'agileté nécessaire pour les suivre dans leurs allures quand ils sont en liberté. Il faudra donc les étudier morts, les déchirer, les désosser, fouiller à loisir dans leurs entrailles palpitantes! Quel appareil affreux qu'un amphithéâtre anatomique, des cadavres puants, de baveuses & livides chairs, du sang, des intestins dégoûtans, des squelettes affreux, des vapeurs pestilentielles! Ce n'est pas là, sur ma parole, que J. J. ira chercher ses amusemens.

Brillantes fleurs, émail des prés, ombrages frais, ruisseaux, bosquets, verdure, venez purifier mon imagination salie par tous ces hideux objets. Mon ame morte à tous les grands mouvemens ne peut plus s'affecter que par des objets sensibles; je n'ai plus que des sensations, & ce n'est plus que par elles que la peine ou le plaisir peuvent m'atteindre ici-bas. Attiré par les riants objets qui m'entourent, je les considere, je les contemple, je les compare, j'apprends enfin à les classer, & me voilà tout d'un coup aussi botaniste qu'a besoin de l'être celui qui ne veut étudier la nature que pour trouver sans cesse de nouvelles raison de l'aimer.

Je ne cherche point à m'instruire : il est

trop tard. D'ailleurs je n'ai jamais vu que tant de ſcience contribuât au bonheur de la vie; mais je cherche à me donner des amuſemens doux & ſimples que je puiſſe goûter ſans peine, & qui me diſtraiſent de mes malheurs. Je n'ai ni dépenſe à faire, ni peine à prendre pour errer nonchalamment d'herbe en herbe, de plante en plante, pour les examiner, pour comparer leurs divers caracteres, pour marquer leurs rapports & leurs différences, enfin pour obſerver l'organiſation végétale de maniere à ſuivre la marche & le jeu de ces machines vivantes, à chercher quelquefois avec ſuccès leurs loix générales, la raiſon & la fin de leurs ſtructures diverſes, & à me livrer aux charmes de l'admiration reconnoiſſante, pour la main qui me fait jouir de tout cela.

Les plantes ſemblent avoir été ſemées avec profuſion ſur la terre comme les étoiles dans le ciel pour inviter l'homme par l'attrait du plaiſir & de la curioſité à l'étude de la nature; mais les aſtres ſont placés loin de nous; il faut des connoiſſances préliminaires, des inſtrumens, des machines, de bien longues échelles pour les atteindre & les rapprocher à notre portée. Les plantes y ſont naturellement. Elles naiſſent ſous nos pieds, & dans nos

mains pour ainſi dire, & ſi la petiteſſe de leurs parties eſſentielles les dérobe quelquefois à la ſimple vue, les inſtrumens qui les y rendent ſont d'un beaucoup plus facile uſage que ceux de l'aſtronomie. La botanique eſt l'étude d'un oiſif & pareſſeux ſolitaire : une pointe & une loupe ſont tout l'appareil dont il a beſoin pour les obſerver. Il ſe promene, il erre librement d'un objet à l'autre, il fait la revue de chaque fleur avec intérêt & curioſité, & ſi-tôt qu'il commence à ſaiſir les loix de leur ſtructure, il goûte à les obſerver un plaiſir ſans peine, auſſi vif que s'il lui en coûtoit beaucoup. Il y a dans cette oiſeuſe occupation un charme qu'on ne ſent que dans le plein calme des paſſions, mais qui ſuffit ſeul alors pour rendre la vie heureuſe & douce : mais ſi-tôt qu'on y mêle un motif d'intérêt ou de vanité, ſoit pour remplir des places, ou pour faire des livres, ſi-tôt qu'on ne veut apprendre que pour inſtruire, qu'on n'herboriſe que pour devenir auteur, ou profeſſeur, tout ce doux charme s'évanouit, on ne voit plus dans les plantes que des inſtrumens de nos paſſions, on ne trouve plus aucun vrai plaiſir dans leur étude, on ne veut plus ſavoir, mais montrer qu'on ſait, & dans les bois on n'eſt que ſur le théâtre du

monde, occupé du ſoin de s'y faire admirer; ou bien ſe bornant à la botanique de cabinet & de jardin tout au plus, au lieu d'obſerver les végétaux dans la nature, on ne s'occupe que de ſyſtêmes & de méthodes; matiere éternelle de diſpute qui ne fait pas connoître une plante de plus, & ne jette aucune véritable lumiere ſur l'hiſtoire naturelle & le regne végétal. Delà les haines, les jalouſies que la concurrence de célébrité excite chez les botaniſtes auteurs, autant & plus que chez les autres ſavans. En dénaturant cette aimable étude, ils la tranſplantent au milieu des villes & des académies, où elle ne dégénere pas moins que les plantes exotiques dans les jardins des curieux.

Des diſpoſitions bien différentes ont fait pour moi de cette étude une eſpece de paſſion qui remplit le vide de toutes celles que je n'ai plus. Je gravis les rochers, les montagnes, je m'enfonce dans les vallons, dans les bois pour me dérober autant qu'il eſt poſſible au ſouvenir des hommes, & aux atteintes des méchans. Il me ſemble que ſous les ombrages d'une forêt, je ſuis oublié, libre & paiſible comme ſi je n'avois plus d'ennemis, ou que le feuillage des bois dût me garantir de leurs atteintes, comme il les éloigne de

mon ſouvenir, & je m'imagine dans ma bêtiſe qu'en ne penſant point à eux ils ne penſeront point à moi. Je trouve une ſi grande douceur dans cette illuſion que je m'y livrerois tout entier ſi ma ſituation, ma foibleſſe & mes beſoins me le permettoient. Plus la ſolitude où je vis alors eſt profonde, plus il faut que quelque objet en rempliſſe le vide, & ceux que mon imagination me refuſe ou que ma mémoire repouſſe ſont ſuppléés par les productions ſpontanées que la terre non forcée par les hommes, offre à mes yeux de toutes parts. Le plaiſir d'aller dans un déſert chercher de nouvelles plantes couvre celui d'échapper à mes perſécuteurs, & parvenu dans des lieux où je ne vois nulles traces d'hommes, je reſpire plus à mon aiſe comme dans un aſyle où leur haine ne me pourſuit plus.

Je me rappellerai toute ma vie une herboriſation que je fis un jour du côté de la Robaila, montagne du juſticier *Clerc*. J'étois ſeul, je m'enfonçai dans les anfractuoſités de la montagne, & de bois en bois, de roche en roche, je parvins à un réduit ſi caché que je n'ai vu de ma vie un aſpect plus ſauvage. De noirs ſapins entremêlés de hêtres prodigieux, dont pluſieurs tombés de vieilleſſe & entrelacés les uns

dans les autres, fermoient ce réduit de barrieres impénétrables, quelques intervalles que laiſſoit cette ſombre enceinte n'offroient au-delà que des roches coupées à pic & d'horribles précipices que je n'oſois regarder qu'en me couchant ſur le ventre. Le Duc, la Chevêche & l'Orfraye faiſoient entendre leurs cris dans les fentes de la montagne, quelques petits oiſeaux rares mais familiers tempéroient cependant l'horreur de cette ſolitude; là je trouvai la Dentaire *heptaphyllos*, le *Ciclamen*, le *Nidus avis*, le grand *Laſerpitium* & quelques autres plantes qui me charmerent & m'amuſerent long-tems : mais inſenſiblement dominé par la forte impreſſion des objets, j'oubliai la botanique & les plantes, je m'aſſis ſur des oreillers de *Lycopodium* & de mouſſes, & je me mis à rêver plus à mon aiſe en penſant que j'étois là dans un refuge ignoré de tout l'univers, où les perſécuteurs ne me déterreroient pas. Un mouvement d'orgueil ſe mêla bientôt à cette rêverie. Je me comparois à ces grands voyageurs qui découvrent une isle déſerte, & je me diſois avec complaiſance, ſans doute je ſuis le premier mortel qui ait pénétré juſqu'ici; je me regardois preſque comme un autre Colomb. Tandis que je me pavanois dans cette idée j'entendis peu

loin de moi, un certain cliquetis que je crus reconnoître ; j'écoute : le même bruit se répete & se multiplie. Surpris & curieux, je me leve, je perce à travers un fourré de brouffailles du côté d'où venoit le bruit, & dans une combe à vingt pas du lieu même où je croyois être parvenu le premier, j'apperçois une manufacture de bas.

Je ne faurois exprimer l'agitation confufe & contradictoire que je fentis dans mon cœur à cette découverte. Mon premier mouvement fut un fentiment de joie de me retrouver parmi des humains où je m'étois cru totalement feul : mais ce mouvement plus rapide que l'éclair, fit bientôt place à un fentiment douloureux plus durable, comme ne pouvant dans les antres mêmes des Alpes, échapper aux cruelles mains des hommes acharnés à me tourmenter. Car j'étois bien fûr qu'il n'y avoit peut-être pas deux hommes dans cette fabrique qui ne fuffent initiés dans le complot dont le prédicant Montmollin s'étoit fait le chef, & qui tiroit de plus loin fes premiers mobiles. Je me hâtai d'écarter cette trifte idée & je finis par rire en moi-même, & de ma vanité puérile & de la maniere comique dont j'en avois été puni.

Mais en effet, qui jamais eût dû s'atten-

dre à trouver une manufacture dans un précipice! Il n'y a que la Suisse au monde qui présente ce mêlange de la nature sauvage, & de l'industrie humaine. La Suisse entiere n'est pour ainsi dire qu'une grande Ville dont les rues larges & longues plus que celles de St. Antoine, sont semées de forêts, coupées de montagnes, & dont les maisons éparses & isolées ne communiquent entr'elles que par des jardins anglois. Je me rappellai à ce sujet une autre herborisation que *Du Peyrou*, *Descherny*, le colonel *Pury*, le justicier *Clerc* & moi avions faite il y avoit quelque tems sur la montagne de Chasseron, du sommet de laquelle on découvre sept lacs. On nous dit qu'il n'y avoit qu'une seule maison sur cette montagne, & nous n'eussions sûrement pas deviné la profession de celui qui l'habitoit, si l'on n'eût ajouté que c'étoit un Libraire, & qui même faisoit fort bien ses affaires dans le pays (*). Il me semble qu'un seul fait de cette espece fait mieux connoître la Suisse que toutes les descriptions des voyageurs.

(*) C'est sans doute la ressemblance des noms qui a entraîné M. Rousseau à appliquer l'anecdote du Libraire à *Chasseron*, au lieu de *Chasseral*, autre montagne très-élevée sur les frontieres de la Principauté de Neufchâtel.

En voici une autre de même nature, ou à-peu-près qui ne fait pas moins connoître un peuple fort différent. Durant mon séjour à Grenoble je faisois souvent de petites herborisations hors la Ville avec le sieur *Bovier* avocat de ce pays-là, non pas qu'il aimât ni sût la botanique, mais parce que s'étant fait mon garde de la manche, il se faisoit, autant que la chose étoit possible, une loi de ne pas me quitter d'un pas. Un jour nous nous promenions le long de l'Isere, dans un lieu tout plein de saules épineux. Je vis sur ces arbrisseaux des fruits mûrs, j'eus la curiosité d'en goûter, & leur trouvant une petite acidité très-agréable, je me mis à manger de ces grains pour me rafraîchir; le sieur *Bovier* se tenoit à côté de moi sans m'imiter & sans rien dire. Un de ses amis survint qui me voyant picorer ces grains, me dit: eh! Monsieur, que faites-vous là? ignorez-vous que ce fruit empoisonne? Ce fruit empoisonne, m'écriai-je tout surpris! Sans doute, reprit-il, & tout le monde sait si bien cela, que personne dans le pays ne s'avise d'en goûter. Je regardois le sieur *Bovier* & je lui dis, pourquoi donc ne m'avertissiez-vous pas? Ah, Monsieur, me répondit-il d'un ton respectueux, je n'osois pas prendre cette liberté. Je me

mis à rire de cette humilité Dauphinoiſe, en diſcontinuant néanmoins ma petite collation. J'étois perſuadé, comme je le ſuis encore, que toute production naturelle agréable au goût, ne peut être nuiſible au corps, ou ne l'eſt du moins que par ſon excès. Cependant j'avoue que je m'écoutai un peu tout le reſte de la journée : mais j'en fus quitte pour un peu d'inquietude; je ſoupai très-bien, dormis mieux & me levai le matin en parfaite ſanté, après avoir avalé la veille, quinze ou vingt grains de ce terrible *hippophæe*, qui empoiſonne à très-petite doſe, à ce que tout le monde me dit à Grenoble le lendemain. Cette avanture me parut ſi plaiſante, que je ne me la rappelle jamais ſans rire de la ſinguliere diſcrétion de M. l'avocat *Bovier*.

Toutes mes courſes de botanique, les diverſes impreſſions du local des objets qui m'ont frappé, les idées qu'il m'a fait naître, les incidens qui s'y ſont mêlés, tout cela m'a laiſſé des impreſſions qui ſe renouvellent par l'aſpect des plantes herboriſées dans ces mêmes lieux. Je ne reverrai plus ces beaux payſages, ces forêts, ces lacs, ces boſquets, ces rochers, ces montagnes dont l'aſpect a toujours touché mon cœur : mais maintenant que je ne peux plus courir ces heureuſes

reuſes contrées, je n'ai qu'à ouvrir mon herbier, & bientôt il m'y tranſporte. Les fragmens des plantes que j'y ai cueillies ſuffiſent pour me rappeller tout ce magnifique ſpectacle. Cet herbier eſt pour moi un journal d'herboriſations, qui me les fait recommencer avec un nouveau charme, & produit l'effet d'un optique qui les peindroit derechef à mes yeux.

C'eſt la chaîne des idées acceſſoires qui m'attache à la botanique. Elle raſſemble & rappelle à mon imagination toutes les idées qui la flattent davantage, les prés, les eaux, les bois, la ſolitude, la paix ſur-tout, & le repos qu'on trouve au milieu de tout cela, ſont retracés par elle inceſſamment à ma mémoire. Elle me fait oublier les perſécutions des hommes, leur haine, leur mépris, leurs outrages & tous les maux dont ils ont payé mon tendre & ſincere attachement pour eux. Elle me tranſporte dans des habitations paiſibles, au milieu de gens ſimples & bons, tels que ceux avec qui j'ai vécu jadis. Elle me rappelle & mon jeune âge, & mes innocens plaiſirs, elle m'en fait jouir derechef, & me rend heureux bien ſouvent encore, au milieu du plus triſte ſort qu'ait ſubi jamais un mortel.

HUITIEME PROMENADE.

EN méditant ſur les diſpoſitions de mon ame dans toutes les ſituations de ma vie, je ſuis extrêmement frappé de voir ſi peu de proportion entre les diverſes combinaiſons de ma deſtinée, & les ſentimens habituels de bien ou mal-être dont elles m'ont affecté. Les divers intervalles de mes courtes proſpérités ne m'ont laiſſé preſqu'aucun ſouvenir agréable de la maniere intime & permanente dont elles m'ont affecté; & au contraire dans toutes les miſeres de ma vie, je me ſentois conſtamment rempli de ſentimens tendres, touchans, délicieux, qui verſant un baume ſalutaire ſur les bleſſures de mon cœur navré, ſembloient en convertir la douleur en volupté, & dont l'aimable ſouvenir me revient ſeul, dégagé de celui des maux que j'éprouvois en même tems. Il me ſemble que j'ai plus gouté la douceur de l'exiſtence; que j'ai réellement plus vécu quand mes ſentimens reſſerrés pour ainſi dire, autour de mon cœur par ma deſtinée, n'alloient point s'évaporant au-dehors, ſur tous les objets de l'eſtime des

hommes qui en méritent si peu par eux-mêmes, & qui font l'unique occupation des gens que l'on croit heureux.

Quand tout étoit dans l'ordre autour de moi; quand j'étois content de tout ce qui m'entouroit & de la sphere dans laquelle j'avois à vivre, je la remplissois de mes affections. Mon ame expansive s'étendoit sur d'autres objets. Et toujours attiré loin de moi par des goûts de mille especes, par des attachemens aimables qui sans cesse occupoient mon cœur, je m'oubliois en quelque façon moi-même, j'étois tout entier à ce qui m'étoit étranger, & j'éprouvois dans la continuelle agitation de mon cœur, toute la vicissitude des choses humaines. Cette vie orageuse ne me laissoit ni paix au-dedans, ni repos au-dehors. Heureux en apparence, je n'avois pas un sentiment qui pût soutenir l'épreuve de la réflexion, & dans lequel je pusse vraiment me complaire. Jamais je n'étois parfaitement content ni d'autrui ni de moi-même. Le tumulte du monde m'étourdissoit, la solitude m'ennuyoit, j'avois sans cesse besoin de changer de place; & je n'étois bien nulle part. J'étois fêté pourtant, bien-voulu, bien reçu, caressé par-tout; je n'avois pas un ennemi, pas un malveuillant, pas un en-

vieux; comme on ne cherchoit qu'à m'obliger, j'avois souvent le plaisir d'obliger moi-même beaucoup de monde, & sans bien, sans emploi, sans fauteurs, sans grands talens bien développés ni bien connus, je jouissois des avantages attachés à tout cela, & je ne voyois personne dans aucun état dont le sort me parût préférable au mien. Que me manquoit-il donc pour être heureux ? je l'ignore ; mais je sais que je ne l'étois pas. Que me manque-t-il aujourd'hui pour être le plus infortuné des mortels? rien de tout ce que les hommes ont pu mettre du leur pour cela. Hé bien! dans cet état déplorable, je ne changerois pas encore d'être & de destinée contre le plus fortuné d'entr'eux, & j'aime encore mieux être moi dans toute ma misere, que d'être aucun de ces gens-là dans toute leur prospérité. Réduit à moi seul, je me nourris, il est vrai, de ma propre substance, mais elle ne s'épuise pas; je me suffis à moi-même, quoique je rumine, pour ainsi dire, à vide, & que mon imagination tarie, & mes idées éteintes ne fournissent plus d'alimens à mon cœur. Mon ame offusquée, obstruée par mes organes s'affaisse de jour en jour, & sous le poids de ces lourdes masses n'a plus assez de vigueur, pour s'élancer com-

me autrefois hors de ſa vieille enveloppe.

C'eſt à ce retour ſur nous-mêmes, que nous force l'adverſité ; & c'eſt peut-être là ce qui la rend le plus inſupportable à la plupart des hommes. Pour moi qui ne trouve à me reprocher que des fautes, j'en accuſe ma foibleſſe, & je me conſole, car jamais mal prémédité n'approcha de mon cœur.

Cependant à moins d'être ſtupide, comment contempler un moment ma ſituation, ſans la voir auſſi horrible qu'ils l'ont rendue, & ſans périr de douleur & de déſeſpoir. Loin de cela, moi le plus ſenſible des êtres, je la contemple & ne m'en émeus pas ; & ſans combats, ſans efforts ſur moi-même, je me vois preſque avec indifférence dans un état dont nul autre homme peut-être ne ſupporteroit l'aſpect ſans effroi.

Comment en ſuis-je venu là ? car j'étois bien loin de cette diſpoſition paiſible au premier ſoupçon du complot dont j'étois enlaſſé depuis long-tems ſans m'en être aucunement apperçu. Cette découverte nouvelle me bouleverſa. L'infamie & la trahiſon me ſurprirent au dépourvu. Quelle ame honnête eſt préparée à de tels genres de peines ? Il faudroit les mériter pour les prévoir. Je tombai dans tous les pié-

ges qu'on creuſa ſous mes pas. L'indignation, la fureur, le délire s'emparerent de moi : je perdis la tramontane. Ma tète ſe bouleverſa, & dans les ténébres horribles où l'on n'a ceſſé de me tenir plongé, je n'apperçus plus ni lueur pour me conduire, ni appui, ni priſe où je puſſe me tenir ferme, & réſiſter au déſeſpoir qui m'entraînoit.

Comment vivre heureux & tranquille dans cet état affreux? J'y ſuis pourtant encore & plus enfoncé que jamais, & j'y ai retrouvé le calme & la paix, & j'y vis heureux & tranquille, & j'y ris des incroyables tourmens que mes perſécuteurs ſe donnent ſans ceſſe, tandis que je reſte en paix, occupé de fleurs, d'étamines, & d'enfantillages, & que je ne ſonge pas même à eux.

Comment s'eſt fait ce paſſage? naturellement, inſenſiblement, & ſans peine. La premiere ſurpriſe fut épouvantable. Moi qui me ſentois digne d'amour & d'eſtime; moi qui me croyois honoré, chéri comme je méritois de l'ètre, je me vis traveſti tout d'un coup en un monſtre affreux tel qu'il n'en exiſta jamais. Je vois toute une génération ſe précipiter toute entiere dans cette étrange opinion, ſans explication, ſans doute, ſans honte, &

ſans que je puiſſe parvenir à ſavoir jamais la cauſe de cette étrange révolution. Je me débattis avec violence & ne fis que mieux m'enlacer. Je voulus forcer mes perſécuteurs à s'expliquer avec moi ; ils n'avoient garde. Après m'être long-tems tourmenté ſans ſuccès, il fallut bien prendre haleine. Cependant j'eſpérois toujours, je me diſois : un aveuglement ſi ſtupide, une ſi abſurde prévention ne ſauroit gagner tout le genre humain. Il y a des hommes de ſens qui ne partagent pas le délire ; il y a des ames juſtes qui déteſtent la fourberie & les traitres. Cherchons, je trouverai peut-être enfin un homme ; ſi je le trouve, ils ſont confondus. J'ai cherché vainement ; je ne l'ai point trouvé. La ligue eſt univerſelle, ſans exception, ſans retour, & je ſuis ſûr d'achever mes jours dans cette affreuſe proſcription, ſans jamais en pénétrer le myſtere.

C'eſt dans cet état déplorable qu'après de longues angoiſſes, au lieu du déſeſpoir qui ſembloit devoir être enfin mon partage, j'ai retrouvé la ſérénité, la tranquillité, la paix, le bonheur même, puiſque chaque jour de ma vie me rappelle avec plaiſir celui de la veille, & que je n'en deſire point d'autre pour le lendemain.

D'où vient cette différence ? d'une ſeule

chose; c'est que j'ai appris à porter le joug de la nécessité sans murmure. C'est que je m'efforçois de tenir encore à mille choses, & que toutes ces prises m'ayant successivement échappé, réduit à moi seul, j'ai repris enfin mon assiette. Pressé de tous côtés, je demeure en équilibre, parce que je ne m'attache plus à rien, je ne m'appuye que sur moi.

Quand je m'élevois avec tant d'ardeur contre l'opinion, je portois encore son joug, sans que je m'en apperçusse. On veut être estimé des gens qu'on estime, & tant que je pus juger avantageusement des hommes ou du moins de quelques hommes, les jugemens qu'ils portoient de moi ne pouvoient m'être indifférens. Je voyois que souvent les jugemens du public sont équitables; mais je ne voyois pas que cette équité même étoit l'effet du hasard, que les regles sur lesquelles les hommes fondent leurs opinions ne sont tirées que de leurs passions ou de leurs préjugés, qui en sont l'ouvrage, & que lors même qu'ils jugent bien, souvent encore ces bons jugemens naissent d'un mauvais principe, comme lorsqu'ils feignent d'honorer en quelque succès le mérite d'un homme, non par esprit de justice, mais pour se donner un air im-

partial, en calomniant tout à leur aiſe le même homme ſur d'autres points.

Mais quand après de ſi longues & vaines recherches, je les vis tous reſter ſans exception dans le plus inique & abſurde ſyſtême que l'eſprit infernal pût inventer; quand je vis qu'à mon égard la raiſon étoit bannie de toutes les têtes, & l'équité de tous les cœurs; quand je vis une génération frénétique ſe livrer toute entiere à l'aveugle fureur de ſes guides contre un infortuné qui jamais ne fit, ne voulut, ne rendit de mal à perſonne; quand après avoir vainement cherché un homme, il fallut éteindre enfin ma lanterne, & m'écrier, il n'y en a plus; alors je commençai à me voir ſeul ſur la terre, & je compris que mes contemporains n'étoient par rapport à moi, que des êtres méchaniques, qui n'agiſſoient que par impulſion, & dont je ne pouvois calculer l'action que par les loix du mouvement. Quelque intention, quelque paſſion que j'euſſe pu ſuppoſer dans leurs ames, elles n'auroient jamais expliqué leur conduite à mon égard, d'une façon que je puſſe entendre. C'eſt ainſi que leurs diſpoſitions intérieures ceſſerent d'être quelque choſe pour moi. Je ne vis plus en eux que des maſſes différemment

mues, dépourvues à mon égard de toute moralité.

Dans tous les maux qui nous arrivent, nous regardons plus à l'intention qu'à l'effet. Une tuile qui tombe d'un toît peut nous bleſſer davantage, mais ne nous navre pas tant qu'une pierre lancée à deſſein par une main malveuillante. Le coup porte à faux quelquefois, mais l'intention ne manque jamais ſon atteinte. La douleur matérielle eſt ce qu'on ſent le moins dans les atteintes de la fortune, & quand les infortunés ne ſavent à qui s'en prendre de leurs malheurs, ils s'en prennent à la deſtinée qu'ils perſonnifient, & à laquelle ils prêtent des yeux & une intelligence pour les tourmenter à deſſein. C'eſt ainſi qu'un joueur dépité par ſes pertes, ſe met en fureur ſans ſavoir contre qui. Il imagine un ſort qui s'acharne à deſſein contre lui pour le tourmenter, & trouvant un aliment à ſa colere, il s'anime & s'enflamme contre l'ennemi qu'il s'eſt créé. L'homme ſage qui ne voit dans tous les malheurs qui lui arrivent que les coups de l'aveugle néceſſité, n'a point ces agitations inſenſées; il crie dans ſa douleur, mais ſans emportement, ſans colere, il ne ſent du mal dont il eſt la proie, que l'atteinte

matérielle; & les coups qu'il reçoit ont beau bleſſer ſa perſonne, pas un n'arrive juſqu'à ſon cœur.

C'eſt beaucoup que d'en être venu là, mais ce n'eſt pas tout. Si l'on s'arrête, c'eſt bien avoir coupé le mal, mais c'eſt avoir laiſſé la racine. Car cette racine n'eſt pas dans les êtres qui nous ſont étrangers, elle eſt en nous-mêmes, & c'eſt-là qu'il faut travailler pour l'arracher tout-à-fait. Voilà ce que je ſentis parfaitement dès que je commençai de revenir à moi. Ma raiſon ne me montrant qu'abſurdités dans toutes les explications que je cherchois à donner à ce qui m'arrive, je compris que les cauſes, les inſtrumens, les moyens de tout cela m'étant inconnus & inexplicables, devoient être nuls pour moi; que je devois regarder tous les détails de ma deſtinée, comme autant d'actes d'une pure fatalité, où je ne devois ſuppoſer ni direction, ni intention, ni cauſe morale; qu'il falloit m'y ſoumettre ſans raiſonner & ſans regimber, parce que cela étoit inutile; que tout ce que j'avois à faire encore ſur la terre étant de m'y regarder comme un être purement paſſif, je ne devois point uſer à réſiſter inutilement à ma deſtinée, la force qui me reſtoit pour la ſupporter. Voilà ce que

je me disois; ma raison, mon cœur y acquiesçoient, & néanmoins je sentois ce cœur murmurer encore. D'où venoit ce murmure? Je le cherchai, je le trouvai; il venoit de l'amour-propre qui après s'être indigné contre les hommes, se soulevoit encore contre la raison.

Cette découverte n'étoit pas si facile à faire qu'on pourroit croire, car un innocent persécuté prend long-tems pour un pur amour de la justice l'orgueil de son petit individu. Mais aussi la véritable source une fois bien connue, est facile à tarir ou du moins à détourner. L'estime de soi-même est le plus grand mobile des ames fieres, l'amour-propre fertile en illusions se déguise & se fait prendre pour cette est'me; mais quand la fraude enfin se découvre, & que l'amour-propre ne peut plus se cacher, dès-lors il n'est plus à craindre, & quoiqu'on l'étouffe avec peine, on le subjugue au moins aisément.

Je n'eus jamais beaucoup de pente à l'amour propre. Mais cette passion factice s'étoit exaltée en moi dans le monde, & sur-tout quand je fus auteur; j'en avois peut-être encore moins qu'un autre, mais j'en avois prodigieusement. Les terribles leçons que j'ai reçues l'ont bientôt renfermé dans ses premieres bornes; il com-

mença par ſe révolter contre l'injuſtice, mais il a fini par la dédaigner : en ſe repliant ſur mon ame, en coupant les relations extérieures qui le rendent exigeant, en renonçant aux comparaiſons, aux préférences, il s'eſt contenté que je fuſſe bon pour moi; alors redevenant amour de moi-même, il eſt rentré dans l'ordre de la nature, & m'a délivré du joug de l'opinion.

Dès-lors j'ai retrouvé la paix de l'ame, & preſque la félicité. Car dans quelque ſituation qu'on ſe trouve, ce n'eſt que par lui qu'on eſt conſtamment malheureux. Quand il ſe taît, & que la raiſon parle, elle nous conſole enfin de tous les maux qu'il n'a pas dépendu de nous d'éviter. Elle les anéantit même autant qu'ils n'agiſſent pas immédiatement ſur nous; car on eſt ſûr alors d'éviter leurs plus poignantes atteintes en ceſſant de s'en occuper. Ils ne ſont rien pour celui qui n'y penſe pas. Les offenſes, les vengeances, les paſſe-droits, les outrages, les injuſtices ne ſont rien pour celui qui ne voit dans les maux qu'il endure, que le mal même & non pas l'intention; pour celui dont la place ne dépend pas dans ſa propre eſtime de celle qu'il plaît aux autres de lui accorder. De quelque façon que les hommes

veuillent me voir, ils ne ſauroient changer mon être, & malgré leur puiſſance, & malgré toutes leurs ſourdes intrigues, je continuerai, quoi qu'ils faſſent, d'être en dépit d'eux ce que je ſuis. Il eſt vrai que leurs diſpoſitions à mon égard influent ſur ma ſituation réelle. La barriere qu'ils ont miſe entr'eux & moi m'ôte toute reſſource de ſubſiſtance & d'aſſiſtance dans ma vieilleſſe & mes beſoins. Elle me rend l'argent même inutile, puiſqu'il ne peut me procurer les ſervices qui me ſont néceſſaires; il n'y a plus ni commerce ni ſecours réciproque, ni correſpondance entre eux & moi. Seul au milieu d'eux, je n'ai que moi ſeul pour reſſource, & cette reſſource eſt bien foible à mon âge & dans l'état où je ſuis. Ces maux ſont grands, mais ils ont perdu ſur moi toute leur force, depuis que j'ai ſu les ſupporter ſans m'en irriter. Les points où le vrai beſoin ſe fait ſentir ſont toujours rares. La prévoyance & l'imagination les multiplient, & c'eſt par cette continuité de ſentimens qu'on s'inquiéte & qu'on ſe rend malheureux. Pour moi j'ai beau ſavoir que je ſouffrirai demain, il me ſuffit de ne pas ſouffrir aujourd'hui pour être tranquille. Je ne m'affecte point du mal que je prévois, mais ſeulement de celui que je ſens,

& cela le réduit à très-peu de chose. Seul, malade & délaissé dans mon lit, j'y peux mourir d'indigence, de froid & de faim, sans que personne s'en mette en peine. Mais qu'importe si je ne m'en mets pas en peine moi-même, & si je m'affecte aussi peu que les autres de mon destin quel qu'il soit. N'est-ce rien sur-tout à mon âge que d'avoir appris à voir la vie & la mort, la maladie & la santé, la richesse & la misere, la gloire & la diffamation avec la même indifférence ? Tous les autres vieillards s'inquiétent de tout, moi je ne m'inquiéte de rien; quoi qu'il puisse arriver tout m'est indifférent, & cette indifférence n'est pas l'ouvrage de ma sagesse, elle est celui de mes ennemis; & devient une compensation des maux qu'ils me font. En me rendant insensible à l'adversité, ils m'ont fait plus de bien, que s'ils m'eussent épargné ses atteintes. En ne l'éprouvant pas je pouvois toujours la craindre, au lieu qu'en la subjuguant, je ne la crains plus.

Cette disposition me livre au milieu des traverses de ma vie, à l'incurie de mon naturel, presqu'aussi pleinement que si je vivois dans la plus complette prospérité. Hors les courts momens où je suis rappellé par la présence des objets aux plus dou-

loureuſes inquiétudes, tout le reſte du tems, livré par mes penchans aux affections qui m'attirent, mon cœur ſe nourrit encore des ſentimens pour leſquels il étoit né, & j'en jouis avec les êtres imaginaires qui les produiſent, & qui les partagent, comme ſi ces êtres exiſtoient réellement. Ils exiſtent pour moi qui les ai créés, & je ne crains ni qu'ils me trahiſſent ni qu'ils m'abandonnent. Ils dureront autant que mes malheurs mêmes & ſuffiront pour me les faire oublier.

Tout me ramene à la vie heureuſe & douce pour laquelle j'étois né; je paſſe les trois quarts de ma vie, ou occupé d'objets inſtructifs & même agréables, auxquels je livre avec délices mon eſprit & mes ſens; ou avec les enfans de mes fantaiſies que j'ai créés ſelon mon cœur, & dont le commerce en nourrit les ſentimens, ou avec moi ſeul, content de moi-même & déja plein du bonheur que je ſens m'être dû. En tout ceci l'amour de moi-même fait toute l'œuvre, l'amour-propre n'y entre pour rien. Il n'en eſt pas ainſi des triſtes momens que je paſſe encore au milieu des hommes, jouet de leurs careſſes traîtreſſes, de leurs complimens empoulés & dériſoires, de leur mielleuſe malignité. De quelque façon

que je m'y ſuis pu prendre, l'amour-propre alors fait ſon jeu. La haine & l'animoſité que je vois dans leurs cœurs, à travers cette groſſiere enveloppe, déchirent le mien de douleur, & l'idée d'être ainſi ſottement pris pour dupe ajoute encore à cette douleur un dépit très-puérile, fruit d'un ſot amour-propre dont je ſens toute la bêtiſe, mais que je ne puis ſubjuguer. Les efforts que j'ai faits pour m'aguerrir à ces regards inſultans & moqueurs, ſont incroyables. Cent fois j'ai paſſé par les promenades publiques & par les lieux les plus fréquentés, dans l'unique deſſein de m'exercer à ces cruelles lutes. Non-ſeulement je n'y ai pu parvenir, mais je n'ai même rien avancé, & tous mes pénibles mais vains efforts m'ont laiſſé tout auſſi facile à troubler, à navrer, & à indigner qu'auparavant.

Dominé par mes ſens, quoi que je puiſſe faire, je n'ai jamais ſu réſiſter à leurs impreſſions, & tant que l'objet agit ſur eux, mon cœur ne ceſſe d'en être affecté; mais ces affections paſſageres ne durent qu'autant que la ſenſation qui les cauſe. La préſence de l'homme haineux m'affecte violemment; mais ſitôt qu'il diſparoît, l'impreſſion ceſſe; à l'inſtant que je ne le vois plus, je n'y penſe plus. J'ai beau ſa-

voir qu'il va s'occuper de moi, je ne ſaurois m'occuper de lui. Le mal que je ne ſens point actuellement ne m'affecte en aucune ſorte, le perſécuteur que je ne vois point eſt nul pour moi. Je ſens l'avantage que cette poſition donne à ceux qui diſpoſent de ma deſtinée. Qu'ils en diſpoſent donc tout à leur aiſe. J'aime encore mieux qu'ils me tourmentent ſans réſiſtance, que d'être forcé de penſer à eux pour me garantir de leurs coups.

Cette action de mes ſens ſur mon cœur fait le ſeul tourment de ma vie. Les lieux où je ne vois perſonne, je ne penſe plus à ma deſtinée. Je ne la ſens plus, je ne ſouffre plus, je ſuis heureux & content ſans diverſion, ſans obſtacle. Mais j'échappe rarement à quelque atteinte ſenſible, & lorſque j'y penſe le moins, un geſte, un regard ſiniſtre que j'apperçois, un mot envenimé que j'entends, un malveuillant que je rencontre ſuffit pour me bouleverſer. Tout ce que je puis faire en pareil cas eſt d'oublier bien vîte & de fuir. Le trouble de mon cœur diſparoît avec l'objet qui l'a cauſé, & je rentre dans le calme auſſi-tôt que je ſuis ſeul. Ou ſi quelque choſe m'inquiéte, c'eſt la crainte de rencontrer ſur mon paſſage quelque nouveau ſujet de douleur. C'eſt-

là ma ſeule peine ; mais elle ſuffit pour altérer mon bonheur. Je loge au milieu de Paris. En ſortant de chez moi je ſoupire après la campagne & la ſolitude, mais il faut l'aller chercher ſi loin qu'avant de pouvoir reſpirer à mon aiſe, je trouve en mon chemin mille objets qui me ſerrent le cœur, & la moitié de la journée ſe paſſe en angoiſſes, avant que j'aye atteint l'aſyle que je vais chercher. Heureux du moins quand on me laiſſe achever ma route! Le moment où j'échappe au cortege des méchans eſt délicieux, & ſi-tôt que je me vois ſous les arbres, au milieu de la verdure, je crois me voir dans le paradis terreſtre, & je goûte un plaiſir interne auſſi vif que ſi j'étois le plus heureux des mortels.

Je me ſouviens parfaitement que durant mes courtes proſpérités, ces mêmes promenades ſolitaires qui me ſont aujourd'hui ſi délicieuſes, m'étoient inſipides & ennuyeuſes. Quand j'étois chez quelqu'un à la campagne, le beſoin de faire de l'exercice & de reſpirer le grand air, me faiſoit ſouvent ſortir ſeul, & m'échappant comme un voleur, je m'allois promener dans le parc ou dans la campagne. Mais loin d'y trouver le calme heureux que j'y goûte aujourd'hui, j'y portois l'a-

gitation des vaines idées qui m'avoient occupé dans le ſalon ; le ſouvenir de la compagnie que j'y avois laiſſée m'y ſuivoit. Dans la ſolitude, les vapeurs de l'amour-propre & le tumulte du monde terniſſoient à mes yeux la fraîcheur des boſquets, & troubloient la paix de la retraite. J'avois beau fuir au fond des bois, une foule importune m'y ſuivoit par-tout, & voiloit pour moi toute la nature. Ce n'eſt qu'après m'être détaché des paſſions ſociales & de leur triſte cortege que je l'ai retrouvée avec tous ſes charmes.

Convaincu de l'impoſſibilité de contenir ces premiers mouvemens involontaires, j'ai ceſſé tous mes efforts pour cela. Je laiſſe à chaque atteinte, mon ſang s'allumer, la colere & l'indignation s'emparer de mes ſens ; je cede à la nature cette premiere exploſion que toutes mes forces né pourroient arrêter ni ſuſpendre. Je tâche ſeulement d'en arrêter les ſuites avant qu'elle ait produit aucun effet. Les yeux étincelans, le feu du viſage, le tremblement des membres, les ſuffocantes palpitations, tout cela tient au ſeul phyſique, & le raiſonnement n'y peut rien. Mais après avoir laiſſé faire au naturel ſa premiere exploſion, l'on peut redevenir ſon propre maître en reprenant peu-à-peu

ſes ſens ; c'eſt ce que j'ai tâché de faire long-tems ſans ſuccès, mais enfin plus heureuſement ; & ceſſant d'employer ma force en vaine réſiſtance, j'attends le moment de vaincre en laiſſant agir ma raiſon, car elle ne me parle que quand elle peut ſe faire écouter. Eh ! que dis-je, hélas ! ma raiſon ? j'aurois grand tort encore de lui faire l'honneur de ce triomphe, car elle n'y a gueres de part ; tout vient également d'un tempérament verſatile qu'un vent impétueux agite, mais qui rentre dans le calme à l'inſtant que le vent ne ſouffle plus ; c'eſt mon naturel ardent qui m'agite, c'eſt mon naturel indolent qui m'appaiſe. Je cede à toutes les impulſions préſentes, tout choc me donne un mouvement vif & court, ſi-tôt qu'il n'y a plus de choc, le mouvement ceſſe, rien de communiqué ne peut ſe prolonger en moi. Tous les événemens de la fortune, toutes les machines des hommes ont peu de priſe ſur un homme ainſi conſtitué. Pour m'affecter de peines durables, il faudroit que l'impreſſion ſe renouvellât à chaque inſtant. Car les intervalles quelque courts qu'ils ſoient, ſuffiſent pour me rendre à moi-même. Je ſuis ce qu'il plaît aux hommes tant qu'ils peuvent agir ſur mes ſens, mais au premier inſtant de relâche, je re-

deviens ce que la nature a voulu ; c'eſt-là, quoi qu'on puiſſe faire, mon état le plus conſtant, & celui par lequel, en dépit de la deſtinée, je goûte un bonheur pour lequel je me ſens conſtitué. J'ai décrit cet état dans une de mes rêveries ; il me convient ſi bien que je ne deſire autre choſe que ſa durée, & ne crains que de le voir troubler. Le mal que m'ont fait les hommes ne me touche en aucune ſorte ; la crainte ſeule de celui qu'ils peuvent me faire encore eſt capable de m'agiter ; mais certain qu'ils n'ont plus de nouvelle priſe par laquelle ils puiſſent m'affecter d'un ſentiment permanent, je me ris de toutes leurs trames, & je jouis de moi-même en dépit d'eux.



NEUVIEME PROMENADE.

LE bonheur eſt un état permanent qui ne ſemble pas fait ici-bas pour l'homme. Tout eſt ſur la terre dans un flux continuel qui ne permet à rien d'y prendre une forme conſtante. Tout change autour de nous. Nous changeons nous-mêmes, & nul ne peut s'aſſurer qu'il aimera demain ce qu'il aime aujourd'hui. Ainſi tous nos projets de félicité pour cette vie ſont des chimeres. Profitons du contentement d'eſprit quand il vient, gardons-nous de l'éloigner par notre faute, mais ne faiſons pas des projets pour l'enchaîner, car ces projets là ſont de pures folies. J'ai peu vu d'hommes heureux, peut-être point: mais j'ai ſouvent vu des cœurs contens, & de tous les objets qui m'ont frappé, c'eſt celui qui m'a le plus contenté moi-même. Je crois que c'eſt une ſuite naturelle du pouvoir des ſenſations ſur mes ſentimens internes. Le bonheur n'a point d'enſeigne extérieure; pour le connoître il faudroit lire dans le cœur de l'homme heureux; mais le con-

tentement ſe lit dans les yeux, dans le maintien, dans l'accent, dans la démarche, & ſemble ſe communiquer à celui qui l'ãpperçoit. Eſt il une jouiſſance plus douce que de voir un peuple entier ſe livrer à la joie un jour de fète, & tous les cœurs s'épanouir aux rayons expanſifs du plaiſir qui paſſe rapidement, mais vivement, à travers les nuages de la vie?

. . . .

Il y a trois jours que M. P. vint avec un empreſſement extraordinaire me montrer l'éloge de Madame Geoffrin par M. D. La lecture fut précédée de longs & grands éclats de rire ſur le ridicule néologiſme de cette piéce, & ſur les badins jeux de mots dont il la diſoit remplie. Il commença de lire en riant toujours. Je l'écoutois d'un ſérieux qui le calma, & voyant que je ne l'imitois point, il ceſſa enfin de rire. L'article le plus long & le plus recherché de cette piéce, rouloit ſur le plaiſir que prenoit Madame Geoffrin à voir les enfans & à les faire cauſer. L'auteur tiroit avec raiſon, de cette diſpoſition, une preuve de bon naturel. Mais il ne s'arrêtoit pas là, & il accuſoit décidément de mauvais naturel & de méchanceté, tous ceux qui n'avoient pas le même goût, au point de dire que ſi l'on interrogeoit

rogeoit là dessus ceux qu'on mene au gibet ou à la roue, tous conviendroient qu'ils n'avoient pas aimé les enfans. Ces assertions faisoient un effet singulier dans la place où elles étoient. Supposant tout cela vrai, étoit-ce là l'occasion de le dire, & falloit-il souiller l'éloge d'une femme estimable des images de supplice & de malfaiteurs? Je compris aisément le motif de cette affectation vilaine, & quand M. P. eut fini de lire, en relevant ce qui m'avoit paru bien dans l'éloge, j'ajoutai que l'auteur en l'écrivant, avoit dans le cœur moins d'amitié que de haine.

Le lendemain le tems étant assez beau quoique froid, j'allai faire une course jusqu'à l'Ecole militaire, comptant d'y trouver des mousses en pleine fleur; en allant je rêvois sur la visite de la veille, & sur l'écrit de M. D., où je pensois bien que le placage épisodique n'avoit pas été mis sans dessein, & la seule affectation de m'apporter cette brochure, à moi, à qui l'on cache tout, m'apprenoit assez quel en étoit l'objet. J'avois mis mes enfans aux enfans trouvés. C'en étoit assez pour m'avoir travesti en pere dénaturé, & de-là en étendant & caressant cette idée on avoit peu-à-peu tiré la conséquence évidente que je haïssois les enfans; en suivant par

la pensée la chaîne de ces gradations, j'admirois avec quel art l'industrie humaine fait changer les choses du blanc au noir. Car je ne crois pas que jamais homme ait plus aimé que moi à voir de petits bambins folâtrer & jouer ensemble, & souvent dans la rue & aux promenades je m'arrête à regarder leur espiéglerie & leurs petits jeux, avec un intérêt que je ne vois partager à personne. Le jour même où vint M. P. une heure avant sa visite, j'avois eu celle des deux petits du Soussoi les plus jeunes enfans de mon hôte, dont l'aîné peut avoir sept ans. Ils étoient venus m'embrasser de si bon cœur, & je leur avois rendu si tendrement leurs caresses, que malgré la disparité des âges, ils avoient paru se plaire avec moi sincérement; & pour moi j'étois transporté d'aise de voir que ma vieille figure ne les avoit pas rebutés; le cadet même paraissoit venir à moi si volontiers que, plus enfant qu'eux, je me sentois attacher à lui déjà par préférence, & je le vis partir avec autant de regret que s'il m'eût appartenu.

Je comprends que le reproche d'avoir mis mes enfans aux enfans trouvés a facilement dégénéré, avec un peu de tournure, en celui d'être un pere dénaturé & de haïr les enfans. Cependant il est sûr

que c'eſt la crainte d'une deſtinée pour eux mille fois pire, & preſque inévitable par toute autre voie, qui m'a le plus déterminé dans cette démarche. Plus indifférent ſur ce qu'ils deviendroient, & hors d'état de les élever moi-même, il auroit fallu dans ma ſituation, les laiſſer élever par leur mere qui les auroit gâtés, & par ſa famille qui en auroit fait des monſtres. Je frémis encore d'y penſer. Ce que Mahomet fit de Seïde n'eſt rien auprès de ce qu'on auroit fait d'eux à mon égard, & les piéges qu'on m'a tendu là-deſſus dans la ſuite, me confirment aſſez que le projet en avoit été formé. A la vérité j'étois bien éloigné de prévoir alors ces trames atroces: mais je ſavois que l'éducation pour eux la moins périlleuſe étoit celle des enfans trouvés; & je les y mis. Je le ferois encore, avec bien moins de doute auſſi, ſi la choſe étoit à faire, & je ſais bien que nul pere n'eſt plus tendre que je l'aurois été pour eux, pour peu que l'habitude eût aidé la nature.

Si j'ai fait quelque progrès dans la connoiſſance du cœur humain, c'eſt le plaiſir que j'avois à voir & obſerver les enfans qui m'a valu cette connoiſſance. Ce même plaiſir dans ma jeuneſſe y a mis une eſpece d'obſtacle, car je jouois avec

les enfans si gaîement & de si bon cœur que je ne songeois gueres à les étudier. Mais quand en vieillissant j'ai vu que ma figure caduque les inquiétoit, je me suis abstenu de les importuner; j'ai mieux aimé me priver d'un plaisir que de troubler leur joie, & content alors de me satisfaire en regardant leurs jeux, & tous leurs petits manéges, j'ai trouvé le dédommagement de mon sacrifice dans les lumieres que ces observations m'ont fait acquérir sur les premiers & vrais mouvemens de la nature, auxquels tous nos savans ne connoissent rien. J'ai consigné dans mes écrits la preuve que je m'étois occupé de cette recherche trop soigneusement pour ne l'avoir pas faite avec plaisir, & ce seroit assurément la chose du monde la plus incroyable que l'Héloïse & l'Emile fussent l'ouvrage d'un homme qui n'aimoit pas les enfans.

Je n'eus jamais ni présence d'esprit ni facilité de parler; mais depuis mes malheurs ma langue & ma tète se sont de plus en plus embarrassées. L'idée & le mot propre m'échappent également, & rien n'exige un meilleur discernement & un choix d'expressions plus justes que les propos qu'on tient aux enfans. Ce qui augmente encore en moi cet embarras,

eſt l'attention des écoutans, les interprétations & le poids qu'ils donnent à tout ce qui part d'un homme qui, ayant écrit expreſſément pour les enfans, eſt ſuppoſé ne devoir leur parler que par oracles. Cette gêne extrême & l'inaptitude que je me ſens me trouble, me déconcerte, & je ſerois bien plus à mon aiſe devant un Monarque d'Aſie que devant un bambin qu'il faut faire babiller.

Un autre inconvénient me tient maintenant plus éloigné d'eux. & depuis mes malheurs je les vois toujours avec le même plaiſir, mais je n'ai plus avec eux la même familiarité. Les enfans n'aiment pas la vieilleſſe. L'aſpect de la nature défaillante eſt hideux à leurs yeux. Leur répugnance que j'apperçois me navre, & j'aime mieux m'abſtenir de les careſſer que de leur donner de la gêne & du dégoût. Ce motif qui n'agit que ſur les ames vraiment aimantes, eſt nul pour tous nos docteurs & doctoreſſes. Madame Geoffrin s'embarraſſoit fort peu que les enfans euſſent du plaiſir avec elle, pourvu qu'elle en eût avec eux. Mais pour moi ce plaiſir eſt pis que nul; il eſt négatif quand il n'eſt pas partagé, & je ne ſuis plus dans la ſituation ni dans l'âge où je voyois le petit cœur d'un enfant s'épanouir

avec le mien. Si cela pouvoit m'arriver encore, ce plaiſir devenu plus rare n'en ſeroit pour moi que plus vif; je l'éprouvois bien l'autre matin par celui que je prenois à careſſer les petits du Souſſoi, non-ſeulement parce que la Bonne qui les conduiſoit ne m'en impoſoit pas beaucoup, & que je ſentois moins le beſoin de m'écouter devant elle; mais encore parce que l'air jovial avec lequel ils m'aborderent ne les quitta point, & qu'ils ne parurent ni ſe déplaire ni s'ennuyer avec moi.

Oh! ſi j'avois encore quelques momens de pures careſſes qui vinſſent du cœur, ne fût-ce que d'un enfant encore en jaquette, ſi je pouvois voir encore dans quelques yeux la joie & le contentement d'être avec moi, de combien de maux & de peines ne me dédommageroient pas ces courts mais doux épanchemens de mon cœur? Ah! je ne ſerois pas obligé de chercher parmi les animaux le regard de la bienveillance qui m'eſt déſormais refuſé parmi les humains. J'en puis juger ſur bien peu d'exemples, mais toujours chers à mon ſouvenir. En voici un qu'en tout autre état j'aurois oublié preſque, & dont l'impreſſion qu'il a fait ſur moi peint bien toute ma miſere.

Il y a deux ans, que m'étant allé promener du côté de la nouvelle France, je poussai plus loin, puis tirant à gauche & voulant tourner autour de Montmartre, je traversai le village de Clignancourt. Je marchois distrait & rêvant sans regarder autour de moi, quand tout-à-coup je me sentis saisir les genoux. Je regarde, & je vois un petit enfant de cinq ou six ans qui serroit mes genoux de toute sa force, en me regardant d'un air si familier & si caressant, que mes entrailles s'émurent. Je me disois, c'est ainsi que j'aurois été traité des miens. Je pris l'enfant dans mes bras, je le baisai plusieurs fois dans une espece de transport, & puis je continuai mon chemin. Je sentois en marchant qu'il me manquoit quelque chose. Un besoin naissant me ramenoit sur mes pas. Je me reprochois d'avoir quitté si brusquement cet enfant, je croyois voir dans son action, sans cause apparente, une sorte d'inspiration qu'il ne falloit pas dédaigner. Enfin cédant à la tentation, je reviens sur mes pas; je cours à l'enfant, je l'embrasse de nouveau, & je lui donne de quoi acheter des petits pains de Nanterre, dont le marchand passoit par-là par hasard, & je commençai à le faire jaser; je lui demandai qui étoit son

pere? il me le montra qui relioit des tonneaux; j'étois prêt à quitter l'enfant pour aller lui parler, quand je vis que j'avois été prévenu par un homme de mauvaiſe mine, qui me parut être de ces mouches qu'on tient ſans ceſſe à mes trouſſes. Tandis que cet homme lui parloit à l'oreille, je vis les regards du tonnelier ſe fixer attentivement ſur moi d'un air qui n'avoit rien d'amical. Cet objet me reſſerra le cœur à l'inſtant, & je quittai le pere & l'enfant avec plus de promptitude encore que je n'en avois mis à revenir ſur mes pas, mais dans un trouble moins agréable qui changea toutes mes diſpoſitions. Je les ai pourtant ſenti renaître ſouvent depuis lors, je ſuis repaſſé pluſieurs fois par Clignancourt, dans l'eſpérance d'y revoir cet enfant, mais je n'ai plus revu ni lui ni le pere, & il ne m'eſt plus reſté de cette rencontre qu'un ſouvenir aſſez vif, mêlé toujours de douceur & de triſteſſe, comme toutes les émotions qui pénetrent encore quelquefois juſques à mon cœur.

Il y a compenſation à tout; ſi mes plaiſirs ſont rares & courts, je les goûte auſſi plus vivement quand ils viennent, que s'ils m'étoient plus familiers; je les rumine, pour ainſi dire, par de fréquens ſou-

venirs ; & quelques rares qu'ils soient, s'ils étoient purs & sans mêlange, je serois plus heureux, peut-être, que dans ma prospérité. Dans l'extrême misere, on se trouve riche de peu. Un gueux qui trouve un écu en est plus affecté que ne le seroit un riche en trouvant une bourse d'or. On riroit si l'on voyoit dans mon ame l'impression qu'y font les moindres plaisirs de cette espece, que je puis dérober à la vigilance de mes persécuteurs. Un des plus doux s'offrit à moi il y a quatre ou cinq ans, que je ne me rappelle jamais, sans me sentir ravi d'aise d'en avoir si bien profité.

Un dimanche nous étions allés, ma femme & moi, dîner à la porte Maillot. Après le dîner nous traversâmes le bois de Boulogne jusqu'à la Muette. Là nous nous assîmes sur l'herbe à l'ombre en attendant que le soleil fût baissé, pour nous en retourner ensuite tout doucement par Passy. Une vingtaine de petites filles conduites par une maniere de religieuse, vinrent les unes s'asseoir, les autres folâtrer assez près de nous. Durant leur jeux vint à passer un Oublieur avec son tambour & son tourniquet, qui cherchoit pratique. Je vis que les petites filles convoitoient fort les oublies, & deux ou trois d'entr'elles

qui apparemment possédoient quelques liards, demanderent la permission de jouer. Tandis que la gouvernante hésitoit & disputoit, j'appellai l'Oublieur & je lui dis : faites tirer toutes ces Demoiselles chacune à son tour & je vous payerai le tout. Ce mot répandit dans toute la troupe une joie qui seule eût plus que payé ma bourse, quand je l'aurois toute employée à cela.

Comme je vis qu'elles s'empressoient avec un peu de confusion, avec l'agrément de la gouvernante, je les fis ranger toutes d'un côté, & puis passer de l'autre côté l'une après l'autre, à mesure qu'elles avoient tiré. Quoiqu'il n'y eût point de billet blanc & qu'il revînt au moins une oublie à chacune de celles qui n'auroient rien, qu'aucune d'elles ne pouvoit donc être absolument mécontente ; afin de rendre la fête encore plus gaie, je dis en secret à l'Oublieur d'user de son adresse ordinaire en sens contraire, en faisant tomber autant de bons lots qu'il pourroit & que je lui en tiendrois compte. Au moyen de cette prévoyance, il y eut près d'une centaine d'oublies distribuées, quoique les jeunes filles ne tirassent chacune qu'une seule fois ; car là-dessus je fus inexorable, ne voulant ni favoriser des abus, ni marquer des préférences qui produiroient des mécontentemens. Ma femme

insinua à celles qui avoient de bons lots d'en faire part à leurs camarades, au moyen de quoi le partage devint presque égal, & la joie plus générale.

Je priai la religieuse de tirer à son tour, craignant fort qu'elle ne rejettât dédaigneusement mon offre ; elle l'accepta de bonne grace, tira comme les pensionnaires, & prit sans façon ce qui lui revint. Je lui en sus un gré infini, & je trouvai à cela une sorte de politesse qui me plut fort, & qui vaut bien, je crois, celle des simagrées. Pendant toute cette opération, il y eut des disputes qu'on porta devant mon tribunal, & ces petites filles venant plaider tour-à-tour leur cause me donnerent occasion de remarquer, que quoiqu'il n'y en eût aucune de jolie, la gentillesse de quelques-unes faisoit oublier leur laideur.

Nous nous quittâmes enfin très-contens les uns des autres, & cet après-midi fut un de ceux de ma vie dont je me rappelle le souvenir avec le plus de satisfaction. La fète au reste ne fut pas ruineuse. Pour trente sols qu'il m'en coûta tout au plus, il y eut pour plus de cent écus de contentement ; tant il est vrai que le plaisir ne se mesure pas sur la dépense, & que la joie est plus amie des liards que des louis. Je suis revenu plusieurs autres fois à la même

place, à la même heure, espérant d'y rencontrer encore la petite troupe; mais cela n'est plus arrivé.

Ceci me rappelle un autre amusement à-peu-près de même espece, dont le souvenir m'est resté de beaucoup plus loin. C'étoit dans le malheureux tems où faufilé parmi les riches & les gens de lettres, j'étois quelquefois réduit à partager leurs tristes plaisirs. J'étois à la Chevrette au tems de la fête du maître de la maison; toute sa famille s'étoit réunie pour la célébrer; & tout l'éclat des plaisirs bruyans fut mis en œuvre pour cet effet. Spectacles, festins, feux d'artifice, rien ne fut épargné. L'on n'avoit pas le tems de prendre haleine, & l'on s'étourdissoit au lieu de s'amuser. Après le dîner on alla prendre l'air dans l'avenue, où se tenoit une espece de foire. On dansoit; les Messieurs daignerent danser avec les paysannes, mais les Dames garderent leur dignité. On vendoit là des pains d'épice. Un jeune homme de la compagnie s'avisa d'en acheter pour les lancer l'un après l'autre au milieu de la foule, & l'on prit tant de plaisir à voir tous ces manans se précipiter, se battre, se renverser pour en avoir, que tout le monde voulut se donner le même plaisir. Et pains d'épices de voler à droite & à gau-

che, & filles & garçons de courir, d'entaſſer, & s'eſtropier; cela paroiſſoit charmant à tout le monde. Je fis comme les autres par mauvaiſe honte, quoiqu'en dedans je ne m'amuſaſſe pas autant qu'eux. Mais bientôt ennuyé de vider ma bourſe pour faire écraſer les gens, je laiſſai là la bonne compagnie, & je fus me promener ſeul dans la foire. La variété des objets m'amuſa long-tems. J'apperçus entr'autres cinq ou ſix ſavoyards autour d'une petite fille qui avoit encore ſur ſon inventaire, une douzaine de chétives pommes dont elle auroit bien voulu ſe débarraſſer. Les ſavoyards de leur côté auroient bien voulu l'en débarraſſer, mais ils n'avoient que deux ou trois liards à eux tous, & ce n'étoit pas de quoi faire une grande brèche aux pommes. Cet inventaire étoit pour eux le jardin des Heſpérides, & la petite fille étoit le dragon qui les gardoit. Cette comédie m'amuſa long-tems; j'en fis enfin le dénouement en payant les pommes à la petite fille, & les lui faiſant diſtribuer aux petits garçons. J'eus alors un des plus doux ſpectacles qui puiſſent flatter un cœur d'homme, celui de voir la joie unie avec l'innocence de l'âge ſe répandre tout autour de moi. Car les ſpectateurs même en la voyant la partagerent, & moi qui parta-

geois à si bon marché cette joie, j'avois de plus celle de sentir qu'elle étoit mon ouvrage.

En comparant cet amusement avec ceux que je venois de quitter, je sentois avec satisfaction la différence qu'il y a des goûts sains, & des plaisirs naturels, à ceux que fait naître l'opulence, & qui ne sont gueres que des plaisirs de moquerie, & des goûts exclusifs engendrés par le mépris. Car quelle sorte de plaisir pouvoit-on prendre à voir des troupeaux d'hommes avilis par la misere, s'entasser, s'étouffer, s'estropier brutalement pour s'arracher avidement quelques morceaux de pains d'épice foulés aux pieds & couverts de boue?

De mon côté quand j'ai bien réfléchi sur l'espece de volupté que je goûtois dans ces sortes d'occasions, j'ai trouvé qu'elle consistoit moins dans un sentiment de bienfaisance que dans le plaisir de voir des visages contens. Cet aspect a pour moi un charme qui, bien qu'il pénetre jusqu'à mon cœur, semble être uniquement de sensation. Si je ne vois la satisfaction que je cause, quand même j'en serois sûr, je n'en jouirois qu'à demi. C'est même pour moi un plaisir désintéressé qui ne dépend pas de la part que j'y puis avoir. Car dans

les fêtes du peuple, celui de voir des visages gais m'a toujours vivement attiré. Cette attente a pourtant été souvent frustrée en France où, cette nation qui se prétend si gaie, montre peu cette gaîté dans ses jeux. Souvent j'allois jadis aux guinguettes pour y voir danser le menu peuple : mais ses danses étoient si maussades, son maintien si dolent, si gauche, que j'en sortois plutôt contristé que réjoui. Mais à Geneve & en Suisse, où le rire ne s'évapore pas sans cesse en folles malignités, tout respire le contentement & la gaîté dans les fêtes. La misere n'y porte point son hideux aspect. Le faste n'y montre pas non plus son insolence. Le bien-être, la fraternité, la concorde y disposent les cœurs à s'épanouir, & souvent dans les transports d'une innocente joie, les inconnus s'accostent, s'embrassent & s'invitent à jouir de concert des plaisirs du jour. Pour jouir moi-même de ces aimables fêtes, je n'ai pas besoin d'en être. Il me suffit de les voir; en les voyant je les partage; & parmi tant de visages gais, je suis bien sûr qu'il n'y a pas un cœur plus gai que le mien.

Quoique ce ne soit là qu'un plaisir de sensation, il a certainement une cause morale, & la preuve en est, que ce même

aſpect, au lieu de me flatter, de me plaire, peut me déchirer de douleur & d'indignation, quand je ſais que ces ſignes de plaiſir & de joie ſur les viſages des méchans ne ſont que des marques que leur malignité eſt ſatisfaite. La joie innocente eſt la ſeule dont les ſignes flattent mon cœur. Ceux de la cruelle & moqueuſe joie le navrent & l'affligent quoi qu'elle n'ait nul rapport à moi. Ces ſignes, ſans doute, ne ſauroient être exactement les mêmes, partans de principes ſi différens : mais enfin ce ſont également des ſignes de joie ; & leurs différences ſenſibles ne ſont aſſurément pas proportionnelles à celles des mouvemens qu'ils excitent en moi.

Ceux de douleur & de peine me ſont encore plus ſenſibles ; au point qu'il m'eſt impoſſible de les ſoutenir ſans être agité moi-même d'émotions peut-être encore plus vives que celles qu'ils repréſentent. L'imagination renforçant, la ſenſation m'identifie avec l'être ſouffrant, & me donne ſouvent plus d'angoiſſe qu'il n'en ſent lui-même. Un viſage mécontent eſt encore un ſpectacle qu'il m'eſt impoſſible de ſoutenir, ſur-tout ſi j'ai lieu de penſer que ce mécontentement me regarde. Je ne ſaurois dire combien l'air grognard & mauſſade des valets qui ſervent en rechi-

gnant, m'a arraché d'écus dans les maisons où j'avois autrefois la sottise de me laisser entraîner, & où les domestiques m'ont toujours fait payer bien chérement l'hospitalité des maîtres. Toujours trop affecté des objets sensibles, & sur-tout de ceux qui portent signe de plaisir, ou de peine de bienveillance ou d'aversion, je me laisse entraîner par ces impressions extérieures, sans pouvoir jamais m'y dérober autrement que par la fuite. Un signe, un geste, un coup-d'œil d'un inconnu suffit pour troubler mes plaisirs, ou calmer mes peines. Je ne suis à moi que quand je suis seul, hors de-là je suis le jouet de tous ceux qui m'entourent.

Je vivois jadis avec plaisir dans le monde, quand je ne voyois dans tous les yeux que bienveillance, ou tout au pis indifférence dans ceux à qui j'étois inconnu; mais aujourd'hui qu'on ne prend pas moins de peine à montrer mon visage au peuple, qu'à lui masquer mon naturel, je ne puis mettre le pied dans la rue sans m'y voir entouré d'objets déchirans. Je me hâte de gagner à grands pas la campagne; si-tôt que je vois la verdure, je commence à respirer. Faut-il s'étonner si j'aime la solitude. Je ne vois qu'animosité sur les

visages des hommes, & la nature me rit toujours.

Je sens pourtant encore, il faut l'avouer, du plaisir à vivre au milieu des hommes tant que mon visage leur est inconnu. Mais c'est un plaisir qu'on ne me laisse gueres. J'aimois encore, il y a quelques années à traverser les villages, & à voir au matin les laboureurs raccommoder leurs fléaux, ou les femmes sur leur porte avec leurs enfans. Cette vue avoit je ne sais quoi qui touchoit mon cœur. Je m'arrêtois quelquefois, sans y prendre garde, à regarder les petits manéges de ces bonnes gens, & je me sentois soupirer sans savoir pourquoi. J'ignore si l'on m'a vu sensible à ce petit plaisir & si l'on a voulu me l'ôter encore; mais au changement que j'apperçois sur les physionomies à mon passage, & à l'air dont je suis regardé, je suis bien forcé de comprendre qu'on a pris grand soin de m'ôter cet incognito. La même chose m'est arrivée d'une façon plus marquée encore aux Invalides. Ce bel établissement m'a toujours intéressé. Je ne vois jamais sans attendrissement & vénération ces groupes de bons vieillards qui peuvent dire comme ceux de Lacédémone :

Nous avons été jadis,
Jeunes, vaillans, & hardis.

Une de mes promenades favorites, étoit autour de l'Ecole militaire, & je rencontrois avec plaisir çà & là quelques Invalides qui, ayant conservé l'ancienne honnêteté militaire, me saluoient en passant. Ce salut que mon cœur leur rendoit au centuple, me flattoit & augmentoit le plaisir que j'avois à les voir. Comme je ne sais rien cacher de ce qui me touche, je parlois souvent des Invalides & de la façon dont leur aspect m'affectoit. Il n'en fallut pas davantage. Au bout de quelque tems je m'apperçus que je n'étois plus un inconnu pour eux, ou plutôt que je le leur étois bien davantage, puisqu'ils me voyoient du même œil que fait le public. Plus d'honnêteté, plus de salutations. Un air repoussant, un regard farouche avoit succédé à leur premiere urbanité. L'ancienne franchise de leur métier ne leur laissant pas comme aux autres, couvrir leur animosité d'un masque ricaneur & traitre, ils me montrent tout ouvertement la plus violente haine, & tel est l'excès de ma misere que je suis forcé de distinguer dans

mon eſtime ceux qui me déguiſent le moins leur fureur.

Depuis lors je me promene avec moins de plaiſir du côté des Invalides; cependant comme mes ſentimens pour eux ne dépendent pas des leurs pour moi, je ne vois jamais ſans reſpect & ſans intérêt ces anciens défenſeurs de leur patrie : mais il m'eſt bien dur de me voir ſi mal payé de leur part de la juſtice que je leur rends. Quand par haſard j'en rencontre quelqu'un qui a échappé aux inſtructions communes, ou qui ne connoiſſant pas ma figure ne me montre aucune averſion, l'honnête ſalutation de ce ſeul-là me dédommage du maintien rébarbatif des autres. Je les oublie pour ne m'occuper que de lui, & je m'imagine qu'il a une de ces ames comme la mienne, où la haine ne ſauroit pénétrer. J'eus encore ce plaiſir l'année derniere en paſſant l'eau pour m'aller promener à l'isle aux Cignes. Un pauvre vieux Invalide dans un bateau attendoit compagnie pour traverſer. Je me préſentai, je dis au batelier de partir. L'eau étoit forte & la traverſée fut longue. Je n'oſois preſque pas adreſſer la parole à l'Invalide de peur d'être rudoyé & rebuté comme à l'ordinaire; mais ſon air honnête me raſſura. Nous cauſames. Il

me parut homme de ſens & de mœurs. Je fus ſurpris & charmé de ſon ton ouvert & affable. Je n'étois pas accoutumé à tant de faveur. Ma ſurpriſe ceſſa quand j'appris qu'il arrivoit tout nouvellement de province. Je compris qu'on ne lui avoit pas encore montré ma figure & donné ſes inſtructions. Je profitai de cet incognito pour converſer quelque moment avec un homme, & je ſentis à la douceur que j'y trouvois combien la rareté des plaiſirs les plus communs eſt capable d'en augmenter le prix. En ſortant du bateau il préparoit ſes deux pauvres liards. Je payai le paſſage & le priai de les reſſerrer, en tremblant de le cabrer. Cela n'arriva point; au contraire il parut ſenſible à mon attention, & ſur-tout à celle que j'eus encore, comme il étoit plus vieux que moi, de lui aider à ſortir du bateau. Qui croiroit que je fus aſſez enfant pour en pleurer d'aiſe? Je mourois d'envie de lui mettre une piece de vingt-quatre ſols dans la main pour avoir du tabac; je n'oſai jamais. La même honte qui me retint, m'a ſouvent empêché de faire de bonnes actions qui m'auroient comblé de joie, & dont je ne me ſuis abſtenu qu'en déplorant mon imbécillité. Cette fois après avoir quitté mon vieux

Invalide, je me consolai bientôt en pensant que j'aurois, pour ainsi dire, agi contre mes propres principes, en mêlant aux choses honnêtes un prix d'argent qui dégrade leur noblesse & souille leur désintéressement. Il faut s'empresser de secourir ceux qui en ont besoin; mais dans le commerce ordinaire de la vie, laissons la bienveillance naturelle & l'urbanité faire chacune leur œuvre, sans que jamais rien de vénal & de mercantille ose approcher d'une si pure source pour la corrompre ou pour l'altérer. On dit qu'en Hollande le peuple se fait payer pour vous dire l'heure & pour vous montrer le chemin. Ce doit être un bien méprisable peuple que celui qui trafique ainsi des plus simples devoirs de l'humanité.

J'ai remarqué qu'il n'y a que l'Europe seule où l'on vende l'hospitalité. Dans toute l'Asie on vous loge gratuitement. Je comprend qu'on n'y trouve pas si bien toutes ses aises. Mais n'est-ce rien que de se dire, je suis homme & reçu chez des humains? C'est l'humanité pure qui me donne le couvert. Les petites privations s'endurent sans peine, quand le cœur est mieux traité que le corps.

DIXIEME PROMENADE.

AUJOURD'HUI jour de Pâques fleuries, il y a précifément cinquante ans de ma premiere connoiffance avec Madame de *Warens*. Elle avoit vingt-huit ans alors, étant née avec le fiecle. Je n'en avois pas encore dix-fept, & mon tempérament naiffant, mais que j'ignorois encore, donnoit une nouvelle chaleur à un cœur naturellement plein de vie. S'il n'étoit pas étonnant qu'elle conçût de la bienveillance pour un jeune homme vif, mais doux & modefte, d'une figure affez agréable, il l'étoit encore moins qu'une femme charmante, pleine d'efprit & de graces, m'infpirât avec la reconnoiffance, des fentimens plus tendres que je n'en diftinguois pas. Mais ce qui eft moins ordinaire, eft que ce premier moment décida de moi pour toute ma vie, & produifit par un enchaînement inévitable le deftin du refte de mes jours. Mon ame dont mes organes n'avoient point développé les plus précieufes facultés, n'avoit encore aucune forme déterminée. Elle attendoit dans une

ſorte d'impatience le moment qui devoit la lui donner, & ce moment accéléré par cette rencontre ne vint pourtant pas ſitôt; & dans la ſimplicité de mœurs que l'éducation m'avoit donnée, je vis longtems prolonger pour moi cet état délicieux mais rapide, où l'amour & l'innocence habitent le même cœur. Elle m'avoit éloigné. Tout me rappelloit à elle. Il y fallut revenir. Ce retour fixa ma deſtinée, & long-tems encore avant de la poſſéder, je ne vivois plus qu'en elle & pour elle. Ah! ſi j'avois ſuffi à ſon cœur, comme elle ſuffiſoit au mien! Quels paiſibles & délicieux jours nous euſſions coulés enſemble! Nous en avons paſſés de tels, mais qu'ils ont été courts & rapides, & quel deſtin les a ſuivis! Il n'y a pas de jours où je ne me rappelle avec joie & attendriſſement cet unique & court tems de ma vie où je fus moi pleinement, ſans mêlange, & ſans obſtacle, & où je puis véritablement dire avoir vécu. Je puis dire, à-peu-près comme ce Préfet du Prétoire qui, diſgracié ſous Veſpaſien, s'en alla finir paiſiblement ſes jours à la campagne; *j'ai paſſé ſoixante & dix ans ſur la terre & j'en ai vécu ſept.* Sans ce court mais précieux eſpace je ſerois reſté peut-être incertain ſur moi; car tout le reſte de

ma

ma vie, facile & ſans réſiſtance, j'ai été tellement agité, balloté, tiraillé par les paſſions d'autrui que, preſque paſſif dans une vie auſſi orageuſe, j'aurois peine à démêler ce qu'il y a du mien dans ma propre conduite, tant la dure néceſſité n'a ceſſé de s'appeſantir ſur moi. Mais durant ce petit nombre d'années, aimé d'une femme pleine de complaiſance & de douceur, je fis ce que je voulois faire, je fus ce que je voulois être, & par l'emploi que je fis de mes loiſirs, aidé de ſes leçons & de ſon exemple, je ſus donner à mon ame, encore ſimple & neuve, la forme qui lui convenoit davantage, & qu'elle a gardée toujours. Le goût de la ſolitude & de la contemplation naquit dans mon cœur avec les ſentimens expanſifs & tendres faits pour être ſon aliment. Le tumulte & le bruit les reſſerrent & les étouffent, le calme & la paix les raniment & les exaltent. J'ai beſoin de me recueillir pour aimer. J'engageai Maman à vivre à la campagne. Une maiſon iſolée au penchant d'un vallon fut notre aſyle, & c'eſt-là que dans l'eſpace de quatre ou cinq ans j'ai joui d'un ſiecle de vie, & d'un bonheur pur & plein qui couvre de ſon charme tout ce que mon ſort préſent a d'affreux. J'avois beſoin d'une amie ſelon

mon cœur, je la possédois. J'avois desiré la campagne, je l'avois obtenue. Je ne pouvois souffrir l'assujettissement, j'étois parfaitement libre & mieux que libre, car assujetti par mes seuls attachemens, je ne faisois que ce que je voulois faire. Tout mon tems étoit rempli par des soins affectueux ou par des occupations champêtres. Je ne desirois rien que la continuation d'un état si doux; ma seule peine étoit la crainte qu'il ne durât pas longtems, & cette crainte née de la gène de notre situation n'étoit pas sans fondement. Dès-lors je songeai à me donner en même-tems des diversions sur cette inquiétude, & des ressources pour en prévenir l'effet. Je pensai qu'une provision de talens étoit la plus sure ressource contre la misere, & je résolus d'employer mes loisirs à me mettre en état, s'il étoit possible, de rendre un jour à la meilleure des femmes, l'assistance que j'en avois reçue. . . . .

. . . .

. . . .

FIN.





